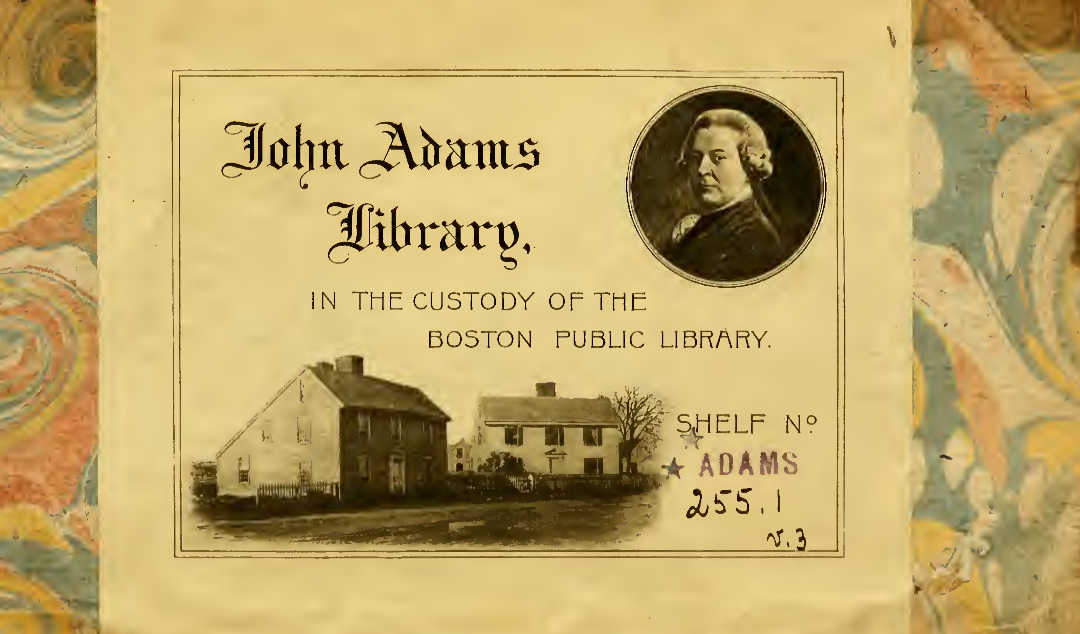



John Adams
Library,
IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.
SHELF No
★ ADAMS
255.1
v.3



HISTOIRE NATURELLE *DES OISEAUX.*

Tome Troisième.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLXXII.

Chez PANCKOUCKE, Libraire, *à l'hôtel de Thou, rue des Poitevins, quartier S. André-des-Arcs.*

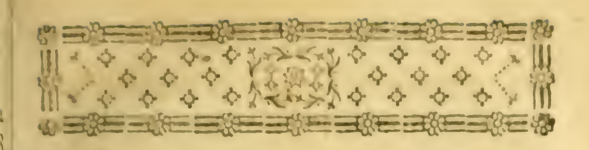
TABLE

De ce qui est contenu dans ce Volume.

Par M. DE BUFFON.



HISTOIRE



HISTOIRE NATURELLE.

*L'OUTARDE (a).

Planche I de ce volume.

LA première chose que l'on doit se proposer lorsqu'on entreprend d'éclaircir l'histoire d'un animal, c'est de faire

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 245, *le mâle.*

(a) Outarde, en Grec, Ὠτὶς; en Latin, *Avis tarda*; en Italien, *Starda*; en Allemand, *Trapp*; en Polonois, *Drop*; en Anglois, *Bustard.* — *Tarda.* Frisch. *planche CVI*, avec une bonne figure enluminée. — Outarde. Edwards, *planche LXXIII*, le mâle; & *planche LXXIV*, la femelle, avec de

une critique ſévère de ſa nomenclature, de démêler exactement les différens noms qui lui ont été donnés dans toutes les langues & dans tous les temps, & de diſtinguer, autant qu'il eſt poſſible, les eſpèces différentes auxquelles les mêmes noms ont été appliqués; c'eſt le ſeul moyen de tirer parti des connoiſſances des Anciens, & de les lier utilement aux découvertes des Modernes, & par conſéquent le ſeul moyen de faire de véritables progrès en Hiſtoire Naturelle; en effet, comment, je ne dis pas un ſeul homme, mais une génération entière, mais pluſieurs générations de ſuite, pourroient-elles faire complètement l'hiſtoire d'un ſeul animal? preſque tous les animaux craignent l'homme & le fuient; le caractère de ſupériorité que la main du Très-Haut a gravé ſur ſon front,

bonnes figures enluminées. — Oſtarde, Houtarde, Biſtarde. Bélon. *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 235; & portraits d'oiſeaux, *page* 56, *a.* — Otarde. Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page* 101. — L'outarde. Briſſon. *Ornithologie*, tome V, page 18.

leur inſpire plus de frayeur que de reſpect ; ils ne ſoutiennent point ſes regards, ils ſe défient de ſes embûches, ils redoutent ſes armes ; ceux même qui pourroient ſe défendre par la force, ou réſiſter par leur maſſe, ſe retirent dans des déſerts que nous ne daignons pas leur diſputer, ou ſe retranchent dans des forêts impénétrables : les petits, ſûrs de nous échapper par leur petiteſſe, & rendus plus hardis par leur foibleſſe même, vivent chez nous malgré nous, ſe nourriſſent à nos dépens, quelquefois même de notre propre ſubſtance, ſans nous être mieux connus ; &, parmi le grand nombre de claſſes intermédiaires, renfermées entre ces deux claſſes extrêmes, les uns ſe creuſent des retraites ſouterraines, les autres s'enfoncent dans la profondeur des eaux, d'autres ſe perdent dans le vague des airs, & tous diſparoiſſent devant le tyran de la Nature : comment donc pourrions-nous, dans un court eſpace de temps, voir tous les animaux dans toutes les ſituations où il faut les avoir vus pour

connoître à fond leur naturel, leurs mœurs, leur inſtinct, en un mot, les principaux faits de leur hiſtoire ? On a beau raſſembler à grands frais des ſuites nombreuſes de ces animaux, conſerver avec ſoin leur dépouille extérieure, y joindre leurs ſquelettes artiſtement montés ; donner à chaque individu ſon attitude propre & ſon air naturel, tout cela ne repréſente que la Nature morte, inanimée, ſuperficielle ; & ſi quelque Souverain avoit conçu l'idée vraiment grande de concourir à l'avancement de cette belle partie de la ſcience, en formant de vaſtes ménageries, & réuniſſant, ſous les yeux des Obſervateurs, un grand nombre d'eſpèces vivantes, on y prendroit encore des idées imparfaites de la Nature ; la plupart des animaux intimidés par la préſence de l'homme, importunés par ſes obſervations, tourmentés d'ailleurs par l'inquiétude inſéparable de la captivité, ne montreroient que des mœurs altérées, contraintes & peu dignes des regards d'un Philoſophe,

pour qui la Nature libre, indépendante, &, si l'on veut, sauvage, est la seule belle Nature.

Il faut donc, pour connoître les animaux avec quelque exactitude, les observer dans l'état de sauvage, les suivre jusque dans les retraites qu'ils se sont choisies eux-mêmes, jusque dans ces antres profonds, & sur ces rochers escarpés où ils vivent en pleine liberté; il faut même en les étudiant, faire en sorte de n'en être point aperçus: car ici l'œil de l'Observateur, s'il n'est en quelque façon invisible, agit sur le sujet observé & l'altère réellement; mais comme il est fort peu d'animaux, sur-tout parmi ceux qui sont ailés, qu'il soit facile d'étudier ainsi, & que les occasions de les voir agir d'après leur naturel véritable, & montrer leurs mœurs franches & pures de toute contrainte, ne se présentent que de loin en loin; il s'ensuit qu'il faut des siècles & beaucoup de hasards heureux pour amasser tous les faits nécessaires, une grande attention pour rapporter chaque observation à son véritable objet, &

conséquemment pour éviter la confusion des noms qui, de toute nécessité, entraîneroit celle des choses; sans ces précautions, l'ignorance la plus absolue seroit préférable à une prétendue science, qui ne seroit au fond qu'un tissu d'incertitudes & d'erreurs; l'Outarde nous en offre un exemple frappant. Les Grecs lui avoient donné le nom d'*otis*; Aristote en parle en trois endroits sous ce nom *(b)*, & tout ce qu'il en dit convient exactement à notre outarde; mais les Latins trompés apparemment par la ressemblance des mots, l'ont confondue avec l'*otus*, qui est un oiseau de nuit. Pline ayant dit, avec raison, que l'oiseau appelé *otis* par les Grecs, se nommoit *avis tarda* en Espagne, ce qui convient à l'outarde, ajoute que la chair en est mauvaise *(c)*, ce qui convient à l'*otus*, selon Aristote & la vérité, mais nullement à l'outarde; & cette méprise est d'autant plus facile

(*b*) *Historia Animalium*, lib. II, cap. XVII; lib. VI, cap. VI; & lib. IX, cap. XXXIII.

(*c*) Hist. nat. *lib. X, cap. XXII.*

à supposer que Pline, dans le chapitre suivant, confond évidemment l'*otis* avec l'*otus (d)*, c'est-à-dire l'outarde avec le hibou.

Alexandre Myndien, dans Athénée *(e)*, tombe aussi dans la même erreur, en attribuant à l'*otus* ou à l'*otis*, qu'il prend pour un seul & même oiseau, d'avoir les pieds de lièvre, c'est-à-dire velus, ce qui est vrai de l'*otus*, hibou qui, comme la plupart des oiseaux de nuit, a les jambes & les pieds velus, ou plutôt couverts jusque sur les ongles de plumes effilées, & non de l'*otis* qui est notre outarde, & qui a non-seulement le pied, mais encore la partie inférieure de la jambe immédiatement au-dessus du tarse, sans plumes.

Sigismond Galenius ayant trouvé dans Hésychius le nom de Ῥάφος, dont l'application n'étoit point déterminée, l'appropria de son bon plaisir à l'ou-

(d) Otis bubone minor est, noctuis major, auribus plumeis eminentibus unde nomen ilii. Hist. nat. lib. X, cap. XXIII.

(e) Hist. nat. *lib. IX.*

tarde *(f)*; & depuis M.[rs] Moehring & Brisson l'ont appliqué au dronte, sans rendre compte des raisons qui les y ont engagés.

Les Juifs modernes ont détourné arbitrairement l'ancienne acception du mot hébreu *anapha*, qui signifioit une espèce de milan, & par lequel ils désignent aujourd'hui l'outarde *(g)*.

M. Brisson, après avoir donné le mot Ὠτὶς comme le nom grec de l'outarde, selon Bélon, donne ensuite le mot Ὠτίδα pour son nom grec, selon Aldrovande *(h)*; ne prenant pas garde que Ὠτίδα est l'accusatif de Ὠτὶς, & par conséquent un seul & même nom; c'est comme s'il eût dit que les uns l'appellent *tarda*, & les autres *tardam*.

Schwenckfeld prétend que le *tetrix* dont parle Aristote *(i)*, & qui étoit l'*ourax* des Athéniens, est aussi notre

(f) In Lexico symphono.

(g) Paul Fagius, *apud Gesnerum, de Avibus*, page 489.

(h) Ornithologie, *tome V, page* 18.

(i) Hist. Animal. lib. VI, cap. 1.

outarde *(k)*: cependant le peu que dit Ariſtote du *tetrix* ne convient point à l'outarde; le *tetrix* niche parmi les plantes baſſes, & l'outarde parmi les blés, les orges, &c. que probablement Ariſtote n'a point voulu déſigner par l'expreſſion générique de plantes baſſes; en ſecond lieu, voici comment s'explique ce grand Philoſophe. « Les oiſeaux qui volent peu, comme les perdrix « & les cailles, ne font point de nids, « mais pondent à terre ſur de petits « tas de feuilles qu'elles ont amoncelées; l'alouette & le *tetrix* font auſſi « de même. » Pour peu qu'on faſſe d'attention à ce paſſage, on voit qu'il eſt d'abord queſtion des oiſeaux peſans & qui volent peu, qu'Ariſtote parle enſuite de l'alouette & du *tetrix*, qui nichent à terre comme ces oiſeaux qui volent peu, quoique apparemment ils ſoient moins peſans, puiſque l'alouette eſt du nombre; & que ſi Ariſtote eût voulu parler de notre outarde ſous le nom de *tetrix*, il l'eût rangée ſans doute, comme oiſeau peſant,

(*k*) *Aviarium Sileſiæ*, page 355.

avec les perdrix & les cailles, & non avec les alouettes qui, par leur vol élevé, ont mérité, selon Schwenckfeld lui-même, le nom de *celipètes* (*l*).

Longolius *(m)* & Gesner *(n)* pensent l'un & l'autre que le *tetrax* du poëte Némésianus, n'est autre chose que l'outarde, & il faut avouer qu'il en a à peu près la grosseur *(o)* & le plumage *(p)*; mais ces rapports ne sont pas suffisans pour emporter l'identité de l'espèce, & d'autant moins suffisans, qu'en comparant ce que dit Némésianus de son *tetrax* avec ce que nous savons de notre outarde, j'y trouve deux différences marquées; la première, c'est que le *tetrax* paroît familier par stupidité, & qu'il va se précipiter dans les

(l) *Aviarium Silesiæ*, page 191.

(m) *Dialog. de Avibus.*

(n) *De Avibus*, lib. III, page 489.

(o) *Tarpeiæ est custos arcis non corpore major.*

(p) *Persimilis cineri dorsum* (collum forte) *maculosaque terga*
Inficiunt pullæ cacabantis (perdicis) *imagine notæ.*

piéges qu'il a vus qu'on dreſſoit contre lui *(q)*; au lieu que l'outarde ne ſoutient pas l'aſpect de l'homme, & qu'elle s'enfuit fort vîte, du plus loin qu'elle l'aperçoit *(r)*; en ſecond lieu, le *tetrax* faiſoit ſon nid au pied du mont Apennin; au lieu qu'Aldrovande, qui étoit Italien, nous aſſure poſitivement qu'on ne voit d'Outardes en Italie, que celles qui y ont été apportées par quelque coup de vent *(ſ)*; il eſt vrai que Willulghby ſoupçonne qu'elles ne ſont point rares dans ces contrées, & cela ſur ce qu'en paſſant par Modène, il en vit une au marché; mais il me ſemble que cette outarde unique, aperçue au marché d'une ville comme

(q) Cum pedicas necti ſibi contemplaverit adſtans.
Immemor ipſe ſui tamen in diſpendia currit.

(r) Neque hominem ad ſe appropinquantem ſuſtinant, ſed cum eum longinquo cernunt ſtatim fugam capeſſunt. Willulghby, *Ornitholog.* page 129.

(ſ) Italia noſtra has aves niſi forte ventorum turbine advectas non habet. Aldrov. *Ornith.* tome II, page 92.

Modène, s'accorde encore mieux avec le dire d'Aldrovande, qu'avec la conjecture de Willulghby.

M. Perrault impute à Aristote d'avoir avancé que l'*otis* en Scythie *(t)*, ne couve point ses œufs comme les autres oiseaux, mais qu'elle les enveloppe dans une peau de lièvre ou de renard, & les cache au pied d'un arbre au haut duquel elle se perche: cependant Aristote n'attribue rien de tout cela à l'outarde, mais à un certain oiseau de Scythie, probablement un oiseau de proie, puisqu'il savoit écorcher les lièvres & les renards, & qui seulement étoit de la grosseur d'une outarde, ainsi que Pline *(u)* & Gaza le traduisent *(x)*; d'ailleurs, pour peu qu'Aristote connût l'outarde, il ne pouvoit ignorer qu'elle ne se perche point.

Le nom composé de *trapp-ganſz*,

(t) Mémoires pour servir à l'histoire des Animaux, *partie II, page* 104.

(u) Nat. Historia, lib. X, cap. XXXIII.

(x) Hist. Animalium, lib. IX, cap. XXXIII.

que les Allemands ont appliqué à cet oiſeau, a donné lieu à d'autres erreurs; *trappen* ſignifie marcher, & l'uſage a attaché à ſes dérivés, une idée acceſſoire de lenteur, de même qu'au *gradatim* des Latins, & à l'*andante* des Italiens; & en cela le mot *trapp* peut très-bien être appliqué à l'outarde qui, lorſqu'elle n'eſt point pourſuivie, marche lentement & peſamment; il lui conviendroit encore, quand cette idée acceſſoire de lenteur n'y ſeroit point attachée, parce qu'en caractériſant un oiſeau par l'habitude de marcher, c'eſt dire qu'il vole peu.

A l'égard du mot *ganſz*, il eſt ſuſceptible d'équivoque; ici il doit peut-être s'écrire comme je l'ai écrit, avec un Z final, & de cette manière il ſignifie *beaucoup*, & annonce un ſuperlatif; au lieu que, lorſqu'on l'écrit par un *S*, *gans*, il ſignifie une oie; quelques Auteurs l'ayant pris dans ce dernier ſens, l'ont traduit en latin par *anſer trappus*, & cette erreur de nom influant ſur la choſe, on n'a pas manqué de dire que l'outarde étoit un

oiſeau aquatique, qui ſe plaiſoit dans les marécages *(y)*, & Aldrovande lui-même, qui avoit été averti de cette équivoque de noms, par un Médecin Hollandois, & qui penchoit à prendre le mot *ganſʒ* dans le même ſens que moi *(ʒ)*, fait cependant dire à Bélon, en le traduiſant en latin, que l'outarde aime les marécages *(a)*, quoique Bélon diſe préciſément le contraire *(b)*; & cette erreur en produiſant une autre, on a donné le nom d'*outarde* à un oiſeau véritablement aquatique, à une eſpèce d'oie noire & blanche que l'on trouve en Canada, & dans pluſieurs endroits de l'Amérique ſeptentrionale *(c)*;

(y) *Sylvaticus apud Geſnerum*, page 488.

(ʒ) *Ornitholog.* tome II, page 86.

(a) *Ibidem*, page 92.

(b) « La nature de l'oſtarde eſt de vivre par » les ſpatieuſes campagnes, comme l'autruche, » fuyant l'eau ſur toutes choſes. . . . . Ne » hanter les eaux, n'étoit de celle qui reſte entre » les ſeillons, après avoir plû, ou bien qu'elle hantât les marres pour en boire. » *Bélon*, Nature des Oiſeaux, *lib. V*, *cap. 11 I.*

(c) *Voyeʒ* Hiſtoire & Deſcription de la nou-

c'eſt ſans doute par une ſuite de cette mépriſe, qu'on envoya d'Écoſſe à Geſner, la figure d'un oiſeau palmipède ſous le nom de *guſtarde (d)*, qui eſt le nom que l'on donne dans ce pays à l'outarde véritable, & que Geſner fait dériver de *tarde* lent, tardif, & de *guſſ* & *gooſſ* qui, en Hollandois & en Anglois, ſignifie une oie *(e)*; voilà donc l'outarde, qui eſt un oiſeau tout-à-fait terreſtre, traveſtie en un oiſeau aquatique avec lequel elle n'a cependant preſque rien de commun, & cette bizarre métamorphoſe a été produite évidemment par une équivoque de mots: ceux qui ont voulu juſtifier ou excuſer le nom d'*anſer trappus* ou *trapp-gans*, ont été réduits à dire, les uns que les outardes voloient

velle France, par le P. Charlevoix, *tome III, page* 156. — Voyage du Capitaine Robert Lade, *tome II, page* 202. — Voyage du P. Théodat, *page* 300. — Lettres édifiantes, *XI.e Recueil, page* 310; & *XXIII.e Recueil, page* 238, *&c.*

(d) Geſner, *de Avibus,* page 164 & 489.

(e) Ibidem, page 142.

par troupes comme les oies *(f)*, les autres qu'elles étoient de la même groſſeur *(g)*; comme ſi la groſſeur, ou l'habitude de voler par troupes, pouvoient ſeules caractériſer une eſpèce: à ce compte, les vautours & les coqs de Bruyère pourroient être rangés avec l'oie; mais c'eſt trop inſiſter ſur une abſurdité, je me hâte de terminer cette liſte d'erreurs & cette critique peut-être un peu longue, mais que j'ai cru néceſſaire.

Bélon a prétendu que le *tetrao alter* de Pline *(h)* étoit l'outarde *(i)*, mais c'eſt ſans fondement, puiſque Pline parle au même endroit de l'*avis tarda*: il eſt vrai que Bélon, défendant ſon erreur par une autre, avance que l'*avis tarda* des Eſpagnols & l'*otis* des Grecs, déſignent le duc; mais il faudroit prouver auparavant, 1.° que l'outarde

(f) Longolius, *apud Geſner*, page 486.

(g) Friſch, *planche CVI.*

(h) *Nat. Hiſt.* lib. X, cap. XXII.

(i) Hiſtoire naturelle des Oiſeaux, *lib. V, cap. III.*

ſe tient ſur les hautes montagnes, comme Pline l'aſſure du *tetrao alter (gignunt eos Alpes) (k)*, ce qui eſt contraire à ce qui a été dit de cet oiſeau par tous les Naturaliſtes, excepté M. Barrère *(l)*; 2.° que le duc, & non l'outarde, a été en effet connu en Eſpagne ſous le nom d'*avis tarda*; & en Grec ſous celui d'*otis* : aſſertion inſoutenable & combattue par le témoignage de preſque tous les Écrivains. Ce qui peut avoir trompé Bélon, c'eſt que Pline donne ſon ſecond *tetrao* comme un des plus gros oiſeaux après l'autruche, ce qui, ſuivant Bélon, ne peut convenir qu'à l'outarde : mais nous verrons dans la ſuite que le grand tetras ou coq de Bruyère, ſurpaſſe quelquefois l'outarde en groſſeur; & ſi Pline ajoute que la chair de cette *avis tarda*

(k) Plin. *Nat. Hiſt.* lib. X, cap. XXII.

(l) Nota. M. Barrère reconnoît deux outardes d'Europe, mais il eſt le ſeul qui les donne pour des oiſeaux des Pyrénées; & l'on ſait que cet Auteur, né en Rouſſillon, rapportoit aux montagnes des Pyrénées tous les animaux des provinces adjacentes.

eſt un mauvais manger, ce qui convient beaucoup mieux à l'*otus* hibou ou moyen duc, qu'à l'*otis* outarde, Bélon auroit pu ſoupçonner que ce Naturaliſte confond ici l'*otis* avec l'*otus*, comme je l'ai remarqué plus haut, & qu'il attribue à une ſeule eſpèce les propriétés de deux eſpèces très-différentes, déſignées dans ſes recueils par des noms preſque ſemblables; mais il n'auroit pas dû conclure que l'*avis tarda* eſt en effet un duc.

Le même Bélon penchoit à croire que ſon *œdicnèmus* étoit un *oſtardeau* (m); & en effet, cet oiſeau n'a que trois doigts, & tous antérieurs comme l'outarde; mais il a le bec très-différent, le tarſe plus gros, le cou plus court, & il paroît avoir plus de rapport avec le pluvier qu'avec l'outarde: c'eſt ce que nous examinerons de plus près dans la ſuite.

Enfin il faut être averti que quelques Auteurs trompés apparemment par la reſſemblance des mots, ont confondu

(m) Hiſtoire naturelle des Oiſeaux, *lib V*, *cap. V*.

le nom de *ſtarda* qui, en Italien, ſignifie une outarde, avec le nom de *ſtarna* qui, dans la même langue, ſignifie perdrix *(n)*.

Il réſulte de toutes ces diſcuſſions, que l'*otis* des Grecs & non l'*otus*, eſt notre outarde; que le nom de Ρ'*ά*φ*ος* lui a été appliqué au haſard comme il l'a été enſuite au dronte; que celui d'*anapha*, que lui donnent les Juifs modernes, appartenoit autrefois au milan; que c'eſt l'*avis tarda* de Pline, ou plutôt des Eſpagnols au temps de Pline, ainſi appelée à cauſe de ſa lenteur, & non, comme le veut Nyphus, parce qu'elle n'auroit été connue à Rome que fort tard; qu'elle n'eſt ni le *tetrix* d'Ariſtote, ni le *tetrax* du poëte *Nemeſianus*, ni cet oiſeau de Scythie, dont parle Ariſtote dans ſon *Hiſtoire des Animaux (o)*, ni le *tetrao alter* de Pline, ni un oiſeau aquatique, & enfin

(*n*) *Petrus Aponens Patavinus ſeu conciliator apud Aldrovand.* Ornith. lib. XIII, cap. XII.

(*o*) *Lib. IX, cap. XXXIII.*

que c'est la *starda* & non la *starna* des Italiens *(p)*.

(p) Voici tous les noms sous lesquels les différens Auteurs en ont parlé.

Otis, Tarda, Bistarda. Gesn. *de Avibus,* pag. 484 — 486; & *Icon Avium,* pag. 67.

Otis sive Tarda. Jonston, *de Avibus,* pag. 42.

Otis seu Tarda avis. Aldrovand. *Ornitholog.* tom. II, pag. 85.

Otis, Tarda Bistarda. Charlet, *Exercit.* pag. 82, n.° 8.

Otis Græcis; *Tarda,* Isidoro; *Bistarda,* Alberto; Rzaczynski, *Hist. nat. Poloniæ,* pag. 289; & *Auctuarium ejusd.* pag. 401.

Otis, Tarda, Sibbaldi Scotia illustrata, *part. II, lib. III, pag.* 16.

Otis, Tarda. Willughby, *Ornith.* pag. 129.

Otis, Tarda. Ray, *Synopsis Avium,* pag. 58.

Otis, jugulo utrimque cristato, Tarda. Linnæus, *Syst. nat. edit. X, Gen.* 85, *Spec. 1.*

Tarda recentiorum. Schwenckfeld, *Aviarium Silesiæ,* pag. 355.

Tarda. Klein, *de Avibus,* pag. 18, n.° 1.

Tarda Pyrenaïca fulva, maculis nigricantibus;

Pour ſentir combien cette diſcuſſion

marginibus pennarum roſeis. Barrère, *Ornitholog.* Claſſ. III, Gen. IX, Spec. I. *Nota.* Ce ne ſont pas les bords des plumes, mais le duvet qui eſt couleur de roſe.

Tetrax ſeu *Tarax Nemeſiani.* Longolio, Geſn.

Tetraon. Longolio, Schwenckfeld, Charlet, Klein.

Tetrix, Ourax. Ariſtote, Schwenckfeld.

Erytrhontaon. Olaï Magni, Schwenckfeld, Charlet, Klein.

Anſer-trappa. Rzaczynshi, *Auctuarium, Hiſt. nat. Polon.* pag. 401.

En François, *Outarde.* Albin, *tome III, page* 16. Edwards, *planche* LXXIII — LXXIV.

Otarde. Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page* 101.

Oſtarde. Bélon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 236.

Oſtarde, Houtarde, Biſtarde. Bélon, *Portraits d'Oiſeaux*, page 56.

En Hébreu, *Alhabari.* Geſn. Aldrov. *Nota.* Il ne faut point confondre ce nom avec celui d'*houbaary* qui, en Barbarie, ſignifie une petite outarde, dont je donnerai l'hiſtoire.

Clas, id eſt, Tarda avis ſylvatici. Geſn. *pag.* 484.

Anapha Pauli Fagii. Geſn. *pag.* 489.

préliminaire étoit importante, il ne faut que ſe repréſenter la bizarre & ridicule idée que ſe feroit de l'outarde un commençant qui auroit recueilli, ſans choix & avec une confiance aveugle, tout ce qui a été attribué par les Auteurs à cet oiſeau, ou plutôt aux différens noms par leſquels il l'auroit trouvé déſigné dans leurs ouvrages; il ſeroit obligé d'en faire à la fois un oiſeau de jour & de nuit, un oiſeau de montagne & de vallée, un oiſeau d'Europe & d'Amé-

En Grec, O'τὶς, Ω'τὶς, O'υτὶς. Geſn. — P'άφος *Sigiſm. Galenii.* Geſn. *pag.* 486.

En Italien, *ſtarda.*

En Allemand, *Trapp.* Geſner, Rzaczynski; Friſch. — *Acher-trapp.* Geſn. — *Trappe.* Schwenckfeld, Rzaczynski. — *Acker-trappe.* Schwenckfeld.

En Flamand, *Trap-ganſz.* Geſn. — *Trapp-gans.* Schwenckfeld.

En Suédois, *Trapp.*

En Polonois, *Drop, Trop.* Rzaczynski.

En Illyrien, *Droſa.* Geſn.

En Anglois, *Biſtard.* Geſn. — *Buſtard.* Willulghby, Charleton, Albin.

En Écoſſois. *Guſtarde.* Hector, Boeth, — *Guſtard.* Aldrov.

rique, un oiſeau aquatique & terreſtre, un oiſeau granivore & carnaſſier, un oiſeau très-gros & très-petit; en un mot, un monſtre & même un monſtre impoſſible; ou s'il vouloit opter entre ces attributs contradictoires, ce ne pourroit être qu'en rectifiant la nomenclature comme nous avons fait par la comparaiſon de ce que l'on fait de cet oiſeau, avec ce qu'en ont dit les Naturaliſtes qui nous ont précédé.

Mais c'eſt aſſez nous arrêter ſur le nom, il eſt temps de nous occuper de la choſe. Geſner s'eſt félicité d'avoir fait le premier la remarque que l'outarde pouvoit ſe rapporter au genre des gallinacés *(q)*, & il eſt vrai qu'elle en a le bec & la peſanteur; mais elle en diffère par ſa groſſeur, par ſes pieds à trois doigts, par la forme de la queue, par la nudité du bas de la jambe, par la grande ouverture des oreilles, par les barbes de plumes qui

(q) Quanquam gallinaceorum generi otidem adſcribendam nemo adhuc monuerit, mihi tamen recte ad id referri videtur. Geſn. *de Avibus*, pag. 484.

lui tombent sous le menton, au lieu de ces membranes charnues qu'ont les gallinacés, sans parler des différences intérieures.

Aldrovande n'est pas plus heureux dans ses conjectures, lorsqu'il prend pour une outarde cette aigle frugivore, dont parle Élien *(r)*, à cause de sa grandeur *(s)*, comme si le seul attribut de la grandeur suffisoit pour faire naître l'idée d'un aigle ; il me paroît bien plus vraisemblable qu'Élien vouloit parler du grand vautour, qui est un oiseau de proie comme l'aigle, & même plus puissant que l'aigle commun, & qui devient frugivore dans les cas de nécessité : j'ai ouvert un de ces oiseaux qui avoit été démonté par un coup de fusil, & qui avoit passé plusieurs jours dans des champs semés de blé ; je ne lui trouvai, dans les intestins,

(r) Lib. IX, *de nat. Animal.* cap. x. Cet aigle, selon Élien, s'appeloit *aigle de Jupiter,* & étoit encore plus frugivore que l'outarde, qui mange des vers de terre ; au lieu que l'aigle dont il s'agit ne mange aucun animal.

(s) Ornithologie, *tome II, page* 93.

qu'une

qu'une bouillie verte, qui étoit évidemment de l'herbe à demi-digérée.

On retrouveroit bien plutôt les caractères de l'outarde dans le *tetrax* d'Athénée, plus grand que les plus gros coqs (& l'on sait qu'il y en a de très-gros en Asie), n'ayant que trois doigts aux pieds, des barbes qui lui tombent de chaque côté du bec, le plumage émaillé, la voix grave, & dont la chair a le goût de celle de l'autruche avec qui l'outarde a tant d'autres rapports *(t)*; mais ce *tetrax* ne peut être l'outarde, puisque c'est un oiseau dont, selon Athénée, il n'est fait aucune mention dans les livres d'Aristote ; au lieu que ce Philosophe parle de l'outarde en plusieurs endroits.

On pourroit encore soupçonner, avec M. Perrault *(u)*, que ces perdrix des Indes dont parle Strabon, qui ne sont

(t) Gesner, *de Avibus*, pag. 487. *Otis avis fidipes est, tribus insistens digitis, magnitudine gallinacei majoris, capite oblongo, oculis amplis, rostro acuto, linguâ osseâ, gracili collo.*

(u) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, page* 102.

pas moins grosses que des oies ; sont des espèces d'outardes ; le mâle diffère de la femelle par les couleurs du plumage, qu'il a autrement distribuées, & plus vives, par ces barbes de plumes, qui lui tombent des deux côtés sur le cou, dont il est surprenant que M. Perrault n'ait point parlé, & dont mal-à-propos Albin a orné la figure de la femelle, par sa grosseur presque double de celle de la femelle, ce qui est une des plus grandes disproportions qui ait été observée en aucune autre espèce, de la taille de la femelle à celle du mâle *(x)*.

Bélon *(y)*, & quelques autres, qui ne connoissoient ni le casoar, ni le touyou, ni le dronte, ni peut-être le griffon ou grand vautour, regardoient l'outarde comme un oiseau de la seconde grandeur, & le plus gros après l'autruche : cependant le pélican, qui ne leur étoit pas inconnu *(z)*, est

(x) Edwards, *Hist. Nat. of Birds*, planche LXXIV.

(y) *Ibidem*, pag. 236.

(z) *Ibidem*, pag. 153.

beaucoup plus grand, ſelon M. Perrault; mais il peut ſe faire que Bélon ait vu une groſſe outarde & un petit pélican, &, dans ce cas, tout ſon tort ſera, comme celui de bien d'autres, d'avoir aſſuré de l'eſpèce, ce qui n'étoit vrai que de l'individu.

M. Edwards reproche à Willughby de s'être trompé groſſièrement, & d'avoir induit en erreur Albin, qui l'a copié, en diſant que l'outarde avoit ſoixante pouces anglois de longueur, du bout du bec au bout de la queue: en effet, celles que j'ai meſurées n'avoient guère plus de trois pieds, ainſi que celle de M. Briſſon; & la plus grande, qui ait été meſurée par M. Edwards, avoit trois pieds & demi dans ce ſens, & trois pieds neuf pouces & demi, du bout du bec au bout des ongles *(a)*: les Auteurs de la *Zoologie Britannique* la fixent à près de quatre pieds anglois, ce qui revient à un peu moins de trois pieds neuf

(a) Edwards, *Hiſt. Nat. of Birds*, planche LXXIII.

pouces de France *(b)* : l'étendue du vol varie de plus de moitié en différens ſujets, elle a été trouvée de ſept pieds quatre pouces par M. Edwards, de neuf pieds par les Auteurs de la *Zoologie Britannique*, & de quatre pieds de France par M. Perrault, qui aſſure n'avoir jamais obſervé que des mâles, toujours plus gros que les femelles.

Le poids de cet oiſeau varie auſſi conſidérablement, les uns l'ont trouvé de dix livres *(c)*, & d'autres de vingt-ſept *(d)*, & même de trente *(e)*; mais, outre ces variétés dans le poids & la grandeur, on en a auſſi remarqué dans les proportions : tous les individus de cette eſpèce ne paroiſſent pas avoir été formés ſur le même modèle. M. Perrault en a obſervé dont le cou étoit plus long, & d'autres dont le cou étoit plus court proportionnellement aux

(b) On ſait que le pied de Paris eſt plus long que celui de Londres de près de neuf lignes.

(c) Geſner, *de Avibus*, pag. 488.

(d) Britiſch Zoology, *pag.* 87.

(e) Rzaczynski, *Auctuarium*, pag. 401.

jambes ; & d'autres dont le bec étoit plus pointu, d'autres dont les oreilles étoient recouvertes par des plumes plus longues *(f)* ; tous avoient le cou & les jambes beaucoup plus longs que ceux que Gefner & Aldrovande ont examinés. Dans les sujets décrits par M. Edwards, il y avoit, de chaque côté du cou, deux places nues, de couleur violette, & qui paroissoient garnies de plumes, lorsque le cou étoit fort étendu *(g)* ; ce qui n'a point été indiqué par les autres Observateurs. Enfin M. Klein a remarqué que les outardes de Pologne ne ressembloient pas exactement à celles de France & d'Angleterre *(h)* ; & en effet on trouve, en comparant les descriptions, quelques différences de couleurs dans le plumage, le bec, &c.

(f) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, pages 99 — 102.*

(g) Edwards, *Hist. Nat. of Birds*, planche LXXIV.

(h) Histor. Avium, pag. 18.

En général, l'outarde ſe diſtingue de l'autruche, du touyou, du caſoar & du dronte, par ſes ailes qui, quoique peu proportionnées au poids de ſon corps, peuvent cependant l'élever & la ſoutenir quelque temps en l'air ; au lieu que celle des quatre autres oiſeaux, que j'ai nommés, ſont abſolument inutiles pour le vol : elle ſe diſtingue de preſque tous les autres par ſa groſſeur, ſes pieds à trois doigts iſolés, & ſans membranes, ſon bec de dindon, ſon duvet couleur de roſe, & la nudité du bas de la jambe ; non point par chacun de ces caractères, mais par la réunion de tous.

L'aile eſt compoſée de vingt-ſix pennes, ſelon M. Briſſon, & de trente-deux ou trente-trois, ſuivant M. Edwards, qui peut-être compte celles de l'aile bâtarde. La ſeule choſe que j'aie à faire remarquer dans ces pennes, & dont on ne peut guère prendre une idée en regardant la figure, c'eſt qu'aux troiſième, quatrième, cinquième & ſixième plumes de chaque aile, les barbes extérieures deviennent tout-à-

coup plus courtes, & ces pennes conſéquemment plus étroites à l'endroit où elles ſortent de deſſous leurs couvertures *(i)*.

Les pennes de la queue ſont au nombre de vingt, & les deux du milieu ſont différentes de toutes les autres.

M. Perrault *(k)* impute à Bélon, comme une erreur, d'avoir dit que le deſſus des ailes de l'outarde étoit blanc *(l)*, contre ce qu'avoient obſervé M.[rs] de l'Académie, & contre ce qui ſe voit dans les oiſeaux, qui ont communément plus de blanc ſous le ventre & dans toute la partie inférieure du corps, & plus de brun & d'autres couleurs ſur le dos & les ailes; mais il me ſemble que ſur cela Bélon peut être aiſément juſtifié, car il a dit exactement, comme M.[rs] de l'Académie, que l'outarde étoit *blanche par-deſſous le ventre & deſſous les ailes*; &, lorſqu'il a avancé que le deſſus

(i) *Voyez* l'Ornithologie de M. Briſſon, *tome V, page* 22.

(k) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page* 102.

(l) Bélon, *Nature des Oiſeaux*, page 235.

des ailes étoit blanc, il a sans doute entendu parler des pennes de l'aile qui approchent du corps, & qui se trouvent en effet au-dessous de l'aile, celle-ci étant supposée pliée & l'oiseau debout: or, dans ce sens, ce qu'il a dit se trouve vrai, & conforme à la description de M. Edwards, où la vingt-sixième penne de l'aile & suivantes jusqu'à la trentième, sont parfaitement blanches *(m)*.

M. Perrault a fait une observation plus juste: c'est que quelques plumes de l'outarde ont du duvet, non-seulement à leur base, mais encore à leur extrémité; en sorte que la partie moyenne de la plume, qui est composée de barbes fermes & accrochées les unes aux autres, se trouve entre deux parties où il n'y a que du duvet; mais ce qui est très-remarquable, c'est que le duvet de la base de toutes les plumes, à l'exception des pennes du bout de l'aile, est d'un rouge vif, approchant du couleur de rose, ce qui est un caractère

(m) Edwards, *Hist. Nat. of Birds*, planche LXXIII.

commun à la grande & à la petite outarde : le bout du tuyau eſt auſſi de la même couleur *(n)*.

Le pied ou plutôt le tarſe, & la partie inférieure de la jambe, qui s'articule avec le tarſe, ſont revêtus d'écailles très-petites ; celles des doigts ſont en tables longues & étroites ; elles ſont toutes de couleur griſe, & recouvertes d'une petite peau, qui s'enlève comme la dépouille d'un ſerpent *(o)*.

Les ongles ſont courts, & convexes par-deſſous comme par-deſſus, ainſi que ceux de l'aigle que Bélon appelle *haliætos (p)*; en ſorte qu'en les coupant perpendiculairement à leur axe, la coupe en ſeroit à peu près circulaire *(q)*.

M. Salerne s'eſt trompé, en imprimant que l'outarde avoit, au contraire, les ongles caves en deſſous *(r)*.

(n) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page* 103.

(o) Animaux de Perrault, *partie II, page* 104.

(p) Bélon, *Nature des Oiſeaux*, lib. II, cap. VII.

(q) Animaux de Perrault, *partie II, page* 104.

(r) Ornithologie, *page* 153.

Sous les pieds, on voit en arrière un tubercule calleux, qui tient lieu de talon *(s)*.

La poitrine est grosse & ronde *(t)*; la grandeur de l'ouverture de l'oreille est apparemment sujette à varier; car Bélon a trouvé cette ouverture plus grande dans l'outarde que dans aucun autre oiseau terrestre *(u)*; & M.rs de l'Académie n'y ont rien vu d'extraordinaire *(x)*. Ces ouvertures sont cachées sous les plumes; on aperçoit dans leur intérieur deux conduits, dont l'un se dirige au bec, & l'autre au cerveau *(y)*.

Dans le palais & la partie inférieure du bec, il y a, sous la membrane qui revêt ces parties, plusieurs corps glanduleux, qui s'ouvrent dans la cavité

(s) Bélon, *Nature des Oiseaux*, page 235. — Gesner, *de Avibus*, pag. 488, &c.

(t) Bélon, *page* 235.

(u) On mettroit bien le bout du doigt dans le conduit. *Ibid.*

(x) Animaux de Perrault, *page* 102.

(y) Bélon, *Nature des Oiseaux*, page 235.

du bec par plusieurs tuyaux fort visibles *(z)*.

La langue est charnue en dehors; elle a au-dedans un noyau cartilagineux, qui s'attache à l'os hyoïde, comme dans la plupart des oiseaux; ses côtés sont hérissés de pointes d'une substance moyenne entre la membrane & le cartilage *(a)* : cette langue est dure & pointue par le bout, mais elle n'est pas fourchue, comme l'a dit M. Linnæus, trompé sans doute par une faute de ponctuation qui se trouve dans Aldrovande, & qui a été copiée par quelques autres *(b)*.

Sous la langue se présente l'orifice d'une espèce de poche, tenant environ sept pintes angloises, & que le docteur Douglass, qui l'a découverte le premier,

(z) Animaux de Perrault, *page* 109.

(a) Ibidem.

(b) Lingua serrata, utrimque acuta; au lieu de *lingua serrata utrimque, acuta*. Cette phrase n'est qu'une traduction de celle-ci de Bélon : *sa langue est dentelée de chaque côté, pointue & dure par le bout*; d'où l'on voit que l'*utrimque* doit se rapporter à *serrata*, & non au mot *acuta*.

regarde comme un réservoir que l'outarde remplit d'eau pour s'en servir au besoin, lorsqu'elle se trouve au milieu des plaines vastes & arides, où elle se tient par préférence ; ce singulier réservoir est propre au mâle *(c)*, & je soupçonne qu'il a donné lieu à une méprise d'Aristote. Ce grand Naturaliste avance que l'œsophage de l'outarde est large dans toute sa longueur *(d)* ; cependant les Modernes, & notamment M.^rs de l'Académie, ont observé qu'il s'élargissoit seulement en s'approchant du gésier *(e)*. Ces deux assertions, qui paroissent contradictoires, peuvent néanmoins se concilier, en supposant qu'Aristote, ou les Observateurs chargés de recueillir les faits dont il composoit son Histoire des Animaux, ont pris pour l'œsophage cette poche ou réservoir

(c) Edwards, *Hist. Nat. of Birds*, planche LXXIII.

(d) *Hist. Animal.* lib. II, cap. ultimo.

(e) Gesner, *de Avibus*, pag. 488. — Aldrov. *Ornitholog.* tome II, page 92. — Animaux de Perrault, *partie II*, *page* 106.

qui eſt en effet fort ample & fort large dans toute ſon étendue.

Le véritable œſophage, à l'endroit où il s'épaiſſit, eſt garni de glandes régulièrement arrangées : le géſier, qui vient enſuite (car il n'y a point de jabot), eſt long d'environ quatre pouces, large de trois ; il a la dureté de celui des poules communes, & cette dureté ne vient point, comme dans les poules, de l'épaiſſeur de la partie charnue, qui eſt fort mince ici, mais de la membrane interne, laquelle eſt très-dure, très-épaiſſe, & de plus godronnée, pliſſée & repliſſée en différens ſens, ce qui groſſit beaucoup le volume du géſier.

Cette membrane interne paroît n'être point continue, mais ſeulement contiguë & jointe bout à bout à la membrane interne de l'œſophage ; d'ailleurs celle-ci eſt blanche, au lieu que celle du géſier eſt d'un jaune doré *(f)*.

La longueur des inteſtins eſt d'environ quatre pieds, non compris les *cæcum* :

(f) Animaux de Perrault, *partie II, page* 107.

la tunique interne de l'*ileon* eſt pliſſée ſelon ſa longueur, & elle a quelques rides tranſverſales à ſon extrémité *(g)*.

Les deux *cæcum* ſortent de l'inteſtin à environ ſept pouces de l'*anus*, ſe dirigeant d'arrière en avant. Suivant Geſner, ils ſont inégaux ſelon toutes leurs dimenſions, & c'eſt le plus étroit qui eſt le plus long dans la raiſon de ſix à cinq *(h)*. M. Perrault dit ſeulement que le droit, qui a un pied plus ou moins, eſt ordinairement un peu plus long que le gauche *(i)*.

A un pouce à peu près de l'*anus*, l'inteſtin ſe rétrécit, puis ſe dilatant, forme une poche capable de contenir un œuf, & dans laquelle s'inſèrent les uretères & le canal déférent : cette poche inteſtinale, appelée bourſe de Fabrice *(k)*, a auſſi ſon *cæcum* long de deux pouces, large de trois lignes, &

(g) Animaux de Perrault, *partie II, page* 107.

(h) Geſner, *de Avibus*, pag. 486.

(i) Animaux de Perrault, *partie II, page* 107.

(k) Du nom de *Fabricius ab Aquapendente*, qui le premier l'a obſervée. *Ibidem.*

le trou, qui communique de l'un à l'autre, eſt ſurmonté d'un repli de la membrane interne, lequel peut ſervir de valvule *(l)*.

Il résulte de ces obſervations, que l'outarde, bien loin d'avoir pluſieurs eſtomacs & de longs inteſtins, comme les ruminans, a au contraire le tube inteſtinal fort court & d'une petite capacité, & qu'il n'a qu'un ſeul ventricule; en ſorte que l'opinion de ceux qui prétendent que cet oiſeau rumine *(m)*, ſeroit réfutée par cela ſeul: mais il ne faut pas non plus ſe perſuader, avec Albert, que l'outarde ſoit carnaſſière, qu'elle ſe nourriſſe de cadavres, que même elle faſſe la guerre au petit gibier, & qu'elle ne mange de l'herbe & du grain que dans le cas de grande diſette; il faut encore moins conclure de ces ſuppoſitions qu'elle a le bec & les ongles crochus, toutes erreurs accu-

(l) Animaux de Perrault, *partie II, page* 107.

(m) Athénée, Euſtache; *voyez* Geſner, page 484.

mulées par Albert *(n)*, d'après un passage d'Aristote mal entendu *(o)*, admises par Gesner avec quelques modifications *(p)*, mais rejetées par tous les autres Naturalistes.

L'outarde est un oiseau granivore; elle vit d'herbes, de grains & de toutes sortes de semences; de feuilles de choux, de dents de lion, de navets, de mysotis ou oreille de souris, de vesce, d'ache, de *daucus* & même de foin, & de ces gros vers de terre que, pendant l'été, l'on voit fourmiller sur les dunes tous les matins, avant le lever du soleil *(q)*; dans le fort de l'hiver & par les temps

(n) Voyez Gesner, *de Avibus*, page 485.

(o) Nota. Aldrovande prétend, que l'idée de faire de l'outarde un oiseau de proie, a pu venir à Albert de ce passage d'Aristote : *Avis Schythica quædam* .... que j'ai discuté plus haut. *Voyez Aldrovande*, Ornitholog. *tome II, page* 90. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce n'est pas d'après l'inspection de l'animal qu'Albert s'est formé cette idée.

(p) Gesner, *de Avibus*, pag. 485.

(q) British Zoology, *page* 88, & presque tous les autres Naturalistes que j'ai cités dans cet article.

de neige, elle mange l'écorce des arbres *(r)*; en tout temps, elle avale de petites pierres, même des pièces de métal, comme l'autruche, & quelquefois en plus grande quantité. M.rs de l'Académie ayant ouvert le ventre de l'une des ſix outardes qu'ils avoient obſervées, le trouvèrent rempli, en partie, de pierres, dont quelques-unes étoient de la groſſeur d'une noix, & en partie de doubles, au nombre de quatre-vingt-dix, tous uſés & polis dans les endroits expoſés aux frottemens, mais ſans aucune apparence d'éroſion *(ſ)*.

Willulghby a trouvé dans l'eſtomac de ces oiſeaux, au temps de la moiſſon, trois ou quatre grains d'orge, avec une grande quantité de graine de ciguë *(t)*, ce qui indique un appétit de préférence pour cette graine, & par conſéquent le meilleur appât pour l'attirer dans les piéges.

(r) Geſner, *de Avibus*, pag. 488.

(ſ) Animaux de Perrault, *partie II*, *page* 107.

(t) *Ornithologia*, pag. 129.

Le foie eſt très-grand; la véſicule du fiel, le pancréas, le nombre des canaux pancréatiques, leur inſertion, ainſi que celle des conduits hépatiques & cyſtiques, ſont ſujets à quelques variations dans les différens ſujets *(u)*.

Les teſticules ont la forme d'une petite amande blanche, d'une ſubſtance aſſez ferme; le canal déférent va s'inſérer à la partie inférieure de la poche du *rectum*, comme je l'ai dit plus haut, & l'on trouve, au bord ſupérieur de l'*anus*, une petite appendice, qui tient lieu de verge.

M. Perrault ajoute à ces obſervations anatomiques la remarque ſuivante; c'eſt qu'entre tant de ſujets qu'avoient diſſéqués M.^rs de l'Académie, il ne s'étoit pas rencontré une ſeule femelle; mais nous avons dit à l'article de l'autruche ce que nous penſons de cette remarque.

Dans la ſaiſon des amours, le mâle va piaffant autour de la femelle & fait

(u) Animaux de Perrault, *page* 105.

une eſpèce de roue avec ſa queue *(x)*.

Les œufs ne ſont que de la groſſeur de ceux d'une oie ; ils ſont d'un brun olivâtre pâle, marqués de petites taches plus foncées, en quoi leur couleur a une analogie évidente avec celle du plumage.

Cet oiſeau ne conſtruit point de nid, mais il creuſe ſeulement un trou en terre *(y)*, & y dépoſe ſes deux œufs, qu'il couve pendant trente jours, comme font tous les gros oiſeaux, ſelon Ariſtote *(z)*. Lorſque cette mère inquiète ſe défie des Chaſſeurs, & qu'elle craint qu'on n'en veuille à ſes œufs, elle les prend ſous ſes ailes (on ne dit pas comment) & les tranſporte en lieu sûr *(a)*. Elle s'établit ordinairement dans les blés qui approchent de la maturité, pour y faire ſa ponte, ſuivant en cela l'inſtinct commun à tous les animaux, de mettre

(x) Klein, *Hiſt. Avium*, pag. 18. — *Merula apud Geſn.* de Avibus, *pag.* 487.

(y) Britiſch Zoology, *pag.* 88.

(z) *Hiſt. Anim.* lib. VI, cap. VI.

(a) Klein, *Hiſt. Avium*, pag. 18.

leurs petits à portée de trouver en naiſſant une nourriture convenable. M. Klein prétend qu'elle préfère les avoines comme plus baſſes, en ſorte qu'étant poſée ſur ſes œufs, ſa tête domine ſur la campagne, & qu'elle puiſſe avoir l'œil ſur ce qui ſe paſſe autour d'elle ; mais ce fait avancé par M. Klein *(b)*, ne s'accorde ni avec le ſentiment général des Naturaliſtes, ni avec le naturel de l'outarde, qui, ſauvage & défiante comme elle l'eſt, doit chercher ſa sûreté plutôt en ſe cachant dans les grands blés, qu'en ſe tenant à portée de voir les Chaſſeurs de loin, au riſque d'en être elle-même aperçue.

Elle quitte quelquefois ſes œufs pour aller chercher ſa nourriture ; mais ſi pendant ces courtes abſences quelqu'un les touche ou les frappe ſeulement de ſon haleine, on prétend qu'elle s'en aperçoit à ſon retour, & qu'elle les abandonne *(c)*.

L'outarde, quoique fort groſſe, eſt

(b) Klein, *Hiſt. Avium*, pag. 18.

(c) Hector Boeth, *apud Geſn.* pag. 488.

un animal très-craintif, & qui paroît n'avoir ni le ſentiment de ſa propre force, ni l'inſtinct de l'employer : elles s'aſſemblent quelquefois par troupes de cinquante ou ſoixante, & ne ſont pas plus raſſurées par leur nombre que par leur force & leur grandeur ; la moindre apparence de danger, ou plutôt la moindre nouveauté les effraie, & elles ne pourvoient guère à leur conſervation que par la fuite : elles craignent ſur-tout les chiens, & cela doit être, puiſqu'on ſe ſert communément des chiens pour leur donner la chaſſe ; mais elles doivent craindre auſſi le renard, la fouine, & tout autre animal, ſi petit qu'il ſoit, qui ſera aſſez hardi pour les attaquer ; à plus forte raiſon les animaux féroces, & même les oiſeaux de proie contre leſquels elles oſeroient bien moins ſe défendre : leur puſillanimité eſt telle que, pour peu qu'on les bleſſe, elles meurent plutôt de la peur que de leurs bleſſures *(d)*. M. Klein prétend néanmoins qu'elles ſe mettent quelquefois en colère, & qu'alors on voit

(d) Geſner, *de Avibus*, pag. 488.

s'enfler une peau lâche qu'elles ont ſous le cou. Si l'on en croit les Anciens, l'outarde n'a pas moins d'amitié pour le cheval qu'elle a d'antipathie pour le chien ; dès qu'elle aperçoit celui-là, elle, qui craint tout, vole à ſa rencontre, & ſe met preſque ſous ſes pieds *(e)*. En ſuppoſant bien conſtatée cette ſingulière ſympathie entre des animaux ſi différens, on pourroit, ce me ſemble, en rendre raiſon en diſant que l'outarde trouve, dans la fiente du cheval, des grains qui ne ſont qu'à demi-digérés, & lui ſont une reſſource dans la diſette *(f)*.

Lorſqu'elle eſt chaſſée, elle court fort vîte, en battant des ailes, & va quelquefois pluſieurs milles de ſuite & ſans s'arrêter *(g)* ; mais comme elle ne prend ſon vol que difficilement & lorſqu'elle eſt aidée, ou ſi l'on veut portée par

(e) Oppien, *de Aucupio*, lib. III.

(f) Otidibus amicitia cum equis quibus appropinquare & fimum dejicere gaudent. Plutarq. *de Soc. Animal.*

(g) Britiſch Zoology, *pag.* 88.

un vent favorable, & que d'ailleurs elle ne ſe perche ni ne peut ſe percher ſur les arbres, ſoit à cauſe de ſa peſanteur, ſoit faute de doigt poſtérieur dont elle puiſſe ſaiſir la branche & s'y ſoutenir, on peut croire, ſur le témoignage des Anciens & des Modernes *(h)*, que les lévriers & les chiens courans la peuvent forcer : on la chaſſe auſſi avec l'oiſeau de proie *(i)*, ou enfin on lui tend des filets, & on l'attire où l'on veut en faiſant paroître un cheval à propos, ou ſeulement en s'affublant de la peau d'un de ces animaux *(k)*. Il n'eſt point de piége, ſi groſſier qu'il ſoit, qui ne doive réuſſir, s'il eſt vrai, comme le dit Élien, que, dans le royaume de Pont, les renards viennent à bout de les attirer à eux en ſe couchant contre terre & relevant leur queue, à laquelle ils donnent, autant qu'ils peuvent, l'apparence & les mouvemens du cou d'un oiſeau ; les outardes qui

(h) Xénophon, Élien, Albin, Friſch, &c.

(i) Aldrov. *Ornitholog.* tome II, page 92.

(k) Athénée.

prennent, dit-on, cet objet pour un oiſeau de leur eſpèce, s'approchent ſans défiance, & deviennent la proie de l'animal ruſé *(l)*; mais cela ſuppoſe bien de la ſubtilité dans le renard, bien de la ſtupidité dans l'outarde, & peut-être encore plus de crédulité dans l'Écrivain.

J'ai dit que ces oiſeaux alloient quelquefois par troupes de cinquante ou ſoixante; cela arrive ſur-tout en automne dans les plaines de la Grande-Bretagne; ils ſe répandent alors dans les terres ſemées de *turnipes*, & y font de très-grands dégats *(m)*. En France, on les voit paſſer régulièrement au printemps & en automne, mais par plus petites troupes, & elles ne ſe poſent guère que ſur les lieux les plus élevés. On a obſervé leur paſſage en Bourgogne, en Champagne & en Lorraine.

(l) Ælian, *Nat. Animal.* lib. VI, cap. XXIV.

(m) Britiſch Zoology, *pag.* 88. — *Nec ullam peſtem odere magis olitores, nam rapis ventrem fulcit, nec mediocri prædâ contentus eſſe ſolet.* Longolius apud Aldrov. *Ornitholog.* tom. II, pag. 93.

L'outarde

L'outarde se trouve dans la Lybie, aux environs d'Alexandrie, selon Plutarque *(n)*; dans la Syrie *(o)*; dans la Grèce *(p)*; en Espagne *(q)*; en France, dans les plaines du Poitou & de la Champagne pouilleuse *(r)*; dans les contrées ouvertes de l'est & du sud de la Grande-Bretagne, depuis la province de Dorset jusqu'à celle de Mercie & de la Lothiane en Écosse *(s)*; dans les Pays-bas, en Allemagne *(t)*; en Ukraine & en Pologne où, selon Rzaczynski, elle passe quelquefois l'hiver

(n) Si toutefois on n'a pas confondu l'*otis* avec l'*otus*, comme on a fait si souvent.

(o) Gesner, *de Avibus*, page 484.

(p) Pausanias *in Phocicis*.

(q) Plin. *lib. X, cap. XXII*. — *Hispaniæ otides producit*. Strabon.

(r) Ornithologie de Salerne, *page* 153.

(s) British Zoology, *page* 88. — Aldrov. *Ornitholog.* tome II, page 92.

(t) *Nota*. Frisch l'appelle la plus grosse de toutes les poules sauvages naturelles à l'Allemagne; cela ne prouve pas que l'outarde soit une poule, mais bien qu'elle se trouve en Allemagne.

au milieu des neiges. Les Auteurs de la Zoologie Britannique assurent que ces oiseaux ne s'éloignent guère du pays qui les a vu naître, & que leurs plus grandes excursions ne vont pas au-delà de vingt à trente milles *(u)*; mais Aldrovande prétend que, sur la fin de l'automne, ils arrivent par troupes en Hollande, & se tiennent par préférence dans les campagnes éloignées des villes & des lieux habités *(x)*. M. Linnæus dit qu'ils passent en Hollande & en Angleterre. Aristote parle aussi de leur migration *(y)*; mais c'est un point qui demande à être éclairci par des observations plus exactes.

Aldrovande reproche à Gesner d'être tombé dans quelque contradiction à cet égard, sur ce qu'il dit que l'outarde s'en va avec les cailles *(z)*, ayant dit

(u) Britisch Zoology, *page* 88.

(x) *Ornithologia*, page 92.

(y) *Hist. Animal.* lib. VIII.

(z) Gesner, *de Avibus*, page 484. *Otidem de quâ scribo avolare puto cum coturnicibus, sed corporis gravitate impeditum, perseverare non posse, & in locis proximis remanere.*

plus haut qu'elle ne quittoit point la Suisse où elle est rare, & qu'on y en prenoit quelquefois l'hiver *(a)*; mais cela peut se concilier, ce me semble, en admettant la migration des outardes & la resserrant dans des limites, comme les Auteurs de la *Zoologie Britannique*; d'ailleurs celles qui se trouvent en Suisse, sont des outardes égarées, dépaysées, en petit nombre, & dont les mœurs ne peuvent représenter celles de l'espèce : ne pourroit-on pas dire aussi que l'on n'a point de preuves que celles qu'on prend quelquefois à Zurich, pendant l'hiver, soient les mêmes qui y ont passé l'été précédent ?

Ce qui paroît de plus certain, c'est que l'outarde ne se trouve que rarement dans les contrées montagneuses ou bien peuplées, comme la Suisse, le Tyrol, l'Italie, plusieurs provinces d'Espagne, de France, d'Angleterre & d'Allemagne ; & que, lorsqu'elle s'y

(a) Otis magna, si ea est quam vulgo Trappum vocant, non avolat nisi fallor ex nostris regionibus (& si Helvetiæ rara est), & hieme etiam interdum capitur apud nos. Gesner, *de Avibus*, page 484.

rencontre, c'est presque toujours en hiver *(b)*: mais, quoiqu'elle puisse subsister dans les pays froids, & qu'elle soit, selon quelques Auteurs, un oiseau de passage, il ne paroît pas néanmoins qu'elle ait jamais passé en Amérique par le Nord; car bien que les rélations des Voyageurs soient remplies d'outardes trouvées dans ce nouveau continent, il est aisé de reconnoître

(b) Memini ter quaterque apud nos captum, & in Rhætia circa Curiam, decembri & januario mensibus, nec apud nos, nec illic à quoquam agnitum. Gesner, *de Avibus*, page 486.

« L'outarde se voit rarement dans l'Orléanois, „ & seulement en hiver dans les temps de neige. „ *Salerne*, Ornithologie, *page* 153. Un particu- „ lier, incapable d'en imposer, ajoute le même „ M. Salerne, m'a raconté qu'un jour que la cam- „ pagne étoit couverte de neige & de frimats, „ un de ses domestiques trouva le matin une „ trentaine d'outardes à moitié gelées, qu'il amena „ à la maison, les prenant pour des dindons „ qu'on avoit laissé coucher dehors, & qu'on ne „ reconnut pour ce qu'elles étoient que lorsqu'elles furent dégelées ». *Ibidem*.

Nota. Je me souviens moi-même d'en avoir vu deux, à deux différentes fois, dans une partie de la Bourgogne fertile en blé, & cependant montagneuse; mais ç'a toujours été en hiver & par un temps de neige.

que ces prétendues outardes ſont des oiſeaux aquatiques, comme je l'ai déjà remarqué plus haut, & abſolument différens de la véritable outarde dont il eſt ici queſtion. M. Barrère parle bien d'une outarde cendrée d'Amérique, dans ſon *Eſſai d'Ornithologie (page 33)*, qu'il dit avoir obſervée ; mais, 1.° Il ne paroît pas l'avoir vue en Amérique, puiſqu'il n'en fait aucune mention dans ſa France Équinoxiale ; 2.° Il eſt le ſeul, avec M. Klein, qui parle d'une outarde américaine : or celle de M. Klein, qui eſt le *macucagua* de Marcgrave, n'a point les caractères propres à ce genre, puiſqu'elle a quatre doigts à chaque pied *(c)*, & le bas de la jambe garni de plumes juſqu'à ſon articulation avec le tarſe ; qu'elle eſt ſans queue, & qu'elle n'a guère d'autre rapport avec l'outarde, que d'être un oiſeau peſant qui ne ſe perche ni ne vole preſque point *(d)*. A l'égard de M. Barrère, ſon autorité n'eſt pas d'un aſſez grand

(c) Klein, *Ordo avium*, page 18.

(d) Marcgrav. *Hiſt. nat. Braſil.* page 213.

poids en Hiſtoire Naturelle, pour que ſon témoignage doive prévaloir contre celui de tous les autres ; 3.° enfin ſon outarde cendrée d'Amérique a bien l'air d'être la femelle de l'outarde d'Afrique, laquelle eſt en effet toute couleur de cendre, ſelon M. Linnæus *(e)*.

On me demandera peut-être pourquoi un oiſeau qui, quoique peſant, a cependant des ailes, & qui s'en ſert quelquefois, n'eſt point paſſé en Amérique par le nord, comme ont fait pluſieurs quadrupèdes : je répondrai que l'outarde n'y eſt point paſſée, parce que, quoiqu'elle vole en effet, ce n'eſt guère que lorſqu'elle eſt pourſuivie ; parce qu'elle ne vole jamais bien loin, & que d'ailleurs elle évite ſur-tout les eaux, ſelon la remarque de Bélon, d'où il ſuit qu'elle n'a pas dû ſe haſarder à franchir de grandes étendues de mer ; je dis de grandes étendues, car quoique celles qui ſéparent les deux continens du côté du nord, ſoient bien moindres que celles qui les ſéparent

(e) Hiſt. nat. *edit. X, page* 155.

entre les tropiques; elles ſont néanmoins conſidérables, par rapport à l'eſpace que l'outarde peut parcourir d'un ſeul vol.

On peut donc regarder l'outarde comme un oiſeau propre & naturel à l'ancien continent, & qui, dans ce continent, ne paroît point attaché à un climat particulier, puiſqu'il peut vivre en Lybie, ſur les côtes de la mer Baltique, & dans tous les pays intermédiaires.

C'eſt un très-bon gibier; la chair des jeunes, un peu gardée, eſt ſurtout excellente; & ſi quelques Écrivains ont dit le contraire, c'eſt pour avoir confondu l'*otis* avec l'*otus*, comme je l'ai remarqué plus haut. Je ne ſais pourquoi Hippocrate l'interdiſoit aux perſonnes qui tomboient du mal caduc *(f)*. Pline reconnoît dans la graiſſe d'outarde la vertu de ſoulager les maux de mamelles, qui ſurviennent aux nouvelles accouchées. On ſe ſert des pennes de cet oiſeau, comme on fait de celles d'oie & de cygne pour écrire, & les

(f) Vid. Aldrovand. *Ornithologia*, page 95.

pêcheurs les recherchent pour les attacher à leurs hameçons, parce qu'ils croient que les petites taches noires dont elles sont émaillées, paroissent autant de petites mouches aux poissons qu'elles attirent par cette fausse apparence *(g)*.

(g) Gesner, *de Avibus*, page 488.





L'OUTARDE.

LA PETITE OUTARDE, VULGAIREMENT * LA CANEPETIÈRE (a).

CET OISEAU ne diffère de l'outarde que parce qu'il est beaucoup plus petit,

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 25, *le mâle*; & n.° 10, *la femelle*.

(*a*) Petite Outarde ou Canepetière. En Italien, *Fasanella*. — Canepetière. Bélon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 237. . . . . Canepetière, nommée par aucuns, *Olive. Idem.* Portraits d'Oiseaux, *page* 56, *b.* — Petite Outarde. Edwards, *Glanures*, planche CCLI, avec une bonne figure coloriée de la femelle. — La petite Outarde. Brisson, *Ornithologie*, tome V, page 24, avec une figure du mâle & une de la femelle, *planche II.*

« Quant à l'étymologie (dit M. Salerne, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 155), on le nomme « (cet oiseau) *canepetière* ou *canepetrace*, 1.° parce « qu'il ressemble en quelque chose à un canard « sauvage, & qu'il vole comme lui; 2.° parce « qu'il se plaît parmi les pierres: il y en a qui « pensent que ce nom lui vient de ce qu'il paît it « son aire ou son repaire; d'autres disent que «

& par quelques variétés dans le plumage : il a aussi cela de commun avec l'outarde, qu'on lui a donné le nom de cane & de canard *(b)*, quoiqu'il n'ait pas plus d'affinité qu'elle avec les oiseaux aquatiques, & qu'on ne le voie

» c'est parce qu'il pète ; mais je préfère la première » étymologie, d'autant plus que les Orléanois ap- » pellent le petit moineau de muraille, dit Friquet, un *petrac* ou *petrat* ».

Nota. Cette étymologie de Canepetière, parce que cet oiseau pète, dit-on, ne paroît uniquement fondée que sur l'analogie du mot ; car aucun Naturaliste n'a rien dit de pareil dans l'histoire de cet oiseau, notamment Bélon, qui a été copié par presque tous les autres.

D'ailleurs je remarque que le proyer, dont le même M. Salerne parle aux *pages* 291 & 292, est appelé *peteux*, quoiqu'il ne soit point dit dans son histoire qu'il pète, mais bien qu'il se plaît dans les prés, les sainfoins & les luzernes. Or la canepetière est aussi appelée *anas pratensis*.

(b) Bélon, dans son *Histoire naturelle des Oiseaux*, page 237, l'appelle *canepetière*. Gesner, *de Avibus*, page 795, l'appelle de même. Jonston, *anas campestris*, *de Avibus*, page 43. Charleton, *idem*, *in Exercit.* page 83, n.° IX. Aldrovande, *idem*, *in Ornithol.* tome II, page 96. Willulghby, *idem*, *in Ornithologia*, page 129. Ray, *idem*, *in synops. meth. Avium*, page 59, n.° II Albin, *idem*, dans son *Histoire naturelle des Oiseaux*, tome III, page 17. Canard des prés.

jamais autour des eaux *(c)*. Bélon prétend qu'on l'a ainsi nommé, parce qu'il se tapit contre terre comme font les canes dans l'eau *(d)*, & M. Salerne, parce qu'il ressemble en quelque chose à un canard sauvage, & qu'il vole comme lui *(e)*: mais l'incertitude & le peu d'accord de ces conjectures étymologiques, font voir qu'un rapport aussi vague, & sur-tout un rapport unique, n'est point une raison suffisante pour appliquer à un oiseau le nom d'un autre oiseau; car si un lecteur, qui trouve ce nom, ne saisit point le rapport qu'on a voulu indiquer, il prendra nécessairement une fausse idée: or il y a beaucoup à parier que ce rapport, étant unique, ne sera saisi que très-rarement.

La dénomination de petite outarde que j'ai préférée, n'est point sujette à cet inconvénient, car l'oiseau dont il s'agit ayant tous les principaux carac-

(c) Salerne, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 155.
(d) Bélon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 237.
(e) Salerne, *loco citato*.

tères de l'outarde, à l'exception de la grandeur, le nom composé de petite outarde lui convient dans preſque toute la plénitude de ſa ſignification, & ne peut guère produire d'erreurs.

Bélon a ſoupçonné que cet oiſeau étoit le *tetrax* d'Athénée, ſe fondant ſur un paſſage de cet Auteur, où il le compare pour la grandeur au *ſpermologus (f)*, que Bélon prend pour un *freux*, eſpèce de groſſe corneille; mais Aldrovande aſſure au contraire que le *ſpermologus* eſt une eſpèce de moineau, & que par conſéquent le *tetrax*, auquel Athénée le compare pour la grandeur, ne ſauroit être la petite outarde *(g)*; auſſi Willulghby prétend-il que cet oiſeau n'a point été nommé par les Anciens *(h)*.

Le même Aldrovande nous dit que

(f) Tetrax, inquit Alexander Myndius, avis eſt magnitudine ſpermologi, colore ſiglino, ſordidis quibuſdam maculis lineiſque magnis variegato : frugibus veſcitur, & quando peperit, quadruplicem emittit vocem. Athénée, *lib. IX.*

(g) Ornithologia, lib. XIII, page 61.

(h) Idem, page 130. *Veteribus indicta videtur.*

les pêcheurs de Rome ont donné, ſans qu'on ſache pourquoi, le nom de *ſtella* à un oiſeau qu'il avoit pris d'abord pour la petite outarde, mais qu'enſuite il a jugé différent, en y regardant de plus près *(i)*: cependant, malgré un aveu auſſi formel, Ray, & d'après lui M. Salerne, diſent que la canepetière & le *ſtella avis* d'Aldrovande, paroiſſent être de la même eſpèce *(k)*, & M. Briſſon place ſans difficulté le *ſtella* d'Aldrovande, parmi les ſynonymes de la petite outarde; il ſemble même imputer à Charleton & à Willulghby, d'avoir penſé de même *(l)*, quoique ces deux Auteurs aient été fort attentifs à ne point confondre ces deux ſortes d'oiſeaux, que, ſelon toute apparence, ils n'avoient point vus *(m)*.

(i) Ornithol. Aldrov. *tome II, page* 98. *Arbitrabar cum Bellonianâ* canepetière *eamdem eſſe, ſed ex collatâ utriuſque deſcriptione, diverſam eſſe judicavi.*

(k) Voy. Ray, *Synopſis meth. Avium*, page 59; & Salerne, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 154.

(l) Ornithologia, page 25.

(m) Nota. Charleton en fait deux eſpèces différentes, dont l'une, qui eſt la neuvième de

D'un autre côté, M. Barrère, brouillant la petite outarde avec le ralle, lui a imposé le nom d'*ortygometra melina*, & lui donne un quatrième doigt à chaque pied *(n)*; tant il est vrai que la multiplicité des méthodes ne fait que donner lieu à de nouvelles erreurs, sans rien ajouter aux connoissances réelles.

Cet oiseau est une véritable outarde comme j'ai dit, mais construite sur une plus petite échelle, d'où M. Klein a pris occasion de l'appeler *outarde naine (o)*; sa longueur, prise du bout

ses *Phytivores*, est la canepetière; & l'autre, qui est la dixième espèce du même genre, est l'*avis stella*: sur celle-ci il renvoie à Jonston; & il ne parle de l'autre que d'après Bélon. A l'égard de Willulghby, il ne donne nulle part le nom de *stella* à la canepetière (voyez son *Ornithologie*, page 129); ni le nom de canepetière à l'*avis stella* (voyez la figure qui est au bas de la planche XXXII, & qui paroît copiée d'après celle de l'*avis stella* d'Aldrovande; voyez aussi la Table au mot *Stella*).

(n) Specimen Ornitholog. Class. III, Gen. XXXV, page 62.

(o) Tarda nana, an otis uti videtur seu *tarda*

du bec au bout des ongles, eſt de dix-huit pouces, c'eſt-à-dire, plus d'une fois moindre que la même dimenſion priſe dans la grande outarde : cette ſeule meſure donne toutes les autres, & il n'en faut pas conclure, avec M. Ray, que la petite outarde ſoit à la grande comme un eſt à deux *(p)*, mais comme un eſt à huit, puiſque les volumes des corps ſemblables ſont entr'eux comme les cubes de celles de leurs dimenſions ſimples qui ſe correſpondent ; ſa groſſeur eſt à peu près celle d'un faiſan *(q)*; elle a, comme la grande outarde, trois doigts ſeulement à chaque pied, le bas de la jambe ſans plumes, le bec des gallinacés, & un duvet couleur de

aquatica. Ordo Avium, *page* 18, *n.° 11. Nota.* Voilà encore la petite outarde transformée expreſſément en oiſeau aquatique.

(p) Tardæ perſimilis eſt, ſed duplo minor. Ray, *Synopſis meth. Avium*, page 59.

(q) Qui voudra avoir la perſpective d'une canepetière, s'imagine voir une caille beaucoup madrée, *(tachetée)* auſſi grande comme une moyenne faiſane. Bélon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 238.

rose sous toutes les plumes du corps; mais elle a deux pennes de moins à la queue, une penne de plus à chaque aile, dont les dernières pennes vont, l'aile étant pliée, presque aussi loin que les premières, par lesquelles on entend les plus éloignées du corps: outre cela, le mâle n'a point ces barbes de plumes qu'a le mâle de la grande espèce, & M. Klein ajoute que son plumage est moins beau que celui de la femelle *(r)*, contre ce qui se voit le plus souvent dans les oiseaux : mais, à ces différences près, qui sont assez légères, on retrouve, dans la petite espèce, tous les attributs extérieurs de la grande, & même presque toutes les qualités intérieures, le même naturel, les mêmes mœurs, les mêmes habitudes; il semble que la petite soit éclose d'un œuf de la grande, dont le germe auroit eu une moindre force de développement.

Le mâle se distingue de la femelle par un double collier blanc, & par quelques autres variétés dans les couleurs; mais celles de la partie supé-

(r) Klein, *Ordo Avium*, page 81.

rieure du corps, ſont preſque les mêmes dans les deux ſexes, & ſont beaucoup moins ſujettes à varier dans les différens individus, ainſi que Bélon l'avoit remarqué.

Selon M. Salerne, ces oiſeaux ont un cri particulier d'amour, qui commence au mois de mai: ce cri eſt *brout* ou *prout*, ils le répètent ſur-tout la nuit, & on l'entend de fort loin; alors les mâles ſe battent entr'eux avec acharnement, & tâchent de ſe rendre maîtres chacun d'un certain diſtrict; un ſeul ſuffit à pluſieurs femelles, & la place du rendez-vous d'amour, eſt battue comme l'aire d'une grange.

La femelle pond au mois de juin, trois, quatre & juſqu'à cinq œufs fort beaux, d'un verd luiſant; lorſque ſes petits ſont éclos, elle les mène comme la poule mène les ſiens. Ils ne commencent à voler que vers le milieu du mois d'août; & quand ils entendent du bruit, ils ſe tapiſſent contre terre, & ſe laiſſeroient plutôt écraſer que de remuer de la place *(ſ)*.

(ſ) Salerne, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 155.

On prend les mâles au piége, en les attirant avec une femelle empaillée, dont on imite le cri; on les chasse aussi avec l'oiseau de proie; mais, en général, ces oiseaux sont fort difficiles à approcher, étant toujours aux aguets sur quelque hauteur dans les avoines, mais jamais, dit-on, dans les seigles & les blés: lorsque, sur la fin de la belle saison, ils se disposent à quitter le pays pour passer dans un autre, on les voit se rassembler par troupes; & pour lors il n'y a plus de différence entre les jeunes & les vieux *(t)*.

Ils se nourrissent, suivant Bélon *(u)*,

Nota. L'auteur n'indique point les sources où il a puisé tous ces faits; ils ressemblent beaucoup à ce qu'on dit du coq de bruyère, qui s'appelle *tetrix*; (voyez *Hist. nat. des Oiseaux*, page 136) & comme on a donné le nom de *tetrax* à la petite outarde, on pourroit craindre qu'il n'y eût ici quelque méprise fondée sur une équivoque de nom, d'autant plus que M. Salerne est le seul Naturaliste qui entre dans d'aussi grands détails sur la génération de la petite outarde, sans citer ses garans.

(t) Voyez Salerne, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 155.

(u) Bélon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 237.

comme ceux de la grande eſpèce, c'eſt-à-dire, d'herbes & de graines; &, outre cela, de fourmis, de ſcarabés & de petites mouches: mais, ſelon M. Salerne, les inſectes ſont leur nourriture principale; ſeulement ils mangent quelquefois au printemps les feuilles les plus tendres du laitron *(x)*.

La petite outarde eſt moins répandue que la grande, & paroît confinée dans une zone beaucoup plus étroite. M. Linnæus dit qu'elle ſe trouve en Europe, & particulièrement en France *(y)*; cela eſt un peu vague, car il y a des pays très-conſidérables en Europe & même de grandes provinces en France où elle eſt inconnue: on peut mettre les climats de la Suède & de la Pologne, au nombre de ceux où elle ne ſe plaît point; car M. Linnæus, lui-même, n'en fait aucune mention dans ſa *Fauna Suecica*, ni le P. Rzaczynski dans ſon *Hiſtoire Naturelle de Pologne*; & M. Klein n'en a vu qu'une ſeule à Dant-

(x) Salerne, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 155.

(y) Linnæus, *Syſt. nat.* edit. X, page 154.

źick, laquelle venoit de la ménagerie du Marcgrave de Bareith *(z)*.

Il faut qu'elle ne soit pas non plus bien commune en Allemagne, puisque Frisch, qui s'attache à décrire & représenter les oiseaux de cette région, & qui parle assez au long de la grande outarde, ne dit pas un mot de celle-ci, & que Schwenckfeld ne la nomme seulement pas.

Gesner se contente de donner son nom dans la liste des oiseaux qu'il n'avoit jamais vus, & il est bien prouvé qu'en effet il n'avoit jamais vu celui-ci, puisqu'il lui suppose des pieds velus comme à l'Attagas *(a)*, ce qui donne lieu de croire qu'il est au moins fort rare en Suisse.

Les Auteurs de la Zoologie Britannique, qui se sont voués à ne décrire aucun animal qui ne fût Breton, ou du moins d'origine Bretonne, auroient cru manquer à leur vœu, s'ils eussent

(z) Klein, *Ordo Avium*, page 18.

(a) Gesner, *de Avium naturâ*, pages 715 & 795.

décrit une petite outarde, qui avoit été cependant tuée dans la province de Cornouailles, mais qu'ils ont regardée comme un oiſeau égaré, & tout-à-fait étranger à la Grande-Bretagne *(b)*; elle l'eſt en effet à un tel point, qu'un individu de cette eſpèce ayant été préſenté à la Société royale, aucun des Membres, qui étoient préſens ce jour-là, ne le reconnut, & qu'on fut obligé de députer à M. Edwards pour ſavoir ce que c'étoit *(c)*.

D'un autre côté, Bélon nous aſſure que, de ſon temps, les Ambaſſadeurs de Veniſe, de Ferrare & du Pape, à qui il en montra une, ne la reconnurent pas mieux, ni perſonne de leur ſuite, & que quelques-uns la prirent pour une faiſane ; d'où il conclut avec raiſon, qu'elle doit être fort rare en Italie *(d)*; & cela eſt vraiſemblable, quoique M. Ray, paſſant par Modène, en ait

(b) Britiſch Zoology, *page* 288.

(c) Edwards, *Glanures*, planche CCLI.

(d) Bélon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 237.

vu une au marché *(e)* : voilà donc la Pologne, la Suède, la Grande-Bretagne, l'Allemagne, la Suisse & l'Italie, à excepter du nombre des pays de l'Europe où se trouve la petite outarde ; & ce qui pourroit faire croire que ces exceptions sont encore trop limitées, & que la France est le seul climat propre, le seul pays naturel de cet oiseau, c'est que les Naturalistes François sont ceux qui paroissent le connoître mieux, & presque les seuls qui en parlent d'après leurs propres observations, & que tous les autres, excepté M. Klein, qui n'en avoit vu qu'un, n'en parlent que d'après Bélon.

Mais il ne faut pas même croire que la petite outarde soit également commune dans tous les cantons de la France ; je connois de très-grandes provinces de ce royaume où elle ne se voit point.

M. Salerne dit qu'on la trouve assez communément dans la Beauce (où cependant elle n'est que passagère), qu'on la voit arriver vers le milieu d'avril, & s'en aller aux approches de

(e) Ray, *Synopsis method. Avium*, page 59.

l'hiver : il ajoute qu'elle ſe plaît dans les terres maigres & pierreuſes, raiſon pourquoi on l'appelle *canepetrace*, & ſes petits *petraceaux*. On la voit auſſi dans le Berry, où elle eſt connue ſous le nom de *canepetrotte (f)* : enfin elle doit être connue dans le Maine & la Normandie, puiſque Bélon, jugeant de toutes les autres provinces de France par celle-ci qu'il connoiſſoit le mieux, avance qu'*il n'y a payſan dans ce royaume qui ne la ſache nommer (g)*.

La petite outarde eſt naturellement ruſée & ſoupçonneuſe, au point que cela a paſſé en proverbe, & que l'on dit des perſonnes qui montrent ce caractère, *qu'ils ſont de la canepetière (h)*.

Lorſque ces oiſeaux ſoupçonnent quelque danger, ils partent & font un vol de deux ou trois cents pas très-roide & fort près de terre; puis, lorſqu'ils ſont poſés, ils courent ſi vîte

(f) Salerne, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 155.

(g) Bélon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 237.

(h) Idem, ibidem.

qu'à peine un homme les pourroit atteindre *(i)*.

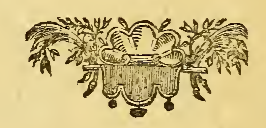
La chair de la petite outarde est noire & d'un goût exquis; M. Klein nous assure que les œufs de la femelle qu'il a eus, étoient très-bons à manger, & il ajoute que la chair de cette femelle étoit meilleure que celle de la femelle du petit coq de bruyères *(k)*, & dont il pouvoit juger par comparaison.

Quant à l'organisation intérieure, elle est à peu près la même, suivant Bélon, que dans le commun des granivores *(l)*.

(i) Bélon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 237.

(k) Klein, *Ordo Avium*, page 18.

(l) Bélon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 238.



OISEAUX

OISEAUX ÉTRANGERS

Qui ont rapport aux OUTARDES.

I.

LE LOHONG ou *L'OUTARDE huppée d'Arabie.*

L'OISEAU que les Arabes appellent *Lohong*, & que M. Edwards a deſſiné & décrit le premier, eſt à peu près de la groſſeur de notre grande outarde ; il a, comme elle, trois doigts à chaque pied, dirigés de même, ſeulement un peu plus courts ; les pieds, le bec & le cou plus longs, & paroît en général modelé ſur des proportions plus légères.

Le plumage de la partie ſupérieure du corps eſt plus brun, & ſemblable à celui de la bécaſſe, c'eſt-à-dire, fauve, rayé de brun-foncé, avec des taches blanches en forme de croiſſant ſur les

ailes ; le deſſous du corps eſt blanc ; ainſi que le contour de la partie ſupérieure de l'aile ; le ſommet de la tête, la gorge & le devant du cou, ont des raies tranſverſales d'un brun-obſcur ſur un fond cendré ; le bas de la jambe, le bec & les pieds ſont d'un brun-clair & jaunâtre ; la queue eſt tombante comme celle de la perdrix, & traverſée par une bande noire ; les grandes pennes de l'aile & la huppe ſont de cette même couleur.

Cette huppe eſt un trait fort remarquable dans l'outarde d'Arabie ; elle eſt pointue, dirigée en arrière, & fort inclinée à l'horizon ; de ſa baſe elle jette en avant deux lignes noires, dont l'une plus longue paſſe ſur l'œil, & lui forme une eſpèce de ſourcil ; l'autre, beaucoup plus courte, ſe dirige comme pour embraſſer l'œil par-deſſous, mais n'arrive point juſqu'à l'œil, lequel eſt noir, & placé au milieu d'un eſpace blanc.

En regardant cette huppe de profil, & d'un peu loin, on croiroit voir des oreilles un peu couchées, & qui ſe portent en arrière ; & comme l'outarde

d'Arabie a été ſans doute plus connue des Grecs que la nôtre, il eſt vraiſemblable qu'ils l'ont nommée *otis*, à cauſe de ſes eſpèces d'oreilles, de même qu'ils ont nommé le duc *otus* ou *otos*, à cauſe de deux aigrettes ſemblables, qui le diſtinguent des chouettes.

Un individu de cette eſpèce, qui venoit de Moka, dans l'Arabie heureuſe, a vécu pluſieurs années à Londres, dans les volières de M. Hans Sloane; & M. Edwards, qui nous en a donné la figure coloriée, ne nous a conſervé aucun détail ſur ſes mœurs, ſes habitudes, ni même ſur ſa façon de ſe nourrir *(a)*: mais du moins il n'auroit

(a) M. Edwards l'appelle *Arabiam Buſtard*, planche XII.

M. Linnæus, *Otis Arabs auribus è recto criſtatis*. Syſt. nat. *edit. X, Gen. LXXXV, Spec.* 2.

M. Klein, *Tarda Mochaenſis Arabica*. Ordo Avium, *pag.* 18, *n.*° *III*.

Nota. Les Arabes lui donnent le nom de *lohong*, ſelon M. Edwards; nom qui ne ſe trouve point dans le texte anglois relatif à la *planche XII*, mais dans la traduction françoiſe, laquelle eſt avouée de l'auteur.

pas dû la confondre avec les gallinacés, dont elle diffère par des traits si frappans, ainsi que je l'ai fait voir à l'article de l'outarde.

I I.

L'OUTARDE D'AFRIQUE.

C'EST celle dont M. Linnæus fait sa quatrième espèce; elle diffère de l'outarde d'Arabie par les couleurs du plumage, le noir y domine, mais le dos est cendré & les oreilles blanches.

Le mâle a le bec & les pieds jaunes, le sommet de la tête cendré, & le bord extérieur des ailes blancs; mais la femelle est par-tout de couleur cendrée, à l'exception du ventre & des cuisses, qui sont noires comme dans l'outarde des Indes *(b)*.

Cet oiseau se trouve en Éthiopie, selon M. Linnæus; & il y a grande apparence que celui dont le voyageur le Maire parle, sous le nom d'*autruche*

(b) Linnæus, *Syst. nat.* edit. x, pag. 155.

volante du Sénégal *(c)*, n'eſt pas un oiſeau différent : car, quoique ce Voyageur en diſe peu de choſe, ce peu s'accorde en partie, & ne diſconvient en rien avec la deſcription ci-deſſus : ſelon lui, ſon plumage eſt gris & noir, ſa chair délicieuſe, & ſa groſſeur à peu près de celle du cygne ; mais cette conjecture tire une nouvelle force du témoignage de M. Adanſon : cet habile Naturaliſte ayant tué au Sénégal, & par conſéquent examiné de près, une de ces autruches volantes, nous aſſure qu'elle reſſemble, à bien des égards, à notre outarde d'Europe ; mais qu'elle en diffère par la couleur du plumage, qui eſt généralement d'un gris cendré, par ſon cou qui eſt beaucoup plus long, & par une eſpèce de huppe qu'elle a derrière la tête *(d)*.

Cette huppe eſt ſans doute ce que M. Linnæus appelle les *oreilles*, & cette

(c) Voyage de le Maire aux iſles Canaries, Cap-verd, Sénégal, &c. *Paris*, 1695, *page* 106.

(d) Voyage au Sénégal, par M. Adanſon. *Paris*, 1757, *in*-4.° *page* 160.

couleur gris-cendré eſt préciſément celle de la femelle ; & comme ce ſont-là les principaux traits par leſquels l'outarde d'Afrique de M. Linnæus & l'autruche volante du Sénégal, diffèrent de notre outarde d'Europe, on peut en induire, ce me ſemble, que ces deux oiſeaux ſe reſſemblent beaucoup, &, par la même raiſon, on peut encore étendre à tous deux, ce qui a été obſervé ſur chacun en particulier ; par exemple, qu'ils ont à peu près la groſſeur de notre outarde, & le cou plus long : cette longueur du cou, dont parle M. Adanſon, eſt un trait de reſſemblance avec l'outarde d'Arabie, qui habite à peu près le même climat ; & l'on ne peut tirer aucune conſéquence contraire du ſilence de M. Linnæus, puiſqu'il n'indique pas une ſeule dimenſion de ſon outarde d'Afrique ; à l'égard de la groſſeur, le Maire fait celle de l'autruche volante, égale à celle du cygne *(e)* ; & M. Adanſon à celle de

(e) Voyage de le Maire aux iſles Canaries, *page* 72.

l'outarde d'Europe, puiſque ayant dit qu'elle lui reſſembloit à bien des égards, & ayant indiqué les principales différences, il n'en établit aucune à cet égard *(f)*; & comme d'ailleurs l'Éthiopie ou l'Abiſſinie, qui eſt le pays de l'outarde d'Afrique, & le Sénégal, qui eſt celui de l'autruche volante, quoique fort éloignés en longitude, ſont néanmoins du même climat, je vois beaucoup de probabilité à dire que ces deux oiſeaux appartiennent à une ſeule & même eſpèce.

III.

LE CHURGE ou L'OUTARDE moyenne des Indes.

CETTE OUTARDE eſt non-ſeulement plus petite que celles d'Europe, d'Afrique & d'Arabie, mais elle eſt encore plus menue à proportion, & plus haut montée qu'aucune autre outarde : elle a vingt pouces de haut, depuis le plan

(f) Voyage au Sénégal, *loco citato.*

de poſition juſqu'au ſommet de la tête: ſon cou paroît plus court relativement à la longueur de ſes pieds, du reſte elle a tous les caractères de l'outarde; trois doigts ſeulement à chaque pied, & ces doigts iſolés; le bas de la jambe ſans plumes; le bec un peu courbé, mais plus alongé; & je ne vois point par quelles raiſons M. Briſſon l'a renvoyée au genre des pluviers.

Le caractère diſtinctif, par lequel les pluviers diffèrent des outardes, conſiſte, ſelon lui, dans la forme du bec, que celles-ci ont en cône courbé, & ceux-là droit & renflé par le bout. Or l'outarde des Indes dont il s'agit ici, a le bec plutôt courbé que droit, & ne l'a point renflé par le bout comme les pluviers; du moins c'eſt ainſi que l'a repréſenté M. Edwards *(g)* dans une figure que M. Briſſon avoue comme exacte *(h)*: je puis même ajouter qu'elle a le bec plus courbé & moins renflé par le bout, que l'outarde d'Arabie

(g) Edwards, *Glanures*, planche CCL.

(h) Briſſon, *Ornithologie*, tome V, page 82.

de M. Edwards *(i)*, dont la figure a paru aussi très-exacte à M. Brisson *(k)*, & qu'il a rangée sans difficulté parmi les outardes.

D'ailleurs il ne faut que jeter les yeux sur la figure de l'outarde des Indes, & la comparer avec celles des pluviers, pour reconnoître qu'elle en diffère beaucoup par le port total, & par les proportions, ayant le cou plus long, les ailes plus courtes, & la forme du corps plus développée: ajoutez à cela qu'elle est quatre fois plus grosse que le plus gros pluvier, lequel n'a que seize pouces de long, du bout du bec au bout des ongles *(l)*, au lieu qu'elle en a vingt-six *(m)*.

(i) Edwards, *Natural History of un common Birds*, planche XII.

(k) Brisson, *Ornithologie*, tome V, page 30.

(l) Brisson, *ibidem*, page 76.

(m) *Ibidem*, pag. 82. *Nota.* Cela ne contredit pas ce que j'ai dit ci-dessus, qu'elle avoit vingt pouces de haut depuis le plan de position jusqu'au sommet de la tête, parce qu'en mesurant ainsi la hauteur, on ne tient compte ni de la longueur du bec, ni de celle des doigts.

Le noir, le fauve, le blanc & le gris, sont les principales couleurs du plumage, comme dans l'outarde d'Europe; mais elles sont distribuées différemment: le noir sur le sommet de la tête, le cou, les cuisses & tout le dessous du corps; le fauve plus clair sur les côtés de la tête & autour des yeux, plus brun & mêlé avec du noir sur le dos, la queue, la partie des ailes la plus proche du dos, & au haut de la poitrine, où il forme comme une large ceinture sur un fond noir; le blanc sur les couvertures des ailes les plus éloignées du dos, le blanc mêlé de noir sur leur partie moyenne; le gris plus foncé sur les paupières, l'extrémité des plus longues pennes de l'aile *(n)*, de quelques-unes des moyennes & des plus courtes, & sur quelques-unes de leurs couvertures; enfin le gris plus clair & presque blanchâtre sur le bec & les pieds.

Cet oiseau est originaire de Bengale, où on l'appelle *churge*, & où il a été

(n) Comme à quelques outardes d'Europe. *Voyez* Animaux de Perrault, *partie II, page* 103.

dessiné d'après nature *(o)*: il est à remarquer que le climat de Bengale est à peu près le même que celui d'Arabie, d'Abissinie & du Sénégal, où se trouvent les deux outardes précédentes: on peut appeler celle-ci *outarde moyenne*, parce qu'elle tient le milieu pour la grosseur entre les grandes & les petites espèces.

I V.

Le Houbara ou *petite Outarde huppée d'Afrique.*

Nous avons vu que, parmi les grandes outardes, il y en avoit de huppées, & d'autres qui ne l'étoient point, & nous allons retrouver la même différence entre les petites outardes: car la nôtre n'a point de huppe, ni même de ces barbes de plumes qu'on voit à la grande outarde d'Europe, tandis que celles-ci ont non-seulement des huppes, mais encore des fraises; & il-

(o) Edwards, *Glanures*, planche CCL, *tome I*, *chapitre XL*.

eſt à remarquer que c'eſt en Afrique que ſe trouvent toutes les huppées, ſoit de la grande, ſoit de la petite eſpèce.

Celle que les Barbareſques appellent *houbaara*, eſt en effet huppée & fraiſée: M. Shaw, qui en donne la figure *(p)*, dit poſitivement qu'elle a la forme & le plumage de l'outarde, mais qu'elle eſt beaucoup plus petite, n'ayant guère que la groſſeur d'un chapon; par cette raiſon ſeule, ce Voyageur, d'ailleurs habile, mais qui, ſans doute, ne connoiſſoit point notre petite outarde de France, blâme Golius d'avoir traduit le mot *houbaary* par outarde.

Elle vit, comme la nôtre, de ſubſtances végétales & d'inſectes, & elle ſe tient le plus communément ſur les confins du déſert.

Quoique M. Shaw ne lui donne point de huppe dans ſa deſcription, il lui en donne une dans la figure qui y eſt relative, & cette huppe paroît ren-

(p) Travels or obſervations relating to ſeveral parts of Barbary and the Levant. By, Thomas Shaw, pag. 252.

verſée en arrière & comme tombante ; ſa fraiſe eſt formée par de longues plumes, qui naiſſent du cou, & qui ſe relèvent un peu & ſe renflent, comme il arrive à notre coq domeſtique lorſqu'il eſt en colère.

C'eſt, dit M. Shaw, une choſe curieuſe de voir, quand elle ſe ſent menacée par un oiſeau de proie, de voir, dis-je, par combien d'allées & de venues, de tours & de détours, de marches & de contre-marches ; en un mot, par combien de ruſes & de ſoupleſſes elle cherche à échapper à ſon ennemi.

Ce ſavant Voyageur ajoute qu'on regarde comme un excellent remède contre le mal des yeux, & que, par cette raiſon, l'on paie quelquefois très-cher ſon fiel, & une certaine matière qui ſe trouve dans ſon eſtomac.

V.

Le RHAAD, *autre petite Outarde huppée d'Afrique.*

Le Rhaad eſt diſtingué de notre petite outarde de France par ſa huppe, & du *houbaara* d'Afrique, en ce qu'il n'a pas, comme lui, le cou orné d'une fraiſe; du reſte, il eſt de la même groſſeur que celui-ci; il a la tête noire, la huppe d'un bleu-foncé, le deſſus du corps & des aîles jaunes, tacheté de brun, la queue d'une couleur plus claire, rayée tranſverſalement de noir, le ventre blanc & le bec fort, ainſi que les jambes.

Le petit rhaad ne diffère du grand que par ſa petiteſſe (n'étant pas plus gros qu'un poulet ordinaire), par quelques variétés dans le plumage, & parce qu'il eſt ſans huppe; mais avec tout cela, il ſeroit poſſible qu'il fût de la même eſpèce que le grand, & qu'il n'en différât que par le ſexe; je fonde

cette conjecture, 1.° sur ce qu'habitant le même climat, il n'a point d'autre nom; 2.° sur ce que, dans presque toutes les espèces d'oiseaux, excepté les carnassiers, le mâle paroît avoir une plus grande puissance de développement qui se marque au-dehors par la hauteur de la taille, par la force des muscles, par l'excès de certaines parties, telles que les membranes charnues, les éperons, &c. par les huppes, les aigrettes & les fraises qui sont, pour ainsi dire, une surabondance d'organisation, & même par la vivacité des couleurs du plumage.

Quoi qu'il en soit, on a donné au grand & au petit rhaad le nom de *saf-saf*; *rhaad* signifie le tonnerre en langage Africain, & exprime le bruit que font tous ces oiseaux en s'élevant de terre; & *saf-saf*, celui qu'ils font avec leurs ailes lorsqu'ils sont en plein vol *(q)*.

(q) Voyez Thomas Shaw, *Travels, &c.* pag. 252.



* LE COQ (a).

Planche 11 de ce volume.

CET OISEAU, quoique domeſtique, quoique le plus commun de tous, n'eſt peut-être pas encore aſſez connu; excepté le petit nombre de perſonnes qui font une étude particulière des productions de la Nature, il en eſt peu qui n'aient quelque choſe à apprendre ſur les détails de ſa forme extérieure, ſur la ſtructure de ſes parties internes, ſur ſes habitudes naturelles ou acquiſes, ſur les différences qu'entraînent celles du ſexe, du climat,

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 1.

(a) En Grec, Ἀλέκτορ; en Latin, *Gallus;* en Eſpagnol & en Italien, *Gallo;* en Savoyard, *Coq, Gau, Geau;* en Allemand, *Han;* en Polonois, *Kur, Kogut;* en Suède, *Hoens, Tupt;* en Anglois, *Cok;* en vieux François, *Gal, Gog.* — *Gallus gallinaceus.* Geſner, *Avi*, pag. 394. — Coc, Coq, Gau, Geau, Gal, Gog. Bélon, *Hiſt. Nat. des Oiſeaux*, page 242; & Portraits d'Oiſeaux, *page* 58, *a.* — Le Coq & la Poule. Briſſon, *tome I, page* 166.

des alimens ; enfin ſur les variétés des races diverſes qui ſe ſont ſéparées plus tôt ou plus tard de la ſouche primitive.

Mais ſi le Coq eſt trop peu connu de la plupart des hommes, il n'eſt pas moins embarraſſant pour un Naturaliſte à méthode, qui ne croit connoître un objet que lorſqu'il a ſu lui trouver une place dans ſes claſſes & dans ſes genres ; car ſi, prenant les caractères généraux de ſes diviſions méthodiques dans le nombre des doigts, il le met au rang des oiſeaux qui en ont quatre ; que fera-t-il de la poule à cinq doigts, qui eſt certainement une poule, & même fort ancienne, puiſqu'elle remonte juſqu'au temps de Columelle, qui en parle comme d'une race de diſtinction *(b)*? que s'il fait du coq une claſſe à part, caractériſée par la forme ſingulière de ſa queue ; où placera-t-il le coq ſans croupion, & par conſéquent ſans queue, & qui n'en eſt pas moins un coq ? que s'il admet pour caractère de cette eſpèce d'avoir les jambes garnies de plumes

(b) Generoſiſſimæ creduntur quæ quinos habent digitos. Columelle, *lib. VIII, cap. II.*

juſqu'au talon, ne ſera-t-il pas embarraſſé du coq pattu, qui a des plumes juſqu'à l'origine des doigts, & du coq du Japon, qui en a juſqu'aux ongles? enfin s'il veut ranger les gallinacés à la claſſe des granivores, & que, dans le nombre & la ſtructure de leurs eſtomacs & de leurs inteſtins, il croie voir clairement qu'ils ſont en effet deſtinés à ſe nourrir de graines & d'autres matières végétales; comment s'expliquera-t-il à lui-même cet appétit de préférence qu'il montre conſtamment pour les vers de terre, & même pour toute chair hachée, cuite ou crue, à moins qu'il ne ſe perſuade que la Nature ayant fait la poule granivore par ſes longs inteſtins & ſon double eſtomac, l'a fait auſſi vermivore, & même carnivore par ſon bec un tant ſoit peu crochu, ou plutôt ne conviendra-t-il pas, s'il eſt de bonne foi, que les conjectures que l'on ſe permet ainſi ſur les intentions de la Nature, & les efforts que l'on tente pour renfermer l'inépuiſable variété de ſes ouvrages, dans les limites étroites d'une méthode particu-

lière, ne paroiſſent être faits que pour donner eſſor aux idées vagues & aux petites ſpéculations d'un eſprit qui ne peut en concevoir de grandes, & qui s'éloigne d'autant plus de la vraie marche de la Nature, & de la connoiſſance réelle de ſes productions? Ainſi, ſans prétendre aſſujettir la nombreuſe famille des oiſeaux à une méthode rigoureuſe, ni la renfermer toute entière dans cette eſpèce de filet ſcientifique dont, malgré toutes nos précautions, il s'en échapperoit toujours quelques-uns, nous nous contenterons de rapprocher ceux qui nous paroîtront avoir quelque rapport entr'eux, & nous tâcherons de les faire connoître par les traits les plus caractériſés de leur conformation intérieure, & ſur-tout par les principaux faits de leur hiſtoire.

Le coq eſt un oiſeau peſant, dont la démarche eſt grave & lente, & qui, ayant les ailes fort courtes, ne vole que rarement, & quelquefois avec des cris qui expriment l'effort; il chante indifféremment la nuit & le jour, mais non pas régulièrement à certaines heures, &

ſon chant eſt fort différent de celui de ſa femelle, quoiqu'il y ait auſſi quelques femelles qui ont le même cri du coq, c'eſt-à-dire, qui font le même effort du goſier avec un moindre effet ; car leur voix n'eſt pas ſi forte, & ce cri n'eſt pas ſi bien articulé ; il gratte la terre pour chercher ſa nourriture, il avale autant de petits cailloux que de grains, & n'en digère que mieux ; il boit en prenant de l'eau dans ſon bec & levant la tête à chaque fois pour l'avaler ; il dort le plus ſouvent un pied en l'air *(c)* & en cachant ſa tête ſous l'aile du même côté ; ſon corps, dans ſa ſituation naturelle, ſe ſoutient à peu près parallèle au plan de poſition, le bec de même, le cou s'élève verticalement, le front eſt orné d'une crête rouge & charnue, & le deſſous du bec d'une double membrane de même couleur & de même nature : ce n'eſt cependant ni de la chair ni des membranes, mais une ſubſtance

(c) Nota. Par une ſuite de cette attitude habituelle, la cuiſſe qui porte ordinairement le corps eſt la plus charnue, & nos gourmands ſavent bien la diſtinguer de l'autre dans les chapons & les poulardes.

particulière, & qui ne reſſemble à aucune autre.

Dans les deux ſexes, les narines ſont placées de part & d'autre du bec ſupérieur, & les oreilles de chaque côté de la tête avec une peau blanche au-deſſous de chaque oreille; les pieds ont ordinairement quatre doigts, quelquefois cinq, mais toujours trois en avant & le reſte en arrière; les plumes ſortent deux à deux de chaque tuyau, caractère aſſez ſingulier, qui n'a été ſaiſi que par très-peu de Naturaliſtes; la queue eſt à peu-près droite, & néanmoins capable de s'incliner du côté du cou & du côté oppoſé; cette queue, dans les races de gallinacés qui en ont une, eſt compoſée de quatorze grandes plumes, qui ſe partagent en deux plans égaux, inclinés l'un à l'autre, & qui ſe rencontrent par leur bord ſupérieur ſous un angle plus ou moins aigu; mais ce qui diſtingue le mâle, c'eſt que les deux plumes du milieu de la queue ſont beaucoup plus longues que les autres, & ſe recourbent en arc; que les plumes du cou & du croupion ſont

longues & étroites, & que leurs pieds sont armés d'éperons : il est vrai qu'il se trouve aussi des poules qui ont des éperons, mais cela est rare ; & les poules ainsi éperonnées, ont beaucoup d'autres rapports avec le mâle ; leur crête se relève ainsi que leur queue, elles imitent le chant du coq, & cherchent à l'imiter en choses plus essentielles *(d)* ; mais on auroit tort de les regarder pour cela comme hermaphrodites, puisqu'étant incapables des véritables fonctions du mâle, & n'ayant que du dégoût pour celles qui leur conviendroient mieux, ce sont, à vrai dire, des individus viciés, indécis, privés de l'usage du sexe, & même des attributs essentiels de l'espèce, puisqu'ils ne peuvent en perpétuer aucune.

Un bon coq est celui qui a du feu dans les yeux, de la fierté dans la démarche, de la liberté dans ses mouvemens, & toutes les proportions qui annoncent la force : un coq ainsi fait, n'imprimeroit pas la terreur à un lion, comme on l'a dit & écrit tant de fois,

(d) Aristot. *Hist. Anim.* lib. IX, cap. XLIX.

mais il inſpirera de l'amour à un grand nombre de poules ; ſi on veut le ménager, on ne lui en laiſſera que douze ou quinze. Columelle vouloit qu'on ne lui en donnât pas plus de cinq ; mais quand il en auroit cinquante chaque jour, on prétend qu'il ne manqueroit à aucune *(e)* : à la vérité, perſonne ne peut aſſurer que toutes ſes approches ſoient réelles, efficaces & capables de féconder les œufs de ſa femelle. Ses deſirs ne ſont pas moins impétueux que ſes beſoins paroiſſent être fréquens. Le matin, lorſqu'on lui ouvre la porte du poulailler où il a été renfermé pendant la nuit, le premier uſage qu'il fait de ſa liberté eſt de ſe joindre à ſes poules ; il ſemble que chez lui le beſoin de manger ne ſoit que le ſecond ; & lorſqu'il a été privé de poules pendant du temps, il s'adreſſe à la première femelle qui ſe préſente, fût-elle d'une eſpèce fort éloignée *(f)*, & même il

(e) Aldrovande, *tome II, lib. XIV.*

(f) *Ex perdice & gallinaceo tertium generatur quod procedente tempore feminæ aſſimilatur.* Ariſtot. *loco citato.*

s'en fait une du premier mâle qu'il trouve en son chemin ; le premier fait est cité par Aristote, & le second est attesté par l'observation de M. Edwards *(g)*, & par une loi dont parle Plutarque *(h)*, laquelle condamnoit au feu tout coq convaincu de cet excès de nature.

Les poules doivent être assorties au coq si l'on veut une race pure ; mais si l'on cherche à varier & même à perfectionner l'espèce, il faut croiser les races. Cette observation n'avoit point échappé aux Anciens ; Columelle dit positivement que les meilleurs poulets sont ceux qui proviennent du mêlange d'un coq de race étrangère avec les poules communes ; & nous voyons

(g) Nota. Ayant renfermé trois ou quatre jeunes coqs dans un lieu où ils ne pouvoient avoir de communication avec aucune poule, bientôt ils déposèrent leur animosité précédente ; & au lieu de se battre, chacun tâchoit de cocher son camarade, quoiqu'aucun ne parût bien aise d'être coché. *Voyez Préface des* Glanures, *tome II.*

(h) Tractatu NUM BRUTA RATIONE UTANTUR.

dans

dans Athénée, que l'on avoit encore enchéri ſur cette idée, en donnant un coq-faiſan aux poules ordinaires *(i)*.

Dans tous les cas, on doit choiſir celles qui ont l'œil éveillé, la crête flottante & rouge, & qui n'ont point d'éperons; les proportions de leur corps ſont, en général, plus légères que celles du mâle, cependant elles ont les plumes plus larges & les jambes plus baſſes: les bonnes Fermières donnent la préférence aux poules noires, comme étant plus fécondes que les blanches, & pouvant échapper plus facilement à la vue perçante de l'oiſeau de proie qui plane ſur les baſſe-cours.

Le coq a beaucoup de ſoin, & même d'inquiétude & de ſouci pour ſes poules; il ne les perd guère de vue; il les conduit, les défend, les

(i) De Re Ruſticâ, lib. VIII. cap. 11. — *Nota.* Longolius indique la façon de faire réuſſir cette union du coq-faiſan, avec les poules communes. *Geſner*, de Avibus, *pag.* 445. Et l'on m'a aſſuré que ces poules ſe mêlent auſſi avec le coq-pintade, lorſqu'on les a élevés de jeuneſſe enſemble; mais que les mulets, qui proviennent de ce mêlange, ſont peu féconds.

menace, va chercher celles qui s'écartent, les ramène, & ne se livre au plaisir de manger que lorsqu'il les voit toutes manger autour de lui; à juger par les différentes inflexions de sa voix & par les différentes expressions de sa mine, on ne peut guère douter qu'il ne leur parle différens langages: quand il les perd, il donne des signes de regrets; quoiqu'aussi jaloux qu'amoureux, il n'en maltraite aucune, sa jalousie ne l'irrite que contre ses concurrens; s'il se présente un autre coq, sans lui donner le temps de rien entreprendre, il accourt l'œil en feu, les plumes hérissées, se jette sur son rival, & lui livre un combat opiniâtre jusqu'à ce que l'un ou l'autre succombe, ou que le nouveau venu lui cède le champ de bataille; le desir de jouir, toujours trop violent, le porte non-seulement à écarter tout rival, mais même tout obstacle innocent, il bat & tue quelquefois les poussins, pour jouir plus à son aise de la mère: mais ce seul desir est-il la cause de sa fureur jalouse; au milieu d'un sérail nombreux & avec toutes les ref-

ſources qu'il ſait ſe faire, comment pourroit-il craindre le beſoin ou la diſette ? Quelque véhémens que ſoient ſes appétits, il ſemble craindre encore plus le partage qu'il ne deſire la jouiſſance; & comme il peut beaucoup, ſa jalouſie eſt au moins plus excuſable & mieux ſentie que celle des autres Sultans : d'ailleurs il a, comme eux, une poule favorite qu'il cherche de préférence, & à laquelle il revient preſqu'auſſi ſouvent qu'il va vers les autres.

Et ce qui paroît prouver que ſa jalouſie ne laiſſe pas d'être une paſſion réfléchie, quoiqu'elle ne porte pas contre l'objet de ſes amours, c'eſt que pluſieurs coqs, dans une baſſe-cour, ne ceſſent de ſe battre, au lieu qu'ils ne battent jamais les chapons, à moins que ceux-ci ne prennent l'habitude de ſuivre quelque poule.

Les hommes qui tirent parti de tout, pour leur amuſement, ont bien ſu mettre en œuvre cette antipathie invincible, que la Nature a établie, entre un coq & un coq ; ils ont cultivé

cette haine innée avec tant d'art, que les combats de deux oiseaux de basse-cour sont devenus des spectacles dignes d'intéresser la curiosité des peuples, même des peuples polis ; & en même temps des moyens de développer ou entretenir dans les ames cette précieuse férocité, qui est, dit-on, le germe de l'héroïsme ; on a vu, on voit encore tous les jours dans plus d'une contrée, des hommes de tous états accourir en foule à ces grotesques tournois ; se diviser en deux partis ; chacun de ces partis s'échauffer pour son combattant, joindre la fureur des gageures les plus outrées, à l'intérêt d'un si beau spectacle, & le dernier coup de bec de l'oiseau vainqueur, renverser la fortune de plusieurs familles ; c'étoit autrefois la folie des Rhodiens, des Tangriens, de ceux de Pergame *(k)*; c'est aujourd'hui celle des Chinois *(l)*, des habitans des Philippines, de Java, de

(k) Pline, *Hist. Nat.* lib. X, cap. XXI.

(l) Gemelli Caréri, *tome V*, *page* 36, anciennes Rélations des Indes & de la Chine. Traduction de l'Arabe, *page* 105.

l'Isthme de l'Amérique, & de quelques autres Nations des deux continens *(m)*.

Au reste, les coqs ne sont pas les seuls oiseaux dont on ait ainsi abusé! les Athéniens, qui avoient un jour dans l'année *(n)* consacré à ces combats de coqs, employoient aussi les cailles au même usage; & les Chinois élèvent encore aujourd'hui pour le combat, certains petits oiseaux ressemblans à des cailles ou à des linottes; & par-tout la manière dont ces oiseaux se battent est différente, selon les diverses écoles où ils ont été formés, & selon la diversité

(m) Navarete, *Descript. de la Chine*, page 40.

(n) Thémistocle allant combattre les Perses, & voyant que ses soldats montroient peu d'ardeur, leur fit remarquer l'acharnement avec lequel des coqs se battoient: « Voyez, leur dit-il, le courage indomptable de ces animaux; cependant ils « n'ont d'autre motif que le desir de vaincre; & « vous, qui combattez pour vos foyers, pour « les tombeaux de vos pères, pour la liberté.... » Ce peu de mots ranima le courage de l'armée, & Thémistocle remporta la victoire: ce fut en mémoire de cet événement que les Athéniens instituèrent une espèce de fête, qui se célébroit par des combats de coqs. *Voyez* Élien, *de variâ Historiâ*. — Lib. II.

des armes offensives dont on les affuble: mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que les coqs de Rhodes, qui étoient plus grands, plus forts que les autres, & beaucoup plus ardens au combat, l'étoient au contraire beaucoup moins pour leurs femelles; il ne leur falloit que trois poules, au lieu de quinze ou vingt, soit que leur feu se fût éteint dans la solitude forcée où ils avoient coutume de vivre, soit que leur colère, trop souvent excitée, eût étouffé en eux des passions plus douces, & qui cependant étoient, dans l'origine, le principe de leur courage & la source de leurs dispositions guerrières: les mâles de cette race étoient donc moins mâles que les autres, & les femelles, qui souvent ne sont que ce qu'on les fait, étoient moins fécondes & plus paresseuses, soit à couver leurs œufs, soit à mener leurs poussins: tant l'art avoit bien réussi à dépraver la Nature! tant l'exercice des talens de la guerre est opposé à ceux de la propagation!

Les poules n'ont pas besoin du coq pour produire des œufs; il en naît sans

ceſſe de la grappe commune de l'ovaire, leſquels, indépendamment de toute communication avec le mâle, peuvent y groſſir, & en groſſiſſant, acquièrent leur maturité, ſe détachent de leur calice & de leur pédicule, parcourent l'*oviductus* dans toute ſa longueur, chemin faiſant s'aſſimilent, par une force qui leur eſt propre, la lymphe, dont la cavité de cet *oviductus* eſt remplie, en compoſent leur blanc, leurs membranes, leurs coquilles, & ne reſtent dans ce viſcère que juſqu'à ce que ſes fibres élaſtiques & ſenſibles étant gênées, irritées par la préſence de ces corps, devenus déſormais des corps étrangers, entrent en contraction, & les pouſſent au-dehors le gros bout le premier, ſelon Ariſtote.

Ces œufs ſont tout ce que peut faire la nature prolifique de la femelle ſeule & abandonnée à elle-même; elle produit bien un corps organiſé capable d'une ſorte de vie, mais non un animal vivant ſemblable à ſa mère, & capable lui-même de produire d'autres

animaux ſemblables à lui ; il faut poûr cela le concours du coq & le mêlange intime des liqueurs ſéminales des deux ſexes ; mais, lorſqu'une fois ce mêlange a eu lieu, les effets en ſont durables. Harvey a obſervé que l'œuf d'une poule ſéparée du coq depuis vingt jours, n'étoit pas moins fécond que ceux qu'elle avoit pondus peu après l'accouplement ; mais l'embryon qu'il contenoit n'étoit pas plus avancé pour cela, & il ne falloit pas le tenir ſous la poule moins de temps qu'aucun autre pour le faire éclorre ; preuve certaine que la chaleur ſeule ne ſuffit pas pour opérer ou avancer le développement du poulet, mais qu'il faut encore que l'œuf ſoit formé, ou bien qu'il ſe trouve en lieu où il puiſſe tranſpirer, pour que l'embryon qu'il renferme ſoit ſuſceptible d'incubation ; autrement tous les œufs, qui reſteroient dans l'*oviductus* vingt-un jours après avoir été fécondés, ne manqueroient pas d'y éclorre, puiſqu'ils auroient le temps & la chaleur néceſſaires pour cela, & les poules

ſeroient tantôt ovipares & tantôt vivipares *(o)*.

Le poids moyen d'un œuf de poule ordinaire eſt d'environ une once ſix gros ; ſi on ouvre un de ces œufs avec précaution, on trouvera d'abord ſous la coque une membrane commune qui en tapiſſe toute la cavité, enſuite le blanc externe, qui a la forme de cette cavité ; puis le blanc interne, qui eſt plus arrondi que le précédent, & enfin, au centre de ce blanc, le jaune qui eſt ſphérique : ces différentes parties ſont contenues chacune dans ſa membrane propre ; & toutes ces membranes ſont attachées enſemble à l'endroit de ces *chalazæ* ou cordons, qui forment comme les deux pôles du jaune ; la petite véſicule lenticulaire, appelée *cicatricule*, ſe trouve à peu près ſur ſon équateur, & fixée ſolidement à ſa ſurface *(p)*.

(o) Nota. Je ne vois que le docteur Michel Lyzeruts qui ait parlé d'une poule vivipare ; mais les exemples en ſeroient plus fréquens, s'il ne falloit que de la chaleur à un œuf fécondé pour éclorre. *Voyez* Éphémérides d'Allemagne, *Dec. II, ann. 4, append. obſerv. XXVIII.*

(p) Nota. Bellini trompé par ſes expériences,

A l'égard de sa forme extérieure, elle est trop connue pour qu'il soit besoin de la décrire; mais elle est assez souvent altérée par des accidens dont il est facile, ce me semble, de rendre raison, d'après l'histoire de l'œuf même & de sa formation.

Il n'est pas rare de trouver deux jaunes dans une seule coque; cela arrive lorsque deux œufs également mûrs se détachent en même temps de l'ovaire, parcourent ensemble l'*oviductus*, & formant leur blanc sans se séparer, se

ou plutôt par les conséquences qu'il en avoit tirées, croyoit & avoit fait croire à beaucoup de monde, que, dans les œufs frais durcis à l'eau bouillante, la cicatricule quittoit la surface du jaune pour se retirer au centre; mais que, dans les œufs couvés, durcis de même, la cicatricule restoit constamment attachée à la surface. Les Savans de Turin, en répétant & variant les mêmes expériences, se sont assurés que, dans tous les œufs couvés ou non-couvés, la cicatricule restoit toujours adhérente à la surface du jaune durci, & que le corps blanc que Bellini avoit vu au centre, & qu'il avoit pris pour la cicatricule, n'étoit rien moins que cela, & ne paroissoit en effet au centre du jaune que lorsqu'il étoit ni trop ni trop peu cuit.

trouvent réunis ſous la même enveloppe.

Si par quelqu'accident, facile à ſuppoſer, un œuf détaché depuis quelque temps de l'ovaire, ſe trouve arrêté dans ſon accroiſſement, & qu'étant formé autant qu'il peut l'être, il ſe rencontre dans la ſphère d'activité d'un autre œuf qui aura toute ſa force; celui-ci l'entraînera avec lui, & ce ſera un œuf dans un œuf *(q)*.

On comprendra de même comment on y trouve quelquefois une épingle ou tout autre corps étranger, qui aura pu pénétrer juſque dans l'*oviductus (r)*.

Il y a des poules qui donnent des œufs hardés ou ſans coque, ſoit par le défaut de la matière propre dont ſe forme la coque, ſoit parce qu'ils ſont chaſſés de l'*oviductus*, avant leur entière maturité; auſſi n'en voit-on jamais éclorre de poulet, & cela arrive, dit-on,

(q) Collection Académique, partie françoiſe, *tome I, page* 388; *&* *tome II, page* 327; & partie étrangère, *tome IV, page* 327.

(r) *Ibidem*, partie françoiſe, *tome I, page* 388.

aux poules qui ſont trop graſſes : des cauſes directement contraires produiſent les œufs à coque trop épaiſſe & même des œufs à double coque : on en a vu qui avoient conſervé le pédicule par lequel ils étoient attachés à l'ovaire ; d'autres qui étoient contournés en manière de croiſſant ; d'autres qui avoient la forme d'une poire ; d'autres enfin qui portoient ſur leur coquille l'empreinte d'un ſoleil, d'une comète *(f)*, d'une éclipſe, ou de tel autre objet dont on avoit l'imagination frappée ; on en a même vu quelques-uns de lumineux : ce qu'il y avoit de réel dans ces premiers phénomènes, c'eſt-à-dire, les altérations de la forme de l'œuf, ou les empreintes à ſa ſurface, ne doit s'attribuer qu'aux différentes compreſſions qu'il avoit éprouvées dans le temps que ſa coque étoit encore aſſez ſouple pour céder à l'effort, & néanmoins aſſez ferme pour en conſerver l'impreſſion : il ne ſeroit pas tout-à-fait ſi facile de

(f) Collection Académique, partie étrangère, *tome IV, page* 160.

rendre raiſon des œufs lumineux *(t)*; un Docteur Allemand en a obſervé de tels, qui étoient actuellement ſous une poule blanche, fécondée, ajoute-t-il, par un coq très-ardent : on ne peut honnêtement nier la poſſibilité du fait ; mais, comme il eſt unique, il eſt prudent de répéter l'obſervation, avant de l'expliquer.

A l'égard de ces prétendus œufs de coq qui ſont ſans jaune, & contiennent, à ce que croit le peuple, un ſerpent *(u)*, ce n'eſt autre choſe, dans la vérité, que le premier produit d'une poule trop jeune, ou le dernier effort d'une poule épuiſée par ſa fécondité même, ou enfin ce ne ſont que des œufs imparfaits, dont le jaune aura été crevé dans l'*oviductus* de la poule, ſoit par quelqu'accident, ſoit par un vice de conformation, mais qui auront toujours conſervé leurs cordons ou *chalazæ*, que

(t) Éphémérides des curieux de la Nature, *Dec. II, an. 6, append. obſerv. XXV.*

(u) Collection Académique, partie françoiſe, *tome III.*

les amis du merveilleux n'auront pas manqué de prendre pour un serpent : c'est ce que M. de la Peyronie a mis hors de doute, par la dissection d'une poule qui pondoit de ces œufs ; mais ni M. de la Peyronie, ni Thomas Bartholin, qui ont disséqué de prétendus coqs ovipares *(x)*, ne leur ont trouvé d'œufs, ni d'ovaires, ni aucune partie équivalente.

Les poules pondent indifféremment pendant toute l'année, excepté pendant la mue, qui dure ordinairement six semaines ou deux mois sur la fin de l'automne & au commencement de l'hiver : cette mue n'est autre chose que la chûte des vieilles plumes, qui se détachent comme les vieilles feuilles des arbres, & comme les vieux bois des cerfs, étant poussées par les nouvelles ; les coqs y sont sujets comme les poules ; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que les nouvelles plumes prennent quelquefois une couleur différente de celles des anciennes. Un de nos Obser-

(x) Collection Académique, partie étrangère, *tome IV, page* 225.

vateurs a fait cette remarque sur une poule & sur un coq, & tout le monde la peut faire sur plusieurs autres espèces d'oiseaux, & particulièrement sur les bengalis, dont le plumage varie presque à chaque mue; & en général, presque tous les oiseaux ont leurs premières plumes, en naissant, d'une couleur différente de celle dont elles doivent revenir dans la suite.

La fécondité ordinaire des poules consiste à pondre presque tous les jours; on dit qu'il y en a en Samogitie *(y)*, à Malaca & ailleurs *(z)*, qui pondent deux fois par jour. Aristote parle de certaines poules d'Illyrie qui pondoient jusqu'à trois fois, & il y a apparence que ce sont les mêmes que ces petites poules adriènes ou adriatiques dont il parle dans un autre endroit, & qui étoient renommées par leur fécondité: quelques-uns ajoutent qu'il y a telle manière de nourrir les poules com-

(y) Rzaczynsky, *Hist. Nat. Polon.* pag. 432.

(z) Bontekoe, *Voyage aux Indes orientales*, page 234.

munes, qui leur donne cette fécondité extraordinaire, la chaleur y contribue beaucoup; on peut faire pondre les poules en hiver, en les tenant dans une écurie où il y a toujours du fumier chaud sur lequel elles puissent séjourner.

Dès qu'un œuf est pondu, il commence à transpirer, & perd chaque jour quelques grains de son poids par l'évaporation des parties les plus volatiles de ses sucs: à mesure que cette évaporation se fait, ou bien il s'épaissit, se durcit & se desséche, ou bien il contracte un mauvais goût, & il se gâte enfin totalement au point qu'il devient incapable de rien produire: l'art de lui conserver long-temps toutes ses qualités, se réduit à mettre obstacle à cette transpiration *(a)* par une couche de

(a) Nota. Le Journal Économique, du mois de mars 1755, fait mention de trois œufs, bons à manger, trouvés en Italie dans l'épaisseur d'un mur construit il y avoit trois cents ans: ce fait est d'autant plus difficile à croire, qu'un enduit de mortier ne seroit pas suffisant pour conserver un œuf, & que les murs les plus épais étant sujets à l'évaporation dans tous les

matière graſſe quelconque, dont on enduit exactement ſa coque peu de momens après qu'il a été pondu; avec cette ſeule précaution, on gardera pendant pluſieurs mois, & même pendant des années, des œufs bons à manger, ſuſceptibles d'incubation, & qui auront, en un mot, toutes les propriétés des œufs frais *(b)* : les habitans de Tonquin les conſervent dans une eſpèce de pâte faite avec de la cendre tamiſée, & de la ſaumure, d'autres Indiens dans l'huile *(c)* : le vernis peut auſſi ſervir à conſerver les œufs que l'on veut manger; mais la graiſſe n'eſt pas moins bonne pour cet uſage, & vaut mieux pour conſerver les œufs que l'on veut faire couver, parce qu'elle s'enlève

points de leur épaiſſeur, puiſque les mortiers de l'intérieur, ſe sèchent à la longue, ils ne peuvent empêcher la tranſpiration des œufs cachés dans leur épaiſſeur, ni par conſéquent les conſerver.

(b) Pratique de l'art de faire éclorre les poulets, *page* 138.

(c) Suite du Voyage de Tavernier, *tome V*, *pages* 225 & 226.

plus facilement que le vernis, & qu'il faut nétoyer de tout enduit, les œufs dont on veut que l'incubation réussisse; car tout ce qui nuit à la transpiration, nuit aussi au succès de l'incubation.

J'ai dit que le concours du coq étoit nécessaire pour la fécondation des œufs, & c'est un fait acquis par une longue & constante expérience; mais les détails de cet acte si essentiel dans l'histoire des animaux, sont trop peu connus; on sait, à la vérité, que la verge du mâle est double, & n'est autre chose que les deux mamelons par lesquels se terminent les vaisseaux spermatiques à l'endroit de leur insertion dans le cloaque; on sait que la vulve de la femelle est placée au-dessus de l'anus, & non au-dessous, comme dans les quadrupèdes *(d)*; on sait que le coq s'approche de la poule par une espèce de pas oblique, accéléré, baissant les ailes comme un coq-d'inde qui fait la roue, étalant même sa queue à

(d) Rédi, *degli Animali viventi, &c.* Collection Académique, partie étrangère, *tome IV*, *page* 520; & Regnier Graaf, *page* 243.

demi, & accompagnant ſon action d'un certain murmure expreſſif, d'un mouvement de trépidation & de tous les ſignes du deſir preſſant ; on ſait qu'il s'élance ſur la poule, qui le reçoit en pliant les jambes, ſe mettant ventre à terre, & écartant les deux plans de longues plumes dont ſa queue eſt composée ; on ſait que le mâle ſaiſit avec ſon bec la crête ou les plumes du ſommet de la tête de la femelle, ſoit par manière de careſſe, ſoit pour garder l'équilibre ; qu'il ramène la partie poſtérieure de ſon corps où eſt ſa double verge, & l'applique vivement ſur la partie poſtérieure du corps de la poule où eſt l'orifice correſpondant ; que cet accouplement dure d'autant moins qu'il eſt plus ſouvent répété, & que le coq ſemble s'applaudir après par un battement d'ailes & par une eſpèce de chant de joie ou de victoire ; on ſait que le coq a des teſticules, que ſa liqueur ſéminale réſide, comme celle des quadrupèdes, dans des vaiſſeaux ſpermatiques ; on ſait, par mes obſervations, que celle de la poule réſide

dans la cicatricule de chaque œuf comme celle des femelles quadrupèdes dans le corps glanduleux des testicules; mais on ignore si la double verge du coq, ou seulement l'une des deux pénètre dans l'orifice de la femelle, & même s'il y a intromission réelle ou une compression forte, ou un simple contact; on ne sait pas encore quelle doit être précisément la condition d'un œuf pour qu'il puisse être fécondé, ni jusqu'à quelle distance l'action du mâle peut s'étendre; en un mot, malgré le nombre infini d'expériences & d'observations que l'on a faites sur ce sujet, on ignore encore quelques-unes des principales circonstances de la fécondation.

Son premier effet connu est la dilatation de la cicatricule & la formation du poulet dans sa cavité, car c'est la cicatricule qui contient le véritable germe, & elle se trouve dans les œufs fécondés ou non, même dans ces prétendus œufs de coq dont j'ai parlé plus haut *(e)*; mais elle est

(e) Nota. M. de la Peyronie a observé, dans

plus petite dans les œufs inféconds. Malpighi l'ayant examinée dans des œufs féconds nouvellement pondus, & avant qu'ils eussent été couvés, vit, au centre de la cicatricule, une bulle nageant dans une liqueur, & reconnut, au milieu de cette bulle, l'embryon du poulet bien formé; au lieu que la cicatricule des œufs inféconds & produits par la poule seule, sans communication avec le mâle, ne lui présenta qu'un petit globule informe muni d'appendices, remplies d'un suc épais, quoique transparent, & environné de plusieurs cercles concentriques *(f)*; on n'y aperçoit aucune ébauche d'animal;

un de ces œufs, une tache ronde, jaune, d'une ligne de diamètre, sans épaisseur, située sur la membrane qu'on trouve sur la coque : on peut croire que cette tache, qui devroit être blanche, n'étoit jaune ici que parce que le jaune de l'œuf s'étoit épanché de toutes parts, comme on l'a reconnu par la dissection de la poule ; & si elle étoit située sur la membrane qu'on trouve sous la coque, c'est qu'après l'épanchement du jaune, la membrane, qui contenoit ce jaune, étoit restée adhérente à celle de la coque.

(f) Malpighi, *Pullus in ovo.*

l'organisation intime & complète d'une matière informe, n'est que l'effet instantané du mêlange des deux liqueurs séminales; mais s'il ne faut qu'un moment à la Nature pour donner la forme première à cette glaire transparente, & pour la pénétrer du principe de vie dans tous ses points, il lui faut beaucoup de temps & de secours pour perfectionner cette première ébauche; ce sont principalement les mères qu'elle semble avoir chargées du soin de ce développement, en leur inspirant le desir ou le besoin de couver; dans la plupart des poules, ce desir se fait sentir aussi vivement, se marque au-dehors par des signes aussi énergiques que celui de l'accouplement auquel il succède dans l'ordre de la Nature, sans même qu'il soit excité par la présence d'aucun œuf: une poule, qui vient de pondre, éprouve une sorte de transport que partagent les autres poules qui n'en sont que témoins, & qu'elles expriment toutes par des cris de joie répétés *(g)*; soit que la cessation subite

(g) Nota. Nous n'avons point dans notre langue

des douleurs de l'accouchement soit toujours accompagnée d'une joie vive, soit que cette mère prévoie dès-lors tous les plaisirs que ce premier plaisir lui prépare : quoi qu'il en soit, lorsqu'elle aura pondu vingt-cinq ou trente œufs, elle se mettra tout de bon à les couver ; si on les lui ôte à mesure, elle pondra peut-être deux ou trois fois davantage, & s'épuisera par sa fécondité même ; mais enfin il viendra un temps où, par la force de l'instinct, elle demandera à couver par un gloussement particulier, & par des mouvemens & des attitudes non équivoques ; si elle n'a pas ses propres œufs, elle couvera ceux d'une femelle d'une autre espèce, & même des œufs de pierre

de termes propres pour exprimer les différens cris de la poule, du coq, des poulets ; les Latins, qui se plaignoient de leur pauvreté, étoient beaucoup plus riches que nous, & avoient des expressions pour rendre toutes ces différences. *Voyez* Gesner, *de Avibus*, pag. 431. *Gallus cucurrit, pulli pipiunt, gallina canturit, gracillat, pipat, singultit; glociunt eæ quæ volunt incubare*, d'où vient le mot françois *glousser*, le seul que nous ayons dans ce genre.

ou de craie ; elle couvera encore aprè
que tout lui aura été enlevé, & elle ſ
conſumera en regrets & en vains mou
vemens *(h)* ; ſi ces recherches ſon
heureuſes, & qu'elle trouve des œuf
vrais ou feints dans un lieu retiré &
convenable, elle ſe poſe auſſi-tôt deſſus
les environne de ſes ailes, les échauffe
de ſa chaleur, les remue doucement le
uns après les autres, comme pour en joui
plus en détail, & leur communiquer à
tous un égal degré de chaleur ; elle ſe
livre tellement à cette occupation, qu'elle
en oublie le boire & le manger ; on
diroit qu'elle comprend toute l'importance de la fonction qu'elle exerce ;
aucun ſoin n'eſt omis, aucune précaution n'eſt oubliée pour achever l'exiſtence de ces petits êtres commencés,
& pour écarter les dangers qui les environnent *(i)* : ce qu'il y a de plus digne
de

(h) Nota. On vient à bout d'éteindre le beſoin de couver, en trempant ſouvent dans l'eau froide les parties poſtérieures de la poule.

(i) Nota. Il n'y a pas juſqu'au bruit qui ne leur ſoit contraire : on a remarqué qu'une couvée entière

de remarque, c'eſt que la ſituation d'une couveuſe, quelqu'inſipide qu'elle nous paroiſſe, eſt peut-être moins une ſituation d'ennui, qu'un état de jouiſſance continuelle, d'autant plus délicieuſe qu'elle eſt plus recueillie, tant la Nature ſemble avoir mis d'attraits à tout ce qui a rapport à la multiplication des êtres !

L'effet de l'incubation ſe borne au développement de l'embryon du poulet qui, comme nous l'avons déjà dit, exiſte tout formé dans la cicatricule de l'œuf fécondé : voici à peu près l'ordre dans lequel ſe fait ce développement, ou plutôt, comme il ſe préſente à l'Obſervateur ; & comme j'ai déjà donné dans un aſſez grand détail tous les faits qui ont rapport au développement du poulet dans l'œuf *(k)*, je me contenterai d'en rappeler ici les circonſtances eſſentielles.

entière de poulets éclos dans la boutique d'un Serrurier, fut attaquée de vertiges. *Voyez Collection académique, partie étrangère, tome III, page 25.*

(k) Hiſtoire Naturelle, *tome III, in-12, page 155 & ſuivantes.*

Dès que l'œuf a été couvé, pendant cinq ou six heures, on voit déjà distinctement la tête du poulet jointe à l'épine du dos, nageant dans la liqueur dont la bulle, qui est au centre de la cicatricule, est remplie; sur la fin du premier jour, la tête s'est déjà recourbée en grossissant.

Dès le second jour, on voit les premières ébauches des vertèbres, qui sont comme de petits globules disposés des deux côtés du milieu de l'épine; on voit aussi paroître le commencement des ailes & les vaisseaux ombilicaux, remarquables par leur couleur obscure; le cou & la poitrine se débrouillent, la tête grossit toujours; on y aperçoit les premiers linéamens des yeux & trois vésicules entourées, ainsi que l'épine, de membranes transparentes: la vie du fœtus devient plus manifeste; déjà l'on voit son cœur battre & son sang circuler.

Le troisième jour, tout est plus distinct, parce que tout a grossi: ce qu'il y a de plus remarquable, c'est le cœur qui pend hors de la poitrine & bat trois

fois de ſuite, une fois en recevant par l'oreillette le ſang contenu dans les veines, une ſeconde fois en le renvoyant aux artères, & la troiſième fois en le pouſſant dans les vaiſſeaux ombilicaux; & ce mouvement continue encore vingt-quatre heures, après que l'embryon a été ſéparé du blanc de ſon œuf : on aperçoit auſſi des veines & des artères ſur les véſicules du cerveau, les rudimens de la moëlle de l'épine commencent à s'étendre le long des vertèbres : enfin on voit tout le corps du fœtus, comme enveloppé d'une partie de la liqueur environnante, qui a pris plus de conſiſtance que le reſte.

Les yeux ſont déjà fort avancés le quatrième jour; on y reconnoît fort bien la prunelle, le cryſtallin, l'humeur vitrée; on voit, outre cela, dans la tête cinq véſicules remplies d'humeur, leſquelles ſe rapprochant & ſe recouvrant peu à peu les jours ſuivans, formeront enfin le cerveau enveloppé de toutes ſes membranes; les ailes croiſſent, les cuiſſes commencent à paroître & le corps à prendre de la chair.

Les progrès du cinquième jour, consistent, outre ce qui vient d'être dit, en ce que tout le corps se recouvre d'une chair onctueuse; que le cœur est retenu au-dedans par une membrane fort mince, qui s'étend sur la capacité de la poitrine, & que l'on voit les vaisseaux ombilicaux sortir de l'abdomen *(l)*.

Le sixième jour, la moëlle de l'épine s'étant divisée en deux parties, continue de s'avancer le long du tronc; le foie, qui étoit blanchâtre auparavant, est devenu de couleur obscure, le cœur bat dans ses deux ventricules, le corps du poulet est recouvert de la peau, & sur cette peau l'on voit déjà poindre les plumes.

Le bec est facile à distinguer le septième jour; le cerveau, les ailes, les cuisses & les pieds ont acquis leur

(l) Nota. Les vaisseaux qui se répandent dans le jaune de l'œuf, & qui par conséquent se trouvent hors de l'*abdomen* du poulet, rentrent peu à peu dans cette cavité, selon la remarque de Stenon. *Voyez Collection académique, partie étrangère, tome V, page 572.*

figure parfaite ; les deux ventricules du cœur paroissent comme deux bulles contiguës & réunies par leur partie supérieure, avec le corps des oreillettes : on remarque deux mouvemens successifs dans les ventricules aussi-bien que dans les oreillettes, ce sont comme deux cœurs séparés.

Le poumon paroît à la fin du neuvième jour, & sa couleur est blanchâtre ; le dixième jour, les muscles des ailes achèvent de se former, les plumes continuent de sortir, & ce n'est que le onzième jour qu'on voit des artères, qui auparavant étoient éloignées du cœur, s'y attacher, & que cet organe se trouve parfaitement conformé & réuni en deux ventricules.

Le reste n'est qu'un développement plus grand des parties qui se fait jusqu'à ce que le poulet casse sa coquille après avoir pipé *(m)*, ce qui arrive ordinairement le vingt-unième jour,

(m) Histoire Naturelle, *tome III, page* 175 *& suivantes.*

quelquefois le dix-huitième, d'autres fois le vingt-ſeptième.

Toute cette ſuite de phénomènes, qui forme un ſpectacle ſi intéreſſant pour un Obſervateur, eſt l'effet de l'incubation opérée par une poule, & l'induſtrie humaine n'a pas trouvé qu'il fût au-deſſous d'elle d'en imiter les procédés; d'abord de ſimples villageois d'Égypte, & enſuite de Phyſiciens de nos jours, ſont venus à bout de faire éclorre des œufs auſſi-bien que la meilleure couveuſe, & d'en faire éclorre un très-grand nombre à la fois; tout le ſecret conſiſte à tenir ces œufs dans une température qui réponde à peu près au degré de la chaleur de la poule, & à les garantir de toute humidité & de toute exhalaiſon nuiſible, telle que celle du charbon, de la braiſe, même de celle des œufs gâtés : en rempliſſant ces deux conditions eſſentielles, & en y joignant l'attention de retourner ſouvent les œufs, & de faire circuler dans le four ou l'étuve les corbeilles qui les contiendront, en ſorte que non-ſeulement

chaque œuf, mais chaque partie du même œuf participe à peu près également à la chaleur requiſe, on réuſſira toujours à faire éclorre de milliers de poulets.

Toute chaleur eſt bonne pour cela; celle de la mère poule n'a pas plus de privilége que celle de tout autre animal, ſans en excepter l'homme *(n)*, ni celle du feu ſolaire ou terreſtre, ni celle d'une couche de tan ou de fumier : le point eſſentiel eſt de ſavoir s'en rendre maître, c'eſt-à-dire, d'être toujours en état de l'augmenter & de la diminuer à ſon gré : or il ſera toujours poſſible, au moyen de bons thermomètres, diſtribués avec intelligence dans l'intérieur du four ou de l'étuve, de ſavoir

(n) Nota. On ſait que Livie, étant groſſe, imagina de couver & faire éclorre un œuf dans ſon ſein, voulant augurer du ſexe de ſon enfant par le ſexe du pouſſin qui viendroit; ce pouſſin fut mâle & ſon enfant auſſi. Les Augures ne manquèrent pas de ſe prévaloir du fait, pour montrer aux plus incrédules la vérité de leur art: mais ce qui reſte de mieux prouvé, c'eſt que la chaleur humaine eſt ſuffiſante pour l'incubation des œufs.

F iv

le degré de chaleur de ses différentes régions; de la conserver en étoupant les ouvertures & fermant tous les registres du couvercle, de l'augmenter, soit avec des cendres chaudes si c'est un four, soit en ajoutant du bois dans le poêle si c'est une étuve à poêle, soit en faisant des réchauds, si c'est une couche, & enfin de la diminuer en ouvrant les registres pour donner accès à l'air extérieur, ou bien en introduisant dans le four un ou plusieurs corps froids, &c.

Au reste, quelqu'attention que l'on donne à la conduite d'un four d'incubation, il n'est guère possible d'y entretenir constamment & sans interruption, le trente-deuxième degré, qui est celui de la poule; heureusement ce terme n'est point indivisible, & l'on a vu la chaleur varier du trente-huitième au vingt-quatrième degré, sans qu'il en résultât d'inconvénient pour la couvée; mais il faut remarquer qu'ici l'excès est beaucoup plus à craindre que le défaut, & que quelques heures du trente-huitième & même du trente-sixième degré, feroient

plus de mal que quelques jours du vingt-quatrième ; & la preuve que cette quantité de moindre chaleur peut encore être diminuée sans inconvénient, c'eſt qu'ayant trouvé, dans une prairie qu'on fauchoit, le nid d'une perdrix, & ayant gardé & tenu à l'ombre les œufs pendant trente-ſix heures qu'on ne put trouver de poule pour les couver, ils éclorrent néanmoins tous au bout de trois jours, excepté ceux qui avoient été ouverts pour voir où en étoient les perdreaux ; à la vérité, ils étoient très-avancés, & ſans doute il faut un degré de chaleur plus fort dans les commencemens de l'incubation que ſur la fin de ce même temps, où la chaleur du petit oiſeau ſuffit preſque ſeule à ſon développement.

A l'égard de ſon humidité, comme elle eſt fort contraire au ſuccès de l'incubation, il faut avoir des moyens sûrs pour reconnoître ſi elle a pénétré dans le four, pour la diſſiper lorſqu'elle y a pénétré, & pour empêcher qu'il n'en vienne de nouvelle.

L'hygromètre le plus ſimple & le

plus approprié pour juger de l'humidité de l'air de ces sortes de fours, c'est un œuf froid qu'on y introduit & qu'on y tient pendant quelque temps, lorsque le juste degré de chaleur y est établi; si, au bout d'un demi-quart d'heure au plus, cet œuf se couvre d'un nuage léger, semblable à celui que l'haleine produit sur une glace polie, ou bien à celui qui se forme l'été sur la surface extérieure d'un verre où l'on verse des liqueurs à la glace, c'est une preuve que l'air du four est trop humide, & il l'est d'autant plus que ce nuage est plus long-temps à se dissiper; ce qui arrive principalement dans les fours à tan & à fumier, que l'on a voulu renfermer dans un lieu clos: le meilleur remède à cet inconvénient est de renouveler l'air de ces endroits fermés, en y établissant plusieurs courans par le moyen des fenêtres opposées, &, à défaut de fenêtres, en y plaçant & agitant un ventilateur proportionné à l'espace: quelquefois la seule transpiration du grand nombre d'œufs, produit dans le four même une humidité trop grande;

& dans ce cas, il faut tous les deux ou trois jours retirer pour quelques inſtans, les corbeilles d'œufs hors du four, & l'éventer ſimplement avec un chapeau qu'on y agitera en différens ſens.

Mais ce n'eſt pas aſſez de diſſiper l'humidité, qui s'eſt accumulée dans les fours, il faut encore, autant qu'il eſt poſſible, lui interdire tout accès par dehors, en revêtiſſant leurs parois extérieures, de plomb laminé ou de bon ciment, ou de plâtre ou de goudron bien cuit, ou du moins en leur donnant pluſieurs couches à l'huile qu'on laiſſera bien ſécher, & en collant ſur leurs parois intérieures des bandes de veſſies ou de fort papier gris.

C'eſt à ce peu de pratiques aiſées que ſe réduit tout l'art de l'incubation artificielle, & il faut y aſſujettir la ſtructure & les dimenſions des fours ou étuves, le nombre, la forme & la diſtribution des corbeilles, & toutes les petites manœuvres que la circonſtance preſcrit, que le moment inſpire, & qui nous ont été détaillées avec une immenſité de paroles, & que nous réduirons

ici dans quelques lignes, sans cependant rien omettre *(o)*.

Le four le plus simple est un tonneau revêtu pardedans de papier collé, bouché par le haut d'un couvercle qui l'emboîte, lequel est percé dans son milieu d'une grande ouverture fermant à coulisse, pour regarder dans le four, & de plusieurs autres petites autour de celle-là servant de registre pour le ménagement de la chaleur, & fermant aussi à coulisses: on noie ce tonneau plus qu'aux trois quarts de sa hauteur dans du fumier chaud; on place dans son intérieur les unes au-dessus des autres & à de justes intervalles, deux ou trois corbeilles à claire-voie, dans chacune desquelles on arrange deux couches d'œufs, en observant que la couche supérieure soit moins fournie que l'inférieure, afin que l'on puisse avoir l'œil sur celle-ci; on ménage, si l'on veut, une ouverture dans le centre de chaque corbeille, & dans l'espèce

(o) Voyez l'Art de faire éclorre les Poulets, par M. de Réaumur, *deux volumes in-douze*.

de petit puits, formé par la rencontre de ces ouvertures, qui répondent toutes à l'axe du tonneau, on y suspend un thermomètre bien gradué; on en place d'autres en différens points de la circonférence; on entretient par-tout la chaleur au degré requis, & on a des poulets.

On peut aussi, en économisant la chaleur, & tirant parti de celle qu'ordinairement on laisse perdre, employer à l'incubation artificielle celle des fours de pâtissiers & de boulangers, celle des forges & des verreries, celle même d'un poêle ou d'une plaque de cheminée, en se souvenant toujours que le succès de la couvée est attaché principalement à une juste distribution de la chaleur, & à l'exclusion de toute humidité.

Lorsque les fournées sont considérables & qu'elles vont bien, elles produisent des milliers de poulets à la fois; & cette abondance même ne seroit pas sans inconvénient dans un climat comme le nôtre, si l'on n'eût trouvé moyen

de ſe paſſer de poule pour élever les poulets, comme on ſavoit s'en paſſer pour les faire éclorre ; & ces moyens ſe réduiſent à une imitation plus ou moins parfaite, des procédés de la poule, lorſque ſes pouſſins ſont éclos.

On juge bien que cette mère, qui a montré tant d'ardeur pour couver, qui a couvé avec tant d'aſſiduité, qui a ſoigné avec tant d'intérêt des embryons qui n'exiſtoient point encore pour elle, ne ſe refroidit pas lorſque ſes pouſſins ſont éclos ; ſon attachement, fortifié par la vue de ces petits êtres qui lui doivent la naiſſance, s'accroît encore tous les jours par les nouveaux ſoins qu'exige leur foibleſſe ; ſans ceſſe occupée d'eux, elle ne cherche de la nourriture que pour eux ; ſi elle n'en trouve point, elle gratte la terre avec ſes ongles pour lui arracher les alimens qu'elle recèle dans ſon ſein, & elle s'en prive en leur faveur ; elle les rappelle lorſqu'ils s'égarent, les met ſous ſes ailes à l'abri des intempéries, & les couve une ſeconde fois ; elle ſe livre à ces tendres ſoins

avec tant d'ardeur & de ſouci, que ſa conſtitution en eſt ſenſiblement altérée, & qu'il eſt facile de diſtinguer de toute autre poule une mère qui mène ſes petits, ſoit à ſes plumes hériſſées & à ſes ailes traînantes, ſoit au ſon enroué de ſa voix & à ſes différentes inflexions toutes expreſſives, & ayant toutes une forte empreinte de ſollicitude & d'affection maternelle.

Mais ſi elle s'oublie elle-même pour conſerver ſes petits, elle s'expoſe à tout pour les défendre ; paroît-il un épervier dans l'air, cette mère ſi foible, ſi timide, & qui, en toute autre circonſtance, chercheroit ſon ſalut dans la fuite, devient intrépide par tendreſſe ; elle s'élance au-devant de la ſerre redoutable, & par ſes cris redoublés, ſes battemens d'ailes & ſon audace, elle en impoſe ſouvent à l'oiſeau carnaſſier qui, rebuté d'une réſiſtance imprévue, s'éloigne & va chercher une proie plus facile ; elle paroît avoir toutes les qualités du bon cœur ; mais ce qui ne fait pas autant d'honneur au ſurplus de ſon

instinct, c'est que si, par hasard, on lui a donné à couver des œufs de cane, ou de tout autre oiseau de rivière, son affection n'est pas moindre pour ces étrangers qu'elle le seroit pour ses propres poussins; elle ne voit pas qu'elle n'est que leur nourrice ou leur *bonne* & non pas leur mère, & lorsqu'ils vont, guidés par la Nature, s'ébattre ou se plonger dans la rivière voisine, c'est un spectacle singulier de voir la surprise, les inquiétudes, les transes de cette pauvre nourrice, qui se croit encore mère, & qui, pressée du desir de les suivre au milieu des eaux, mais retenue par une répugnance invincible pour cet élément, s'agite, incertaine sur le rivage, tremble & se désole, voyant toute sa couvée dans un péril évident, sans oser lui donner de secours.

Il seroit impossible de suppléer à tous les soins de la poule pour élever ses petits, si ces soins supposoient nécessairement un degré d'attention & d'affection égal à celui de la mère elle-même; il suffit, pour réussir, de remarquer

les principales circonſtances de la conduite de la poule & ſes procédés à l'égard de ſes petits, & de les imiter autant qu'il eſt poſſible. Par exemple, ayant obſervé que le principal but des ſoins de la mère, eſt de conduire ſes pouſſins dans des lieux où ils puiſſent trouver à ſe nourrir, & de les garantir du froid & de toutes les injures de l'air; on a imaginé le moyen de leur procurer tout cela, avec encore plus d'avantage que la mère ne peut le faire; s'ils naiſſent en hiver, on les tient pendant un mois ou ſix ſemaines dans une étuve échauffée au même degré que les fours d'incubation, ſeulement on les en tire cinq ou ſix fois par jour pour leur donner à manger au grand air, & ſur-tout au ſoleil; la chaleur de l'étuve favoriſe leur développement, l'air extérieur les fortifie & ils proſpèrent: de la mie de pain, des jaunes d'œufs, de la ſoupe, du millet ſont leur première nourriture; ſi c'eſt en été, on ne les tient dans l'étuve que trois ou quatre jours, &, dans tous les temps, on ne les tire de l'étuve que pour les faire paſſer dans

la *pouſſinière :* c'eſt une eſpèce de cage carrée, fermée pardevant d'un grillage en fil-de-fer ou d'un ſimple filet, & pardeſſus d'un couvercle à charnière: c'eſt dans cette cage que les pouſſins trouvent à manger: mais lorſqu'ils ont mangé & couru ſuffiſamment, il leur faut un abri où ils puiſſent ſe réchauffer & ſe repoſer, & c'eſt pour cela que les poulets, qui ſont menés par une mère, ont coutume de ſe raſſembler alors ſous ſes ailes. M. de Réaumur a imaginé, pour ce même uſage, une *mère artificielle ;* c'eſt une boîte doublée de peau de mouton, dont la baſe eſt carrée & le deſſus incliné comme le deſſus d'un pupitre; il place cette boîte à l'un des bouts de ſa pouſſinière, de manière que les poulets puiſſent y entrer de plein pied & en faire le tour au moins de trois côtés, & il l'échauffe pardeſſous au moyen d'une chaufferette qu'on renouvelle ſelon le beſoin; l'inclinaiſon du couvercle de cette eſpèce de pupitre offre des hauteurs différentes pour les poulets de différentes tailles; mais comme ils ont coutume, ſur-tout

lorſqu'ils ont froid, de ſe preſſer & même de s'entaſſer en montant les uns ſur les autres, & que, dans cette foule, les petits & les foibles courent riſque d'être étouffés, on tient cette boîte ou *mère artificielle* ouverte par les deux bouts, ou plutôt on ne la ferme aux deux bouts que par un rideau que le plus petit poulet puiſſe ſoulever facilement, afin qu'il ait toujours la facilité de ſortir lorſqu'il ſe ſent trop preſſé; après quoi, il peut, en faiſant le tour, revenir par l'autre bout & choiſir une place moins dangereuſe. M. de Réaumur tâche encore de prévenir ce même inconvénient par une autre précaution, c'eſt de tenir le couvercle de la *mère artificielle* incliné aſſez bas pour que les poulets ne puiſſent pas monter les uns ſur les autres; & à meſure que les poulets croiſſent, il élève le couvercle en ajoutant ſur le côté de la boîte des hauſſes proportionnées: il renchérit encore ſur tout cela, en diviſant ſes plus grandes *pouſſinières* en deux par une cloiſon tranſverſale, afin de pouvoir ſéparer les poulets de différentes grandeurs; il les fait mettre

auſſi ſur des roulettes pour la facili du tranſport ; car il faut abſolume les rentrer dans la chambre toutes l nuits, & même pendant le jour lorſq le temps eſt rude ; & il faut que cet chambre ſoit échauffée en temps d'hiver mais, au reſte, il eſt bon, dans l temps qui ne ſont ni froids ni pluvieux d'expoſer les pouſſinières au grand a & au ſoleil, avec la ſeule précautio de les garantir du vent ; on peut mêm en tenir les portes ouvertes, les poule apprendront bientôt à ſortir pour alle gratter le fumier ou becqueter l'herb tendre, & à rentrer pour prendre leu repas ou s'échauffer ſous la *mère arti ficielle ;* ſi l'on ne veut pas courir l riſque de les laiſſer ainſi vaguer en li berté, on ajoute au bout de la pouſſi nière une cage à poulets ordinaire qui communiquant avec la première, leu fournira un plus grand eſpace pou s'ébattre, & une promenade cloſe o ils ſeront en ſûreté.

Mais plus on les tient en captivité plus il faut être exact à leur fournir un nourriture qui leur convienne ; outre l

millet, les jaunes d'œufs, la ſoupe & la mie de pain, les jeunes poulets aiment auſſi la navette, le chenevis & autres menus grains de ce genre ; les pois, les féves, les lentilles, le ris, l'orge & l'avoine mondés, le turquis écraſé & le blé noir. Il convient, & c'eſt même une économie, de faire crever dans l'eau bouillante la plupart de ces graines, avant de les leur donner ; cette économie va à un cinquième ſur le froment, à deux cinquièmes ſur l'orge, à une moitié ſur le turquis, à rien ſur l'avoine & le blé noir ; il y auroit de la perte à faire crever le ſeigle, mais c'eſt de toutes ces graines celle que les poulets aiment le moins. Enfin on peut leur donner, à meſure qu'ils deviennent grands, de tout ce que nous mangeons nous-mêmes, excepté les amandes amères *(p)* & les grains de café *(q)* ; toute viande hachée, cuite

(p) Voyez Éphémérides des Curieux de la Nature, *Dec. I, an.* 8, *obſerv.* 99.

(q) Deux poulets ayant été nourris, l'un avec du café des iſles rôti, l'autre avec le même café non rôti, devinrent tous deux étiques & mou-

ou crue leur est bonne, sur-tout le vers de terre; c'est le mets dont ce oiseaux, qu'on croit si peu carnassiers paroissent être le plus friands, & peut être ne leur manque-t-il, comme bien d'autres, qu'un bec crochu & de serres pour être de véritables oiseau de proie.

Cependant il faut avouer qu'ils n diffèrent pas moins des oiseaux de proi par la façon de digérer, & par la struc ture de l'estomac, que par le bec & par les ongles; l'estomac de ceux-c est membraneux, & leur digestion s'opère par le moyen d'un dissolvant qui varie dans les différentes espèces mais dont l'action est bien constatée *(r)*, au lieu que les gallinacés peuvent être regardés comme ayant trois estomacs

rurent, l'un le huitième jour & l'autre le dixième après avoir consommé chacun trois onces de café les pieds & les jambes étoient fort enflés, & la vésicule du fiel se trouva aussi grosse que celle d'une poule-d'inde. *Mémoires de l'Académie royale des Sciences, année* 1746, *page* 101.

(r) Voyez Mémoires de l'Académie royale des Sciences, *année* 1752, *page* 266.

avoir, 1.° le jabot, qui eſt une eſpèce de poche membraneuſe où les grains ſont d'abord macérés & commencent à ſe ramollir ; 2.° la partie la plus évaſée du canal intermédiaire entre le jabot & le géſier, & la plus voiſine de celui-ci ; elle eſt tapiſſée d'une quantité de petites glandes qui fourniſſent un ſuc dont les alimens peuvent auſſi ſe pénétrer à leur paſſage ; 3.° enfin le géſier, qui fournit un ſuc manifeſtement acide, puiſque de l'eau dans laquelle on a broyé ſa membrane interne, devient une bonne préſure pour faire cailler les crêmes ; c'eſt ce troiſième eſtomac qui achève, par l'action puiſſante de ſes muſcles, la digeſtion qui n'avoit été que préparée dans les deux premiers. La force de ſes muſcles eſt plus grande qu'on ne le croiroit ; en moins de quatre heures, elle réduit en poudre impalpable une boule d'un verre aſſez épais pour porter un poids d'environ quatre livres ; en quarante-huit heures, elle diviſe longitudinalement, en deux eſpèces de gouttières, pluſieurs tubes de verre de quatre lignes de dia-

mètre & d'une ligne d'épaisseur, dont au bout de ce temps toutes les parties aiguës & tranchantes se trouvent émoussées & le poli détruit, sur-tout celui de la partie convexe ; elle est aussi capable d'aplatir des tubes de fer-blanc, & de broyer jusqu'à dix-sept noisettes dans l'espace de vingt-quatre heures, & cela par des compressions multipliées, par une alternative de frottement dont il est difficile de voir la mécanique. M. de Réaumur, ayant fait nombre de tentatives pour la découvrir, n'a aperçu qu'une seule fois des mouvemens un peu sensibles dans cette partie ; il vit dans un chapon, dont il avoit mis le gésier à découvert, des portions de ce viscère se contracter, s'aplatir & se relever ensuite ; il observa des espèces de cordons charnus qui se formoient à sa surface, ou plutôt qui paroissoient s'y former, parce qu'il se faisoit entre-deux des enfoncemens qui les séparoient, & tous ces mouvemens sembloient se propager comme par ondes & très-lentement.

Ce qui prouve que, dans les gallinacés, la

la digeſtion ſe fait principalement par l'action des muſcles du géſier, & non par celle d'un diſſolvant quelconque, c'eſt que ſi l'on fait avaler à l'un de ces oiſeaux un petit tube de plomb ouvert par les deux bouts, mais aſſez épais pour n'être point applati par l'effort du géſier, & dans lequel on aura introduit un grain d'orge, le tube de plomb aura perdu ſenſiblement de ſon poids dans l'eſpace de deux jours, & le grain d'orge qu'il renferme, fût-il cuit & même mondé, ſe retrouvera au bout de deux jours un peu renflé, mais auſſi peu altéré que ſi on l'eût laiſſé pendant le même temps dans tout autre endroit également humide; au lieu que ce même grain, & d'autres beaucoup plus durs, qui ne ſeroient pas garantis par un tube, ſeroient digérés en beaucoup moins de temps.

Une choſe qui peut aider encore à l'action du géſier, c'eſt que les oiſeaux en tiennent la cavité remplie, autant qu'il eſt poſſible, & par-là mettent en jeu les quatre muſcles dont il eſt compoſé; à défaut de grains, ils le leſtent

avec de l'herbe, & même avec de petits cailloux, lesquels, par leur dureté & leurs inégalités, sont des instrumens propres à broyer les grains, avec lesquels ils sont continuellement froissés; je dis par leurs inégalités, car lorsqu'ils sont polis, ils passent fort vîte; il n'y a que les raboteux qui restent: ils abondent d'autant plus dans le gésier qu'il s'y trouve moins d'alimens, & ils y séjournent beaucoup plus de temps qu'aucune autre matière digestible ou non digestible.

Et l'on ne sera point surpris que la membrane intérieure de cet estomac soit assez forte pour résister à la réaction de tant de corps durs, sur lesquels elle agit sans relâche, si l'on fait attention que cette membrane est en effet fort épaisse, & d'une substance analogue à celle de la corne; d'ailleurs ne sait-on pas que les morceaux de bois & les cuirs dont on se sert pour frotter, avec une poudre extrêmement dure, les corps auxquels on veut donner le poli, résistent fort long-temps; on peut encore supposer que cette membrane

dure, ſe répare de la même manière que la peau calleuſe des mains de ceux qui travaillent à des ouvrages de force.

Au reſte, quoique les petites pierres puiſſent contribuer à la digeſtion, il n'eſt pas bien avéré que les oiſeaux granivores aient une intention bien décidée en les avalant. Rédi ayant renfermé deux chapons avec de l'eau & de ces petites pierres pour toute nourriture, ils burent beaucoup d'eau & moururent, l'un au bout de vingt jours, l'autre au bout de vingt-quatre, & tous deux ſans avoir avalé une ſeule pierre. M. Rédi en trouva bien quelques-unes dans leur géſier; mais c'étoit de celles qu'ils avoient avalées précédemment *(ſ)*.

Les organes ſervant à la reſpiration, conſiſtent en un poumon ſemblable à celui des animaux terreſtres, & dix cellules aëriennes, dont il y en a huit dans la poitrine, qui communiquent

(ſ) Rédi, *des animaux vivans qui ſe trouvent dans les animaux vivans.*

immédiatement avec le poumon, & deux plus grandes dans le bas-ventre qui communiquent avec les huit précédentes : lorſque, dans l'inſpiration, le thorax eſt dilaté, l'air entre par le larynx dans le poumon, paſſe du poumon dans les huit cellules aëriennes ſupérieures, qui attirent auſſi, en ſe dilatant, celui des deux cellules du bas-ventre, & celles-ci s'affaiſſent à proportion; lorſqu'au contraire le poumon & les cellules ſupérieures s'affaiſſant dans l'expiration, preſſent l'air contenu dans leur cavité; cet air ſort en partie par le larynx, & repaſſe en partie des huit cellules de la poitrine dans les deux cellules du bas-ventre, leſquelles ſe dilatent alors par une mécanique aſſez analogue à celle d'un ſoufflet à deux ames : mais ce n'eſt point ici le lieu de développer tous les reſſorts de cette mécanique; il ſuffira de remarquer que dans les oiſeaux qui ne volent point, comme l'autruche, le caſoar, & dans ceux qui volent peſamment, tels que les gallinacés, la

quatrième cellule de chaque côté eſt plus petite *(t)*.

Toutes ces différences d'organiſation en entraînent néceſſairement beaucoup d'autres, ſans parler des anches membraneuſes obſervées dans quelques oiſeaux. M. Duverney a fait voir ſur un coq vivant, que la voix, dans ces oiſeaux, ne ſe formoit pas vers le larynx, comme dans les quadrupèdes, mais au bas de la trachée-artère, vers la bifurcation *(u)*, où M. Perrault a vu un larynx interne. Outre cela, M. Hériſſant a obſervé, dans les principales bronches du poumon, des membranes ſémi-lunaires, poſées tranſverſalement les unes au-deſſus des autres, de façon qu'elles n'occupent que la moitié de la cavité de ces bronches, laiſſant à l'air un libre cours par l'autre demi-cavité; & il a jugé avec raiſon, que ces membranes devoient concourir à

(t) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, pages* 142 & 164.

(u) Anciens Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, *tome XI, page* 7.

la formation de la voix des oiseaux ; mais moins essentiellement encore que la membrane de l'os de la lunette, laquelle termine une cavité assez considérable qui se trouve au-dessus de la partie supérieure & interne de la poitrine, & qui a aussi quelque communication avec les cellules aëriennes supérieures : cet Anatomiste dit s'être assuré, par des expériences réitérées, que lorsque cette membrane est percée, la voix se perd aussi ; & que, pour la faire entendre de nouveau, il faut boucher exactement l'ouverture de la membrane, & empêcher que l'air ne puisse sortir *(x)*.

D'après de si grandes différences, observées dans l'appareil des organes de la voix, ne paroîtra-t-il pas singulier que les oiseaux, avec leur langue cartilagineuse & leurs lèvres de cornes, aient plus de facilité à imiter nos chants & même notre parole, que ceux d'entre les quadrupèdes qui ressemblent le

(x) Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, *année* 1753, *page* 291.

plus à l'homme? tant il eſt difficile de juger de l'uſage des parties par leur ſimple ſtructure, & tant il eſt vrai que la modification de la voix & des ſons dépend preſqu'en entier de la ſenſibilité de l'ouïe!

Le tube inteſtinal eſt fort long dans les gallinacés, & ſurpaſſe environ cinq fois la longueur de l'animal, priſe de l'extrémité du bec juſqu'à l'anus : on y trouve deux *cœcum* d'environ ſix pouces, qui prennent naiſſance à l'endroit où le colon ſe joint à l'iléon; le *rectum* s'élargit à ſon extrémité, & forme un réceptacle commun, qu'on a appelé *cloaque*, où ſe rendent ſéparément les excrémens ſolides & liquides, & d'où ils ſortent à la fois, ſans être néanmoins entièrement mêlés : les parties caractériſtiques des ſexes s'y trouvent auſſi; ſavoir, dans les poules, la vulve ou l'orifice de l'*oviductus*; & dans les coqs, les deux verges, c'eſt-à-dire, les mamelons des deux vaiſſeaux ſpermatiques; la vulve eſt placée, comme nous l'avons dit plus haut, au-deſſus de l'anus, & par conſéquent tout

au rebours de ce qu'elle est dans les quadrupèdes.

On savoit, dès le temps d'Aristote, que tout oiseau mâle avoit des testicules, & qu'ils étoient cachés dans l'intérieur du corps; on attribuoit même à cette situation la véhémence de l'appétit du mâle pour la femelle qui a, disoit-on, moins d'ardeur, parce que l'ovaire est plus près du diaphragme, & par conséquent plus à portée d'être rafraîchi par l'air de la respiration *(y)*: au reste, les testicules ne sont pas tellement propres au mâle, que l'on n'en trouve aussi dans la femelle de quelques espèces d'oiseaux, comme dans la canepetière & peut-être l'outarde *(z)*. Quelquefois les mâles n'en ont qu'un, mais le plus souvent ils en ont deux; & il s'en faut beaucoup que la grosseur de ces espèces de glandes soit proportionnée à celle de

(y) Aristot. *de Partibus Animalium*, lib. IV, cap. V.

(z) Histoire de l'Académie Royale des Sciences, *année* 1756, *page* 44.

l'oiſeau. L'aigle les a comme des pois, & un poulet de quatre mois les a déjà comme des olives; en général leur groſſeur varie, non-ſeulement d'une eſpèce à l'autre, mais encore dans la même eſpèce, & n'eſt jamais plus remarquable que dans le temps des amours. Au reſte, quelque peu conſidérable qu'en ſoit le volume, ils jouent un grand rôle dans l'économie animale, & cela ſe voit clairement par les changemens qui arrivent à la ſuite de leur extirpation. Cette opération ſe fait communément aux poulets qui ont trois ou quatre mois; celui qui la ſubit prend déſormais plus de chair, & ſa chair, qui devient plus ſucculente & plus délicate, donne aux Chymiſtes des produits différens que ceux qu'elle eût donnés avant la caſtration *(a)*; il n'eſt preſque plus ſujet

(a) L'extrait tiré de la chair du poulet dégraiſſé, eſt un peu moins du quatorzième du poids total; au lieu qu'il en fait un dixième dans le poulet, & un peu plus du ſeptième dans le coq: de plus, l'extrait de la chair du coq eſt très-ſec, au lieu que celle du chapon eſt difficile à ſécher. *Voyez*

à la mue, de même que le cerf, qui eſt dans le même cas, ne quitte plus ſon bois; il n'a plus le même chant, ſa voix devient enrouée, & il ne la fait entendre que rarement; traité durement par les coqs, avec dédain par les poules, privé de tous les appétits qui ont rapport à la reproduction, il eſt non-ſeulement exclus de la ſociété de ſes ſemblables, il eſt encore, pour ainſi dire, ſéparé de ſon eſpèce; c'eſt un être iſolé, hors d'œuvre, dont toutes les facultés ſe replient ſur lui-même, & n'ont pour but que ſa conſervation individuelle; manger, dormir & s'engraiſſer, voilà déſormais ſes principales fonctions, & tout ce qu'on peut lui demander: cependant, avec un peu d'induſtrie, on peut tirer parti de ſa foibleſſe même, & de ſa docilité, qui en eſt la ſuite, en lui donnant des habitudes utiles; celle, par exemple, de conduire & d'élever les jeunes poulets; il ne faut pour cela que le tenir

Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année 1730, *page* 231.

pendant quelques jours dans une priſon obſcure, ne l'en tirant qu'à des heures réglées pour lui donner à manger, & l'accoutumant peu-à-peu à la vue & à la compagnie de quelques poulets un peu forts, il prendra bientôt ces poulets en amitié, & les conduira avec autant d'affection & d'aſſiduité que le feroit leur mère; il en conduira même plus que la mère, parce qu'il en peut réchauffer ſous ſes ailes un plus grand nombre à la fois. La mère poule, débarraſſée de ce ſoin, ſe remettra plutôt à pondre *(b)*, & de cette manière les chapons, quoique voués à la ſtérilité, contribueront encore indirectement à la conſervation & à la multiplication de leur eſpèce.

Un ſi grand changement dans les mœurs du chapon, produit par une cauſe ſi petite & ſi peu ſuffiſante en apparence, eſt un fait d'autant plus remarquable, qu'il eſt confirmé par un très-grand nombre d'expériences

(*b*) *Voyez* Pratique de faire éclorre les œufs, &c. *page* 98.

que les hommes ont tentées sur d'autres espèces, & qu'ils ont osé étendre jusque sur leurs semblables.

On a fait sur les poulets un essai beaucoup moins cruel, & qui n'est peut-être pas moins intéressant pour la Physique ; c'est après leur avoir emporté la crête *(c)*, comme on fait ordinairement, d'y substituer un de leurs éperons naissans, qui ne sont encore que de petits boutons ; ces éperons, ainsi entés, prennent peu-à-peu racine dans les chairs, en tirent de la nourriture, & croissent souvent plus qu'ils n'eussent fait dans le lieu de leur origine : on en a vu qui avoient deux pouces & demi de longueur, & plus de trois lignes & demie de diamètre à la base ; quelquefois en croissant, ils se recourbent comme les cornes de

(c) Nota. La raison qui semble avoir déterminé à couper la crête aux poulets qu'on fait devenir chapons, c'est qu'après cette opération, qui ne l'empêche pas de croître, elle cesse de se tenir droite, elle devient pendante comme celle des poules ; & si on la laissoit, elle les incommoderoit en leur couvrant un œil.

bélier, d'autres fois ils ſe renverſent comme celle des boucs *(d)*.

C'eſt une eſpèce de greffe animale, dont le ſuccès a dû paroître fort douteux la première fois qu'on l'a tentée, & dont il eſt ſurprenant qu'on n'ait tiré, depuis qu'elle a réuſſi, aucune connoiſſance pratique. En général, les expériences deſtructives ſont plus cultivées, ſuivies plus vivement que celles qui tendent à la conſervation, parce que l'homme aime mieux jouir, & conſommer, que faire du bien & s'inſtruire.

Les poulets ne naiſſent point avec cette crête & ces membranes rougeâtres, qui les diſtinguent des autres oiſeaux, ce n'eſt qu'un mois après leur naiſſance que ces parties commencent à ſe développer; à deux mois, les jeunes mâles chantent déjà comme les coqs, & ſe battent les uns contre les autres; ils ſentent qu'ils doivent ſe haïr, quoique le fondement de leur haine n'exiſte pas

(d) Voyez Anciens Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, *tome XI, page* 48. — Le Journal Économique, *Mars*, 1761, *page* 120.

encore : ce n'est guère qu'à cinq o
six mois qu'ils commencent à recher
cher les poules, & que celles-ci com
mençent à pondre : dans les deux sexes
le terme de l'accroissement comple
est à un an ou quinze mois; les jeune
poules pondent plus, à ce qu'on dit
mais les vieilles couvent mieux; ce
temps, nécessaire à leur accroissement
indiqueroit que la durée de leur vie
naturelle, ne devroit être que de sep
ou huit ans, si, dans les oiseaux, cette
durée suivoit la même proportion que
dans les animaux quadrupèdes, mais
nous avons vu qu'elle est beaucoup
plus longue; un coq peut vivre jus-
qu'à vingt ans dans l'état de domesti-
cité, & peut-être trente dans celui de
liberté : malheureusement pour eux,
nous n'avons nul intérêt de les laisser
vivre long-temps; les poulets & les
chapons, qui sont destinés à paroître
sur nos tables, ne passent jamais l'année,
& la plupart ne vivent qu'une saison;
les coqs & les poules qu'on emploie
à la multiplication de l'espèce, sont
épuisés assez promptement, & nous ne

donnons le temps à aucun de parcourir la période entière de celui qui leur a été assigné par la Nature ; en sorte que ce n'est que par des hasards singuliers que l'on a vu des coqs mourir de vieillesse.

Les poules peuvent subsister par-tout avec la protection de l'homme ; aussi sont-elles répandues dans tout le monde habité : les gens aisés en élèvent en Islande, où elles pondent comme ailleurs *(e)*, & les pays chauds en sont pleins : mais la Perse est le climat primitif des coqs, selon le docteur Thomas Hyde *(f)* ; ces oiseaux y sont en abondance & en grande considération, sur-tout parmi certains Dervis, qui les regardent comme des horloges vivantes ; & l'on sait qu'une horloge est l'ame d'une communauté de Dervis.

(e) Horrebous, *Description de l'Islande*, tome I, page 199.

(f) Historia Religionis veterum Persarum, &c. pag. 163. Remarquez cependant que l'art d'engraisser les chapons a été porté d'Europe en Perse par des Marchands Arméniens. *Voyez* Tavernier, *tome II, page 24.*

Dampier dit qu'il a vu & tué, dan les isles de Poulocondor, des coqs sauvages, qui ne surpassoient pas nos corneilles en grosseur, & dont le chant assez semblable à celui des coqs de nos basse-cours, étoit seulement plus aigu *(g)*; il ajoute ailleurs, qu'il y en a dans l'isle Timor & à Sanjago, l'une des isles du Cap vert *(h)*. Gemelli Caréri rapporte qu'il en avoit aperçu dans les isles Philippines ; & Merolla prétend qu'il y a des poules sauvages au royaume de Congo, qui sont plus belles & de meilleur goût que les poules domestiques, mais que les Nègres estiment peu ces sortes d'oiseaux.

De leur climat naturel, quel qu'il soit, ces oiseaux se sont répandus facilement dans le vieux continent, depuis la Chine jusqu'au Cap vert, & depuis l'Océan méridional jusqu'aux mers du Nord : ces migrations sont fort anciennes,

(g) Nouveau Voyage autour du monde, *tome II, page* 82.

(h) Dampier, *Suite du Voyage de la nouvelle Hollande*, tome V, page 61.

& remontent au-delà de toute tradition historique; mais leur établissement dans le nouveau monde, paroît être beaucoup plus récent. L'Historien des Incas *(i)* assure qu'il n'y en avoit point au Pérou avant la conquête, & même que les poules ont été plus de trente ans, sans pouvoir s'accoutumer à couver dans la vallée de Cusco. Coréal dit positivement que les poules ont été apportées au Bresil par les Espagnols, & que les Brasiliens les connoissoient si peu, qu'ils n'en mangeoient d'aucune sorte, & qu'ils regardoient leurs œufs comme une espèce de poison: les habitans de l'isle de Saint-Domingue n'en avoient point non plus, selon le témoignage du P. Charlevoix; & Oviédo donne comme un fait avéré, qu'elles ont été transportées d'Europe en Amérique: il est vrai qu'Acosta avance tout le contraire; il soutient que les poules existoient au Pérou, avant l'arrivée des Espagnols; il en donne pour preuves, qu'elles s'appellent dans la langue du pays *gualpa*, & leurs œufs

(i) Histoire des Incas, *tome II*, *page* 239.

ponto ; & de l'ancienneté du mot, i
croit pouvoir conclure celle de la choſe
comme s'il n'étoit pas fort ſimple d
penſer que des Sauvages, voyant pou
la première fois un oiſeau étranger
auront ſongé d'abord à le nommer
ſoit d'après ſa reſſemblance avec quelqu
oiſeau de leur pays, ſoit d'après quel
qu'autre analogie ; mais ce qui doit
ce me ſemble, faire préférer abſolumen
la première opinion, c'eſt qu'elle eſ
conforme à la loi du climat ; cette loi
quoiqu'elle ne puiſſe avoir lieu, en gé-
néral, à l'égard des oiſeaux, ſur-tout à
l'égard de ceux qui ont l'aile forte, &
à qui toutes les contrées ſont ouvertes
eſt néanmoins ſuivie néceſſairement par
ceux qui, comme la poule, étant peſan
& ennemis de l'eau, ne peuvent ni tra-
verſer les airs comme les oiſeaux qu
ont le vol élevé, ni paſſer les mers ou
même les grands fleuves, comme les
quadrupèdes qui ſavent nager, & ſont
par conſéquent exclus pour jamais de
tout pays ſéparé du leur par de grands
amas d'eau, à moins que l'homme, qui
va par-tout, ne s'aviſe de les tranſporter

vec lui : ainſi, le coq eſt encore un nimal qui appartient en propre à l'an- ien continent, & qu'il faut ajouter à a liſte que j'ai donnée de tous les ani- naux qui n'exiſtoient pas dans le nou- veau Monde, lorſqu'on en a fait la écouverte.

A meſure que les poules ſe ſont éloi- gnées de leur pays natal, qu'elles ſe ont accoutumées à un autre climat, d'autres alimens, elles ont dû éprou- ver quelqu'altération dans leur forme, u plutôt dans celles de leurs parties ui en étoient le plus ſuſceptibles ; & e-là ſans doute ces variétés qui conſ- ituent les différentes races dont je vais arler ; variétés qui ſe perpétuent conſ- amment dans chaque climat, ſoit par 'action continuée des mêmes cauſes qui es ont produites d'abord, ſoit par l'at- ention que l'on a d'aſſortir les individus eſtinés à la propagation.

Il ſeroit bon de dreſſer pour le coq, omme je l'ai fait pour le chien, une ſpèce d'arbre généalogique de toutes es races, dans lequel on verroit la ſouche rimitive & ſes différentes branches,

qui représenteroient les divers ordr
d'altérations & de changemens relati
à ses différens états ; mais il faudro
avoir pour cela des mémoires plus exacts
plus détaillés que ceux que l'on trouv
dans la plupart des rélations : ainsi, j
me contenterai de donner ici mon op
nion sur la poule de notre climat, &
de rechercher son origine, après avoi
fait le dénombrement des races étran
gères, qui ont été décrites par les Natu
ralistes, ou seulement indiquées par le
Voyageurs.

1.° Le *coq commun*, le coq de notr
climat [a].

2°. Le *coq huppé* [b], il ne diffère d
coq commun que par une touffe d
plumes qui s'élève sur sa tête, & il
ordinairement la crête plus petite ; vrai-
semblablement parce que la nourriture
au lieu d'être portée toute à la crête
est en partie employée à l'accroissemen
des plumes. Quelques Voyageurs assu-
rent que toutes les poules du Mexiqu

[a] *Voyez les planches enluminées*, n.° 1.

[b] *Ibidem*, n.° 49.

ont huppées : ces poules, comme toutes les autres de l'Amérique, y ont été transportées par les hommes, & viennent originairement de l'ancien continent. Au reste, la race des poules huppées est celle que les curieux ont le plus cultivée; &, comme il arrive à toutes les choses qu'on regarde de très-près, ils y ont remarqué un grand nombre de différences, sur-tout dans les couleurs du plumage, d'après lesquelles ils ont formé une multitude de races diverses, qu'ils estiment d'autant plus, que leurs couleurs sont plus belles ou plus rares; telles que les dorées & les argentées; la blanche à huppe noire, & la noire à huppe blanche; les agates & les chamois; les ardoisées ou périnettes; celles à écailles de poisson & les herminées; la poule veuve, qui a de petites larmes blanches, semées sur un fond rembruni; la poule couleur de feu; la poule pierrée, dont le plumage fond blanc est marqueté de noir ou de chamois, ou d'ardoise ou de doré, &c. mais je doute fort que ces différences

soient assez constantes & assez pro
fondes pour constituer des espèces vrai
ment différentes, comme le prétenden
quelques Curieux, qui assurent que plu
sieurs des races ci-dessus ne propagen
point ensemble.

3.° Le *coq sauvage de l'Asie :* c'es
sans doute celui qui approche le plu
de la souche originaire des coqs de c
climat; car, n'ayant jamais été gêné pa
l'homme, ni dans le choix de sa nour
riture, ni dans sa manière de vivre
qu'est-ce qui auroit pu altérer en lu
la pureté de la première empreinte ? i
n'est ni des plus grands, ni des plus petit
de l'espèce, mais sa taille est moyenn
entre les différentes races. Il se trouve
comme nous l'avons dit ci-devant, e
plusieurs contrées de l'Asie, en Afriqu
& dans les isles du Cap vert : nou
n'en avons pas de description asse
exacte pour pouvoir le comparer
notre coq. Je dois recommander ic
aux Voyageurs, qui se trouveront
portée de voir ces coqs & poules sau
vages, de tâcher de savoir si elles son

les nids, & comment elles les font. M. Lottinger, Médecin à Sarrebourg, qui a fait de nombreuses & très-bonnes observations sur les oiseaux, m'a assuré que nos poules, lorsqu'elles sont en pleine liberté, font des nids, & qu'elles y mettent autant de soin que les perdrix.

4.° L'*Acoho* ou *coq de Madagascar:* les poules de cette espèce sont très-petites, & cependant leurs œufs sont encore plus petits à proportion, puisqu'elles en peuvent couver jusqu'à trente à la fois *(k)*.

5°. *Poule naine de Java*, de la grosseur d'un pigeon *(l)* : il y a quelqu'apparence que la petite poule angloise pourroit bien être de la même race que cette poule de Java, dont parlent les Voyageurs; car cette poule angloise est encore plus petite que notre poule

(k) Histoire générale des Voyages, *tome VIII, pages* 603 — 606.

(l) Collection Académique, partie étrangère, *tome III, page* 452.

naine de France, n'étant en effet pas plus grosse qu'un pigeon de moyenne grosseur. On pourroit peut-être encore ajouter à cette race, la petite poule du Pégu, que les Voyageurs disent n'être pas plus grosse qu'une tourterelle, & avoir les pieds rogneux, mais le plumage très-beau.

6.° *Poule de l'isthme de Darien*, plus petite que la poule commune : elle a un cercle de plumes autour des jambes, une queue fort épaisse qu'elle porte droite, & le bout des ailes noir ; elle chante avant le jour *(m)*.

7.° *Poules de Camboge*, transportées de ce royaume aux Philippines par les Espagnols : elles ont les pieds si courts, que leurs ailes traînent à terre ; cette race ressemble beaucoup à celle de la poule naine de France, ou peut-être à cette poule naine qu'on nourrit en Bretagne à cause de sa fécondité, & qui marche toujours en sautant : au reste, ces poules sont de la grosseur

(m) Histoire générale des Voyages, *tome VIII, page* 151.

des

des poules ordinaires, & ne ſont naines que par les jambes qu'elles ont très-courtes.

8.° *Le coq de Bantam* a beaucoup de rapport avec le coq pattu de France ; il a de même les pieds couverts de plumes, mais ſeulement en dehors ; celles des jambes ſont très-longues & lui forment des eſpèces de bottes, qui deſcendent beaucoup plus bas que le talon ; il eſt courageux, & ſe bat hardiment contre des coqs beaucoup plus forts que lui ; il a l'iris des yeux rouge. On m'a aſſuré que la plupart des races pattues n'ont point de huppe. Il y a une groſſe race de poules pattues qui vient d'Angleterre, & une plus petite que l'on appelle le *coq nain d'Angleterre*, qui eſt bien doré & à crête double.

Il y en a encore une race naine, qui ne ſurpaſſe pas le pigeon commun en groſſeur, & dont le plumage eſt tantôt blanc, tantôt blanc & doré. On comprend auſſi dans les poules pattues la poule de Siam, qui eſt blanche & plus petite que nos poules communes.

9.° Les Hollandois parlent d'une

autre eſpèce de coqs propre à l'île de Java, où on ne les élève guère que pour la joute; ils l'appellent *demi-poule d'Inde*. Selon Willulghby, il porte ſa queue à peu près comme le dindon. C'eſt ſans doute à cette race que l'on doit rapporter celle de ces poules ſingulières de Java, dont parle Mandeſlo *(n)*, leſquelles tiennent de la poule ordinaire & de la poule d'Inde, & qui ſe battent entr'elles à outrance comme les coqs. Le ſieur Fournier m'a aſſuré que cette eſpèce a été vivante à Paris *(o)*; elle n'a, ſelon lui, ni crête, ni cravate; la tête eſt unie comme celle du faiſan; cette poule eſt très haute ſur ſes jambes; ſa queue eſt longue & pointue, les plumes étant d'inégale longueur; & en général la couleur des plumes eſt rembrunie comme celle des plumes du vautour.

(n) Hiſtoire générale des Voyages, *tome II, page* 350.

(o) M. Fournier eſt un Curieux, qui a élevé pendant pluſieurs années pour lui-même, pour S. A. S. M. le comte de Clermont, & pour pluſieurs Seigneurs, des poules & des pigeons de toutes eſpèces.

10.° Le *coq d'Angleterre* ne ſurpaſſe pas le coq nain en groſſeur, mais il eſt beaucoup plus haut monté que notre coq commun, & c'eſt la principale choſe qui l'en diſtingue : on peut donc rapporter à cette race le *xolo*, eſpèce de coq des Philippines, qui a de très-longues jambes *(p)*. Au reſte, le coq d'Angleterre eſt ſupérieur à celui de France pour le combat ; il a plutôt une aigrette qu'une huppe ; ſon cou & ſon bec ſont plus dégagés ; & il a au-deſſus des narines deux tubercules de chair, rouges comme ſa crête.

11.° Le *coq de Turquie* n'eſt remarquable que par ſon beau plumage.

12.° Le *coq de Hambourg (q)*, appelé auſſi *culotte de velours*, parce qu'il a les cuiſſes & le ventre d'un noir velouté : ſa démarche eſt grave & majeſtueuſe ; ſon bec très-pointu ; l'iris de ſes yeux jaunes, & ſes yeux même ſont entourés d'un cercle de

(p) Gemelli Caréri, *tome V, page* 272.

(q) Coq de Hambourg. Albin, *tome III, page* 13, avec une figure.

plumes brunes, d'où part une touffe de plumes noires qui couvrent les oreilles; il y a des plumes à peu près semblables derrière la crête & au-dessous des barbes, & des taches noires, rondes & larges sur la poitrine; les jambes & les pieds sont de couleur de plomb, excepté la plante des pieds, qui est jaunâtre.

13.° Le *coq frisé* dont les plumes se renversent en dehors: on en trouve à Java, au Japon, & dans toute l'Asie méridionale: sans doute que ce coq appartient plus particulièrement aux pays chauds; car les poussins de cette race sont extrêmement sensibles au froid, & n'y résistent guère dans notre climat. Le sieur Fournier m'a assuré que leur plumage prend toutes sortes de couleurs; & qu'on en voit de blancs, de noirs, d'argentés, de dorés, d'ardoises, &c.

14.° La *poule à duvet du Japon* *; ses plumes sont blanches, & les barbes des plumes sont détachées & ressemblent assez à du poil; ses pieds ont des plumes en dehors jusqu'à l'ongle du doigt exté-

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 98.

rieur : cette race ſe trouve au Japon, à la Chine, & dans quelques autres contrées de l'Aſie. Pour la propager dans toute ſa pureté, il faut que le père & la mère ſoient tous deux à duvet.

15.° Le *coq nègre* a la crête, les barbes, l'épiderme & le périoſte abſolument noirs; ſes plumes le ſont auſſi le plus ſouvent, mais quelquefois elles ſont blanches. On en trouve aux Philippines, à Java, à Delhi, à Sanjago, l'une des îles du Cap-vert. Becman prétend que la plupart des oiſeaux de cette dernière île ont les os auſſi noirs que du jais, & la peau de la couleur de celle des nègres *(r)*: ſi ce fait eſt vrai, on ne peut guère attribuer cette teinture noire qu'aux alimens que les oiſeaux trouvent dans cette île. On connoît les effets de la garance, des caille-laits, des graterons, &c. & l'on ſait qu'en Angleterre on rend blanche la chair des veaux en les nourriſſant de farineux & autres alimens doux, mêlés avec une certaine terre ou craie que l'on trouve

(r) Dampier, *tome III, page* 23.

dans la province de Bedfort *(f)*. Il seroit donc curieux d'observer à Santiago, parmi les différentes substances dont les oiseaux s'y nourrissent, quelle est celle qui teint leur périoste en noir: au reste, cette poule nègre est connue en France & pourroit s'y propager; mais comme la chair, lorsqu'elle est cuite, est noire & dégoûtante, il est probable qu'on ne cherchera pas à multiplier cette race : lorsqu'elle se mêle avec les autres, il en résulte des métis de différentes couleurs, mais qui conservent ordinairement la crête & les cravates ou barbes noires, & qui ont même la membrane qui forme l'oreillon, teinte de bleu-noirâtre à l'extérieur.

16.° Le *coq sans croupion* ou *coq de Perse* de quelques Auteurs: la plupart des poulets & des coqs de Virginie n'ont point de croupion; & cependant ils sont certainement de race angloise. Les habitans de cette colonie assurent que lorsqu'on y transporte de ces oiseaux, ils perdent bientôt leur crou-

(f) Journal Économique, *Mai* 1754.

pion *(t)*. Si cela eſt ainſi, il faudroit les appeler *coqs de Virginie* & non de Perſe, d'autant plus que les anciens ne les ont point connus, & que les Naturaliſtes n'ont commencé à en parler, qu'après la découverte de l'Amérique. Nous avons dit que les chiens d'Europe à oreilles pendantes, perdent leur voix & prennent des oreilles droites, lorſqu'on les tranſporte dans le climat du tropique; cette ſingulière altération produite par l'influence du climat, n'eſt cependant pas auſſi grande que la perte du croupion & de la queue dans l'eſpèce du coq: mais ce qui nous paroît être une bien plus grande ſingularité, c'eſt que dans le chien, comme dans le coq, qui de tous les animaux de deux ordres très-différens, ſont le plus domeſtiques, c'eſt-à-dire, le plus dénaturés par l'homme, il ſe trouve également une race de chiens ſans queue, comme une race de coqs ſans croupion. On me montra, il y a pluſieurs années, un de ces chiens né ſans queue,

(t) Tranſactions Philoſophiques, *n.*° 206, *année* 1693, *page* 992.

je crus alors que ce n'étoit qu'un individu vicié, un monstre, & c'est pour cela que je n'en fis aucune mention dans l'histoire du chien : ce n'est que depuis ce temps que j'ai revu ces chiens sans queue, & que je me suis assuré qu'ils forment une race constante & particulière comme celle des coqs sans croupion. Cette race de coqs a le bec & les pieds bleus; une crête simple ou double, & point de huppe; le plumage est de toutes couleurs; & le sieur Fournier m'a assuré que, lorsqu'elle se mêle avec la race ordinaire, il en provient des métis qui n'ont qu'un demi-croupion, & six plumes à la queue au lieu de douze : cela peut être, mais j'ai de la peine à le croire.

17.° La *poule à cinq doigts* est, comme nous avons dit, une forte exception à la méthode dont les principaux caractères se prennent du nombre des doigts : celle-ci en a cinq à chaque pied, trois en avant & deux en arrière; & il y a même quelques individus dans cette race, qui ont six doigts.

18.° *Les poules de Sansevarre* : ce

ſont celles qui donnent ces œufs qui ſe vendent, en Perſe, trois ou quatre écus la pièce, & que les Perſans s'amuſent à choquer les uns contre les autres par manière de jeu : dans le même pays, il y a des coqs beaucoup plus beaux & plus grands, & qui coûtent juſqu'à trois cents livres *(u)*.

19.° Le *coq de Caux* ou *de Padoue* : ſon attribut diſtinctif eſt la groſſeur; il a ſouvent la crête double en forme de couronne, & une eſpèce de huppe qui eſt plus marquée dans les poules, leur voix eſt beaucoup plus forte, plus grave & plus rauque, & leur poids va juſqu'à huit à dix livres : on peut rapporter à cette belle race, les grands coqs de Rhodes, de Perſe *(x)*, du Pégu *(y)*, ces groſſes poules de Bahia, qui ne commencent à ſe couvrir de plumes, que lorſqu'elles ont atteint la moitié de leur

(u) Voyage de Tavernier, *tome II, pages* 43 & 44.

(x) Chardin, *tome II, page* 24.

(y) Recueil des Voyages qui ont ſervi à l'établiſſement de la Compagnie des Indes, *tome III, page* 71.

grosseur *(z)*; on sait que les poussins de Caux prennent leurs plumes plus tard que les poussins ordinaires.

Au reste, il faut remarquer qu'un grand nombre d'oiseaux dont parlent les Voyageurs, sous le nom de coqs ou de poule, sont de toute autre espèce; telles sont les poules *patourdes* ou *palourdes*, qui se trouvent au Grand-banc, & sont très-friandes de foie de morue *(a)*; le coq, ou la poule noire de Moscovie, qui sont coqs & poules de bruyère; la poule rouge du Pérou, qui a beaucoup de rapport avec les faisans; cette grosse poule à huppe, de la nouvelle Guinée, dont le plumage est bleu céleste, qui a le bec de pigeon; les pieds de poule commune, qui niche sur les arbres *(b)*, & qui est probablement le faisan de Banda; la poule de Damiète, qui a le bec & les pieds

(z) Nouveau voyage de Dampier, *tome III, page 68.*

(a) Recueil des Voyages du Nord, *tome III, page 15.*

(b) Histoire générale des Voyages, *tome XI, page 230.*

rouges, une petite marque ſur la tête, de la même couleur, & le plumage d'un bleu-violet, ce qui pourroit ſe rapporter à la grande poule d'eau; la poule du Delta, dont Thévenot vante les belles couleurs, mais qui diffère des gallinacés, non-ſeulement par la forme du bec & de la queue, mais encore par les habitudes naturelles, puiſqu'elle ſe plaît dans les marécages; la poule de Pharaon, que le même Thévenot dit ne le point céder à la gélinotte; les poules de Corée, qui ont une queue de trois pieds de longueur, &c.

Dans ce grand nombre de races différentes que nous préſente l'eſpèce du coq, comment pourrons-nous démêler quelle en eſt la ſouche primitive? tant de circonſtances ont influé ſur ces variétés, tant de haſards ont concouru pour les produire! les ſoins & même les caprices de l'homme les ont ſi fort multipliés, qu'il paroît bien difficile de remonter à leur première origine, & de reconnoître, dans nos baſſe-cours, la poule de la Nature, ni même la poule de notre climat: les coqs ſau-

vages, qui se trouvent dans les pays chauds de l'Asie, pourront être regardés comme la tige primordiale de tous les coqs de ces contrées; mais comme il n'existe, dans nos pays tempérés, aucun oiseau sauvage qui ressemble parfaitement à nos poules domestiques, on ne sait à laquelle des races ou des variétés l'on doit donner la primauté; car en supposant que le faisan, le coq de bruyère ou la gélinotte, qui sont les seuls oiseaux sauvages de ce pays qu'on puisse rapprocher de nos poules par la comparaison, en soient les races primitives; & en supposant encore que ces oiseaux peuvent produire, avec nos poules, des métis féconds, ce qui n'est pas bien avéré, ils seront alors de la même espèce; mais les races se seront très-anciennement séparées, & toujours maintenues par elles-mêmes, sans chercher à se réunir avec les races domestiques, dont elles diffèrent par des caractères constans; tels que le défaut de crêtes, de membranes pendantes dans les deux sexes & d'éperons dans les mâles; & par conséquent ces races sauvages ne

ſont repréſentées par aucune de nos races domeſtiques, qui, quoique très-variées & très-différentes entr'elles, à beaucoup d'égards, ont toutes néanmoins ces crêtes, ces membranes & ces éperons qui manquent aux faiſans, à la gélinotte & au coq de bruyère; d'où l'on doit conclure qu'il faut regarder le faiſan, le coq de bruyère & la gélinotte, comme des eſpèces voiſines, & néanmoins différentes de celle de la poule, juſqu'à ce qu'on ſe ſoit bien aſſuré, par des expériences réitérées, que ces oiſeaux ſauvages peuvent produire avec nos poules domeſtiques, non-ſeulement des mulets ſtériles, mais des métis féconds; car, c'eſt à cet effet qu'eſt attachée l'idée d'identité d'eſpèce: les races ſingulières, telles que la poule naine, la poule friſée, la poule nègre, la poule ſans croupion, viennent toutes originairement des pays étrangers; & quoiqu'elles ſe mêlent & produiſent avec nos poules communes, elles ne ſont, ni de la même race, ni du même climat; en ſéparant donc notre poule commune de toutes les eſpèces ſauvages, qui

peuvent se mêler avec elle, telles que la gélinotte, le coq de bruyère, le faisan, &c. en la séparant aussi de toutes les poules étrangères, avec lesquelles elle se mêle & produit des individus féconds, nous diminuerons de beaucoup le nombre de ses variétés, & nous n'y trouverons plus que des différences assez légères; les unes pour la grandeur du corps, les poules de Caux sont presque doubles, pour la grosseur, de nos poules ordinaires; les autres pour la hauteur des jambes, le coq d'Angleterre, quoique parfaitement ressemblant à celui de France, a les jambes & les pieds bien plus longs; d'autres pour la longueur des plumes, comme le coq huppé, qui ne diffère du coq commun, que par la hauteur des plumes du sommet de la tête; d'autres par le nombre des doigts, telles que les poules & coqs à cinq doigts; d'autres enfin par la beauté & la singularité des couleurs, comme la poule de Turquie & celle de Hambourg. Or, de ces six variétés auxquelles nous pouvons réduire la race de nos poules

communes; trois appartiennent, comme l'on voit, à l'influence du climat de Hambourg, de la Turquie & de l'Angleterre, & peut-être encore la quatrième & la cinquième; car la poule de Caux vient vraiſemblablement d'Italie, puiſqu'on l'appelle auſſi *poule de Padoue;* & la poule à cinq doigts étoit connue en Italie dès le temps de Columelle: ainſi, il ne nous reſtera que le coq commun & le coq huppé, qu'on doive regarder comme les races naturelles de notre pays: mais, dans ces deux races, les poules & les coqs ſont également de toutes couleurs; le caractère conſtant de la huppe paroît indiquer une eſpèce perfectionnée; c'eſt-à-dire, plus ſoignée & mieux nourrie; &, par conſéquent, la race commune du coq & de la poule ſans huppe, doit être la vraie tige de nos poules; & ſi l'on veut chercher, dans cette race commune, quelle eſt la couleur qu'on peut attribuer à la race primitive, il paroît que c'eſt la poule blanche; car, en ſuppoſant les poules originairement blanches, elles auront varié du blanc

au noir, & pris successivement toutes les couleurs intermédiaires. Un rapport très-éloigné, & que personne n'a saisi, vient directement à l'appui de cette supposition, & semble indiquer que la poule blanche est en effet la première de son espèce, & que c'est d'elle que toutes les autres races sont issues; ce rapport consiste dans la ressemblance qui se trouve assez généralement entre la couleur des œufs & celle du plumage; les œufs du corbeau sont d'un vert-brun taché de noir; ceux de la cresserelle sont rouges; ceux du casoar sont d'un vert-noir; ceux de la corneille noire sont d'un brun plus obscur encore que ceux du corbeau; ceux du pic-varié, sont de même variés & tachetés; la pie-grièche grise a ses œufs tachés de gris, & la pie-grièche rouge les a tachés de rouge; le crapaud-volant les a marbrés de taches bleuâtres & brunes, sur un fond nuageux blanchâtre; l'œuf du moineau est cendré, tout couvert de taches brunes-marron, sur un fond gris; ceux du merle sont d'un bleu-noirâtre; ceux de la poule de bruyère

ſont blanchâtres, marquetés de jaune; ceux des peintades ſont marqués, comme leurs plumes, de taches blanches & rondes, &c. en ſorte qu'il paroît y avoir un rapport aſſez conſtant entre la couleur du plumage des oiſeaux & la couleur de leurs œufs; ſeulement on voit que les teintes en ſont beaucoup plus foibles ſur les œufs, & que le blanc domine dans pluſieurs, parce que dans le plumage de pluſieurs oiſeaux, il y a auſſi plus de blanc que de toute autre couleur, ſur-tout dans les femelles, dont les couleurs ſont toujours moins fortes que celles du mâle: or nos poules blanches, noires, griſes, fauves & de couleurs mêlées, produiſent toutes des œufs parfaitement blancs: donc, ſi toutes ces poules étoient demeurées dans leur état de nature, elles ſeroient blanches, ou du moins auroient, dans leur plumage, beaucoup plus de blanc que de toute autre couleur; les influences de la domeſticité, qui ont changé la couleur de leurs plumes, n'ont pas aſſez pénétré pour altérer celle de leurs œufs: ce changement

de la couleur & des plumes, n'est qu'un effet superficiel & accidentel, qui ne se trouve que dans les pigeons, les poules & les autres oiseaux de nos basse-cours; car tous ceux qui sont libres & dans l'état de nature, conservent leurs couleurs sans altération & sans autres variétés que celles de l'âge, du sexe ou du climat, qui sont toujours plus brusques, moins nuancées, plus aisées à reconnoître, & beaucoup moins nombreuses que celles de la domesticité.



*LE DINDON (a).

Planche III de ce volume.

SI le Coq ordinaire eſt l'oiſeau le plus utile de la baſſe-cour, le Dindon domeſtique eſt le plus remarquable, ſoit par la grandeur de ſa taille, ſoit par la forme de ſa tête, ſoit par certaines habitudes naturelles qui ne lui ſont communes qu'avec un petit nombre d'autres eſpèces : ſa tête, qui eſt fort

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 97, *le mâle.*

(a) Nota. Comme cet oiſeau n'eſt connu que depuis la découverte de l'Amérique, il n'a de nom ni en Grec ni en Latin. Les Eſpagnols lui donnèrent le nom de *Pavon de las Indias*, c'eſt-à-dire, *Paon des Indes occidentales*; & ce nom ne lui étoit pas mal appliqué d'abord, parce qu'il étend ſa queue comme le paon, & qu'il n'y avoit point de paons en Amérique. Les Catalans l'ont nommé *Indiot, Gall-d'Indi*; les Italiens, *Gallo-d'India*; les Allemands, *Indianiſch Han*; les Polonois, *Indiyk*; les Suédois, *Kalkon*; les Anglois, *Turkey*. — *Gallo pavus, ſive gallus Indicus.* Friſch, *planche enluminée CXXII.*

petite à proportion du corps, manque de la parure ordinaire aux oiseaux; car elle est presqu'entièrement dénuée de plumes, & seulement recouverte, ainsi qu'une partie du cou, d'une peau bleuâtre, chargée de mamelons rouges dans la partie antérieure du cou, & de mamelons blanchâtres sur la partie postérieure de la tête, avec quelques petits poils noirs, clair-semés entre les mamelons, & de petites plumes plus rares au haut du cou, & qui deviennent plus fréquentes dans la partie inférieure, chose qui n'avoit pas été remarquée par les Naturalistes: de la base du bec descend sur le cou jusqu'à environ le tiers de sa longueur, une espèce de barbillon charnu, rouge & flottant, qui paroît simple aux yeux, quoiqu'il soit en effet composé d'une double membrane, ainsi qu'il est facile de s'en assurer en le touchant; sur la base du bec supérieur, s'élève une caroncule charnue, de forme conique, & sillonnée par des rides transversales assez profondes : cette caroncule n'a guère plus d'un pouce de hauteur dans

ſon état de contraction ou de repos, c'eſt-à-dire lorſque le dindon ne voyant autour de lui que les objets auxquels il eſt accoutumé, & n'éprouvant aucune agitation intérieure, ſe promène tranquillement en prenant ſa pâture ; mais ſi quelque objet étranger ſe préſente inopinément, ſur-tout dans la ſaiſon des amours ; cet oiſeau, qui n'a rien dans ſon port ordinaire que d'humble & de ſimple, ſe rengorge tout-à-coup avec fierté ; ſa tête & ſon cou ſe gonflent ; la caroncule conique ſe déploie, s'alonge & deſcend deux ou trois pouces plus bas que le bec, qu'elle recouvre entièrement ; toutes ces parties charnues ſe colorent d'un rouge plus vif ; en même temps les plumes du cou & du dos ſe hériſſent & la queue ſe relève en éventail, tandis que les ailes s'abaiſſent en ſe déployant juſqu'à traîner par terre ; dans cette attitude, tantôt il va piaffant autour de ſa femelle, accompagnant ſon action d'un bruit ſourd que produit l'air de la poitrine, s'échappant par le bec,

& qui eſt ſuivi d'un long bourdonnement ; tantôt il quitte ſa femelle comme pour menacer ceux qui viennent le troubler ; dans ces deux cas, ſa démarche eſt grave, & s'accélère ſeulement dans le moment où il fait entendre ce bruit ſourd dont j'ai parlé : de temps en temps il interrompt cette manœuvre pour jeter un autre cri plus perçant, que tout le monde connoît, & qu'on peut lui faire répéter tant que l'on veut, ſoit en ſifflant, ſoit en lui faiſant entendre des ſons aigus quelconques; il recommence enſuite à faire la roue qui, ſuivant qu'elle s'adreſſe à ſa femelle ou aux objets qui lui ſont ombrage, exprime tantôt ſon amour & tantôt ſa colère ; & ces eſpèces d'accès ſeront beaucoup plus violens ſi on paroît devant lui avec un habit rouge; c'eſt alors qu'il s'irrite & devient furieux ; il s'élance, il attaque à coups de bec, & fait tous ſes efforts pour éloigner un objet dont la préſence ſemble lui être inſupportable.

Il eſt remarquable & très-ſingulier

que cette caroncule conique qui s'alonge & se relâche lorsque l'animal est agité d'une passion vive, se relâche de même après sa mort.

Il y a des dindons blancs, d'autres variés de noir & de blanc, d'autres de blanc & d'un jaune-roussâtre, & d'autres d'un gris uniforme, qui sont les plus rares de tous; mais le plus grand nombre a le plumage tirant sur le noir, avec un peu de blanc à l'extrémité des plumes; celles qui couvrent le dos & le dessus des ailes sont carrées par le bout & parmi celles du croupion, & même de la poitrine, il y en a quelques-unes de couleurs changeantes, & qui ont différens reflets, selon les différentes incidences de la lumière; & plus ils vieillissent, plus leurs couleurs paroissent être changeantes & avoir des reflets différens. Bien des gens croient que les dindons blancs sont les plus robustes; & c'est par cette raison que, dans quelques provinces, on les élève de préférence; on en voit de nombreux troupeaux dans le Pertois en Champagne.

Les Naturalistes ont compté vingt-huit pennes ou grandes plumes à chaque aile, & dix-huit à la queue : mais un caractère bien plus frappant, & qui empêchera à jamais de confondre cette espèce avec aucune autre espèce actuellement connue, c'est un bouquet de crins durs & noirs, long de cinq à six pouces, lequel, dans nos climats tempérés, sort de la partie inférieure du cou au dindon mâle adulte, dans la seconde année, quelquefois même dès la fin de la première, & avant que ce bouquet paroisse, l'endroit d'où il doit sortir est marqué par un tubercule charnu. M. Linnæus dit que ces crins ne commencent à paroître qu'à la troisième année, dans les dindons qu'on élève en Suède : si ce fait est bien avéré, il s'ensuivroit que cette espèce de production se feroit d'autant plus tard que la température du pays est plus rigoureuse ; & à la vérité, l'un des principaux effets du froid est de ralentir toute sorte de développemens. C'est cette touffe de crins qui a valu

a valu au dindon le titre de barbu, *pectore barbato (b)*, expreſſion impropre à tous égards, puiſque ce n'eſt pas de la poitrine, mais de la partie inférieure du cou que ces crins prennent naiſſance, & que d'ailleurs ce n'eſt pas aſſez d'avoir des crins ou des poils pour avoir une barbe, il faut encore qu'ils ſoient autour du menton ou de ce qui en tient lieu, comme dans le vautour barbu d'Edwards, *planche CVI.*

On ſe feroit une fauſſe idée de la queue du coq d'Inde, ſi l'on s'imaginoit que toutes les plumes dont elle eſt formée, fuſſent ſuſceptibles de ſe relever en éventail : à proprement parler, le dindon a deux queues, l'une ſupérieure & l'autre inférieure ; la première eſt compoſée de dix-huit grandes plumes implantées autour du croupion, & que l'animal relève lorſqu'il piaffe ; la ſeconde, ou l'inférieure, conſiſte en d'autres plumes moins grandes, & reſte toujours dans la ſituation horizontale :

(b) Linn. *Faun. Suecica, & Syſtema nat.* edit. x.

c'est encore un attribut propre au mâle, d'avoir un éperon à chaque pied; ces éperons sont plus ou moins longs; mais ils sont toujours beaucoup plus courts & plus mous que dans le coq ordinaire.

La poule d'Inde diffère du coq, non-seulement en ce qu'elle n'a pas d'éperons aux pieds, ni de bouquet de crins dans la partie inférieure du cou, en ce que la caroncule conique du bec supérieur est plus courte & incapable de s'alonger; que cette caroncule, le barbillon de dessous le bec & la chair glanduleuse qui recouvre la tête, sont d'un rouge plus pâle; mais elle en diffère encore par les attributs propres au sexe le plus foible dans la plupart des espèces : elle est plus petite, elle a moins de caractère dans la physionomie, moins de ressort à l'intérieur, moins d'action au-dehors; son cri n'est qu'un accent plaintif, elle n'a de mouvement que pour chercher sa nourriture, ou pour fuir le danger; enfin la faculté de faire la roue lui a été refusée; ce n'est pas qu'elle n'ait la queue double

comme le mâle ; mais elle manque apparemment des muſcles releveurs, propres à redreſſer les plus grandes plumes, dont la queue ſupérieure eſt compoſée.

Dans le mâle, comme dans la femelle, les orifices des narines ſont dans le bec ſupérieur ; & ceux des oreilles ſont en arrière des yeux, fort couverts, & comme ombragés par une multitude de petites plumes décompoſées, qui ont différentes directions.

On comprend bien que le meilleur mâle ſera celui qui aura plus de force, plus de vivacité, plus d'énergie dans toute ſon action : on pourra lui donner cinq ou ſix poules d'Inde ; s'il y a pluſieurs mâles, ils ſe battront, mais non pas avec l'acharnement des coqs ordinaires : ceux-ci ayant plus d'ardeur pour leurs femelles, ſont auſſi plus animés contre leurs rivaux, & la guerre qu'ils ſe font entr'eux eſt ordinairement un combat à outrance ; on en a vu même attaquer des coqs d'Inde deux fois plus gros qu'eux, & les mettre à mort ; les ſujets de guerre

ne manquent pas entre les coqs des deux eſpèces ; ſi, comme le dit Sperling, le coq d'Inde, privé de ſes femelles, s'adreſſe aux poules ordinaires, & que les poules d'Inde, dans l'abſence de leur mâle, s'offrent au coq ordinaire, & le ſollicitent même aſſez vivement *(c)*.

La guerre, que les coqs d'Inde ſe font entr'eux, eſt beaucoup moins violente ; le vaincu ne cède pas toujours le champ de bataille ; quelquefois même il eſt préféré par les femelles : on a remarqué qu'un dindon blanc ayant été battu par un dindon noir, preſque tous les dindonneaux de la couvée furent blancs.

L'accouplement des dindons ſe fait à peu près de la même manière que celui des coqs ; mais il dure plus long-temps ; & c'eſt peut-être par cette raiſon qu'il faut moins de femelles au mâle, & qu'il s'uſe beaucoup plus vîte. J'ai dit plus haut, ſur la foi de Sperling, qu'il ſe mêloit quelquefois avec les poules ordinaires ; le même Auteur prétend

(c) Zoologia Phyſica, page 367.

que, quand il eſt privé de ſes femelles, il s'accouple auſſi, non-ſeulement avec la femelle d'un paon (ce qui peut être), mais encore avec les canes (ce qui me paroît moins vraiſemblable).

La poule d'Inde n'eſt pas auſſi féconde que la poule ordinaire; il faut lui donner de temps en temps du chenevis, de l'avoine, du ſarraſin, pour l'exciter à pondre; & avec cela, elle ne fait guère qu'une ſeule ponte par an, d'environ quinze œufs; lorſqu'elle en fait deux, ce qui eſt très-rare, elle commence la première ſur la fin de l'hiver, & la ſeconde dans le mois d'Août; ces œufs ſont blancs, avec quelques petites taches d'un jaune-rougeâtre; & du reſte, ils ſont organiſés à peu près comme ceux de la poule ordinaire: la poule d'Inde couve auſſi les œufs de toute ſorte d'oiſeaux; on juge qu'elle demande à couver, lorſqu'après avoir fait ſa ponte, elle reſte dans le nid; pour que ce nid lui plaiſe, il faut qu'il ſoit en lieu ſec, à une bonne expoſition, ſelon la ſaiſon, & point trop en vue; car ſon inſtinct la porte

ordinairement à ſe cacher avec grand ſoin lorſqu'elle couve.

Ce ſont les poules de l'année précédente qui, d'ordinaire, ſont les meilleures couveuſes ; elles ſe dévouent à cette occupation avec tant d'ardeur & d'aſſiduité, qu'elles mourroient d'inanition ſur leurs œufs, ſi l'on n'avoit le ſoin de les lever une fois tous les jours pour leur donner à boire & à manger ; cette paſſion de couver eſt ſi forte & ſi durable, qu'elles font quelquefois deux couvées de ſuite & ſans aucune interruption ; mais, dans ce cas, il faut les ſoutenir par une meilleure nourriture : le mâle a un inſtinct bien contraire ; car s'il aperçoit ſa femelle couvant, il caſſe ſes œufs, qu'il voit apparemment comme un obſtacle à ſes plaiſirs *(d)*, & c'eſt peut-être la raiſon pourquoi la femelle ſe cache alors avec tant de ſoin.

Le temps venu où ces œufs doivent éclorre, les dindonneaux percent avec leur bec la coquille de l'œuf qui les

(d) Sperling, *loco citato.*

renferme ; mais cette coquille eſt quelquefois ſi dure, ou les dindonneaux ſi foibles, qu'ils périroient ſi on ne les aidoit à la briſer ; ce que néanmoins il ne faut faire qu'avec beaucoup de circonſpection, & en ſuivant, autant qu'il eſt poſſible, les procédés de la Nature ; ils périroient encore bientôt, pour peu que, dans ces commencemens, on les maniât avec rudeſſe, qu'on leur laiſsât endurer la faim, ou qu'on les expoſât aux intempéries de l'air ; le froid, la pluie, & même la roſée, les morfond ; le grand ſoleil les tue preſque ſubitement, quelquefois même ils ſont écraſés ſous les pieds de leur mère : voilà bien des dangers pour un animal ſi délicat ; & c'eſt pour cette raiſon, & à cauſe de la moindre fécondité des poules d'Inde en Europe, que cette eſpèce eſt beaucoup moins nombreuſe que celle des poules ordinaires.

Dans les premiers temps, il faut tenir les jeunes dindons dans un lieu chaud & ſec, où l'on aura étendu une litière de fumier long, bien battue ; & lorſque, dans la ſuite, on voudra les faire

ſortir en plein air, ce ne ſera que par degrés, & en choiſiſſant les plus beaux jours.

L'inſtinct des jeunes dindonneaux eſt d'aimer mieux à prendre leur nourriture dans la main que de toute autre manière; on juge qu'ils ont beſoin d'en prendre lorſqu'on les entend *piauler*, & cela leur arrive fréquemment: il faut leur donner à manger quatre ou cinq fois par jour; leur premier aliment ſera du vin & de l'eau, qu'on leur ſoufflera dans le bec; on y mêlera enſuite un peu de mie de pain: vers le quatrième jour, on leur donnera les œufs gâtés de la couvée, cuits & hachés d'abord avec de la mie de pain, & enſuite avec des orties; ces œufs gâtés, ſoit de dindes, ſoit de poules, feront pour eux une nourriture très-ſalutaire *(e)*; au bout de dix à douze jours, on ſupprime les œufs, & on mêle les orties hachées avec du millet, ou avec la farine de turquis, d'orge, de froment ou de blé ſarraſin, ou bien, pour épargner le

(e) Voyez Journal Économique, *Août* 1757, *pages* 69 & 73.

grain, ſans faire tort aux dindonneaux, avec le lait caillé, la bardane, un peu de camomille puante, de graine d'ortie & du ſon : dans la ſuite, on pourra ſe contenter de leur donner toute ſorte de fruits pourris, coupés par morceaux *(f)*, & ſur-tout des fruits de ronces ou de mûriers blancs, &c. Lorſqu'on leur verra un air languiſſant, on leur mettra le bec dans du vin pour leur en faire boire un peu, & on leur fera avaler auſſi un grain de poivre; quelquefois ils paroiſſent engourdis & ſans mouvement, lorſqu'ils ont été ſurpris par une pluie froide, & ils mourroient certainement, ſi on n'avoit le ſoin de les envelopper de linges chauds, & de leur ſouffler, à pluſieurs repriſes, un air chaud par le bec : il ne faut pas manquer de les viſiter de temps en temps, & de leur percer les petites veſſies qui leur viennent ſous la langue & autour du croupion, & de leur donner de l'eau de rouille; on conſeille même de leur laver la tête

(f) Journal Économique, *loco citato.*

avec cette eau, pour prévenir certaines maladies auxquelles ils sont sujets *(g)*; mais, dans ce cas, il faut donc les essuyer & les sécher bien exactement; car on sait combien toute humidité est contraire aux dindons du premier âge.

La mère les mène avec la même sollicitude que la poule mène ses poussins; elle les réchauffe sous ses ailes avec la même affection, elle les défend avec le même courage; il semble que sa tendresse pour ses petits rende sa vue plus perçante; elle découvre l'oiseau de proie d'une distance prodigieuse, & lorsqu'il est encore invisible à tous les autres yeux; dès qu'elle l'a aperçu, elle jette un cri d'effroi, qui répand la consternation dans toute la couvée; chaque dindonneau se réfugie dans les buissons, ou se tapit dans l'herbe, & la mère les y retient, en répétant le même cri d'effroi autant de temps que l'ennemi est à portée; mais le voit-elle prendre son vol d'un autre côté, elle

(g) La Figère & les Ourles, selon la Maison rustique, *tome I, page* 117.

les en avertit auſſi-tôt par un autre cri, bien différent du premier, & qui eſt pour tous le ſignal de ſortir du lieu où ils ſe ſont cachés, & de ſe raſſembler autour d'elle.

Lorſque les jeunes dindons viennent d'éclorre, ils ont la tête garnie d'une eſpèce de duvet, & n'ont encore ni chair glanduleuſe ni barbillons ; ce n'eſt qu'à ſix ſemaines ou deux mois que ces parties ſe développent, &, comme on le dit vulgairement, que les dindons commencent à pouſſer le rouge ; le temps de ce développement eſt un temps critique pour eux, comme celui de la dentition pour les enfans, & c'eſt alors ſur-tout qu'il faut mêler du vin à leur nourriture pour les fortifier ; quelque temps avant de pouſſer le rouge, ils commencent déjà à ſe percher.

Il eſt rare que l'on ſoumette les dindonneaux à la caſtration, comme les poulets ; ils engraiſſent fort bien ſans cela, & leur chair n'en eſt pas moins bonne : nouvelle preuve qu'ils ſont d'un tempérament moins chaud que les coqs ordinaires.

Lorſqu'ils ſont devenus forts, ils quittent leur mère, ou plutôt ils en ſont abandonnés, parce qu'elle cherche à faire une ſeconde ponte ou une ſeconde couvée; plus les dindonneaux étoient foibles & délicats dans le premier âge, plus ils deviennent, avec le temps, robuſtes & capables de ſoutenir toutes les injures du temps: ils aiment à ſe percher en plein air, & paſſent ainſi les nuits les plus froides de l'hiver, tantôt ſe ſoutenant ſur un ſeul pied, & retirant l'autre dans les plumes de leur ventre, comme pour le réchauffer; tantôt, au contraire, s'accroupiſſant ſur leur bâton, & s'y tenant en équilibre; ils ſe mettent la tête ſous l'aile pour dormir, &, pendant leur ſommeil, ils ont le mouvement de la reſpiration ſenſible & très-marqué.

La meilleure façon de conduire les dindons devenus forts, c'eſt de les mener paître par la campagne, dans les lieux où abondent les orties & autres plantes de leur goût, dans les vergers, lorſque les fruits commencent à tomber, &c. mais il faut éviter ſoigneuſement les

pâturages où croissent les plantes qui leur sont contraires, telles que la grande digitale à fleurs rouges ; cette plante est un véritable poison pour les dindons ; ceux qui en ont mangé éprouvent une sorte d'ivresse, des vertiges, des convulsions ; &, lorsque la dose a été un peu forte, ils finissent par mourir éthiques : on ne peut donc apporter trop de soin à détruire cette plante nuisible dans les lieux où l'on élève des dindons *(h)*.

On doit aussi avoir attention, surtout dans les commencemens, de ne les faire sortir le matin, qu'après que le soleil a commencé de sécher la rosée, de les faire rentrer avant la chûte du serein, & de les mettre à l'abri pendant la plus grande chaleur des jours d'été : tous les soirs, lorsqu'ils reviennent, on leur donne la pâtée, du grain ou quelqu'autre nourriture, excepté seulement au temps des moissons, où ils trouvent suffisamment à manger par la campagne ; comme ils sont fort craintifs,

(h) Voyez Histoire de l'Académie Royale des Sciences de Paris, *année* 1748, *page* 84.

ils ſe laiſſent aiſément conduire ; il ne faut que l'ombre d'une baguette pour en mener des troupeaux même très-conſidérables, & ſouvent ils prendront la fuite devant un animal beaucoup plus petit & plus foible qu'eux : cependant il eſt des occaſions où ils montrent du courage, ſur-tout lorſqu'il s'agit de ſe défendre contre les fouines & autres ennemis de la volaille ; on en a vu même quelquefois entourer, en troupe, un lièvre au gîte, & chercher à le tuer à coups de bec *(i)*.

Ils ont différens tons, différentes inflexions de voix, ſelon l'âge, le ſexe, & ſuivant les paſſions qu'ils veulent exprimer : leur démarche eſt lente & leur vol peſant ; ils boivent, mangent, avalent de petits cailloux, & digèrent à peu près comme les coqs, &, comme eux, ils ont double eſtomac, c'eſt-à-dire, un jabot & un géſier ; mais, comme ils ſont plus gros, les muſcles de leur géſier ont auſſi plus de force.

La longueur du tube inteſtinal eſt

(i) Ornithologie de Salerne, *page* 132.

à peu près quadruple de la longueur de l'animal, prise depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité du croupion; ils ont deux *cœcum*, dirigés l'un & l'autre d'arrière en avant, & qui, pris ensemble, font plus du quart de tout le conduit intestinal; ils prennent naissance assez près de l'extrémité de ce conduit, & les excrémens contenus dans leur cavité, ne diffèrent guère de ceux que renferme la cavité du *colon* & du *rectum* : ces excrémens ne séjournent point dans la cloaque commune, comme l'urine, & ce sédiment blanc, qui se trouve plus ou moins abondamment par-tout où passe l'urine, & ils ont assez de consistance pour se mouler en sortant par l'*anus*.

Les parties de la génération se présentent dans les dindons à peu près comme dans les autres gallinacés; mais à l'égard de l'usage qu'ils en font, ils paroissent avoir beaucoup moins de puissance réelle, les mâles étant moins ardens pour leurs femelles, moins prompts dans l'acte de la fécondation, & leurs approches étant beaucoup plus rares; &,

d'autre côté, les femelles pondent plus tard, & bien plus rarement, du moins dans nos climats.

Comme les yeux des oiseaux sont, dans quelques parties, organisés différemment de ceux de l'homme & des animaux quadrupèdes, je crois devoir indiquer ici ces principales différences; outre les deux paupières supérieure & inférieure, les dindons, ainsi que la plupart des autres oiseaux, en ont encore une troisième, nommée paupière interne, *membrana nictitans*, qui se retire & se plisse en forme de croissant dans le grand coin de l'œil, & dont les cillemens fréquens & rapides s'exécutent par une mécanique musculaire curieuse: la paupière supérieure est presqu'entièrement immobile; mais l'inférieure est capable de fermer l'œil en s'élevant vers la supérieure; ce qui n'arrive guère que lorsque l'animal dort ou lorsqu'il ne vit plus: ces deux paupières ont chacune un point lacrymal, & n'ont pas des rebords cartilagineux; la cornée transparente est environnée d'un cercle osseux, composé de quinze pièces plus

ou moins, posées l'une sur l'autre en recouvrement, comme les tuiles ou les ardoises d'un couvert; le crystallin est plus dur que celui de l'homme, mais moins dur que celui des quadrupèdes & des poissons *(k)*, & sa plus grande courbure est en arrière *(l)*; enfin il sort du nerf optique, entre la rétine & la choroïde, une membrane noire de figure rhomboïde, & composée de fibres parallèles, laquelle traverse l'humeur vitrée, & va s'attacher quelquefois immédiatement par son angle antérieur, quelquefois par un filet qui part de cet angle, à la capsule du crystallin; c'est à cette membrane subtile & transparente que M.rs les Anatomistes de l'Académie des Sciences ont donné le nom de *bourse*, quoiqu'elle n'en ait guère la figure dans le dindon, non plus que dans la poule, l'oie, le canard, le pigeon, &c. son usage est, selon M. Petit, d'absorber les rayons de lumière qui partent des objets qui sont à côté

(k) Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, *année* 1726, *page* 83.

(l) *Ibidem*, année 1730, page 10.

de la tête, & qui entrent directement dans les yeux *(m)*; mais, quoi qu'il en ſoit de cette idée, il eſt certain que l'organe de la vue eſt plus composé dans les oiſeaux que dans les quadrupèdes; &, comme nous avons prouvé ailleurs que les oiſeaux l'emportoient par ce ſens, ſur les autres animaux *(n)*, & que nous avons même eu occaſion de remarquer plus haut combien la poule d'Inde avoit la vue perçante, on ne peut guère ſe refuſer à cette conjecture ſi naturelle, que la ſupériorité de l'organe de la vue dans les oiſeaux, eſt dûe à la différence de la ſtructure de leurs yeux, & à l'artifice particulier de leur organiſation; conjecture très-vraiſemblable, mais de laquelle néanmoins la valeur préciſe ne pourra être déterminée que par l'étude approfondie de l'anatomie comparée & de la mécanique animale.

(m) Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, *année* 1735, *page* 123.

(n) Voyez *Diſcours ſur la Nature des Oiſeaux,* tome I, page 6.

Si l'on compare le témoignage des Voyageurs, on ne peut s'empêcher de reconnoître que les dindons ſont originaires d'Amérique & des iſles adjacentes, & qu'avant la découverte de ce nouveau continent, ils n'exiſtoient point dans l'ancien.

Le P. du Tertre remarque qu'ils ſont dans les Antilles comme dans leur pays naturel, & que, pourvu qu'on en ait un peu de ſoin, ils couvent trois à quatre fois l'année *(o)*: or c'eſt une règle générale pour tous les animaux, qu'ils multiplient plus dans le climat qui leur eſt propre que par-tout ailleurs; ils y deviennent auſſi plus grands & plus forts, & c'eſt préciſément ce que l'on obſerve dans les dindons d'Amérique: on en trouve une multitude prodigieuſe chez les Illinois, diſent les Miſſionnaires Jéſuites; ils y vont par troupes de cent, quelquefois même de deux cents, ils ſont beaucoup plus gros que ceux que l'on voit en France,

(g) Hiſtoire générale des Antilles, *tome II, page* 266.

& pèsent jusqu'à trente-six livres *(p)*; Josselin dit jusqu'à soixante livres *(q)*: ils ne se trouvent pas en moindre quantité dans le Canada (où, selon le P. Théodat, Récollet, les Sauvages les appeloient *Ondettoutaques*), dans le Mexique, dans la Nouvelle-Angleterre, dans cette vaste contrée qu'arrose le Mississipi, & chez les Brasiliens, où ils sont connus sous le nom de *Arignan-oussou (r)*. Le docteur Hans Sloane en a vu à la Jamaïque: il est à remarquer que, dans presque tous ces pays, les dindons sont dans l'état de sauvages, & qu'ils y fourmillent par-tout, à quelque distance néanmoins des habitations, comme s'ils ne cédoient le terrein que pied à pied aux colons Européens.

Mais si la plupart des Voyageurs & témoins oculaires, s'accordent à regarder cet oiseau comme naturel, appartenant en propre au continent de l'Amérique,

(p) Lettres Édifiantes, *XXIII.e Rec. page* 237.

(q) Raretés de la Nouvelle-Angleterre.

(r) Voyage au Bresil, recueilli par de Lery, *page* 171.

ſur-tout de l'Amérique ſeptentrionale, ils ne s'accordent pas moins à dépoſer qu'il ne s'en trouve point, ou que très-peu, dans toute l'Aſie.

Gemelli Caréri nous apprend que non-ſeulement il n'y en a point aux Philippines; mais que ceux même que les Eſpagnols y avoient apportés de la Nouvelle-Eſpagne, n'avoient pu y proſpérer *(ſ)*.

Le P. du Halde aſſure qu'on ne trouve à la Chine que ceux qui y ont été tranſportés d'ailleurs; il eſt vrai que, dans le même endroit, ce Jéſuite ſuppoſe qu'ils ſont fort communs dans les Indes orientales; mais il paroît que ce n'eſt en effet qu'une ſuppoſition fondée ſur des ouï-dire, au lieu qu'il étoit témoin oculaire de ce qu'il dit de la Chine *(t)*.

Le P. de Bourzes, autre Jéſuite, raconte qu'il n'y en a point dans le royaume de Maduré, ſitué en la preſ-

(ſ) Voyages, *tome V, pages* 271 *&* 272.

(t) Hiſtoire générale des Voyages, *tome VI, page* 487.

qu'iſle en-deçà du Gange ; d'où il con clut avec raiſon, que ce ſont appa remment les Indes occidentales qui on donné leur nom à cet oiſeau *(u)*.

Dampier n'en a point vu non plu à Mindanao *(x)*, Chardin *(y)* & Tavernier, qui ont parcouru l'Aſie *(z)* diſent poſitivement qu'il n'y a poin de dindons dans tout ce vaſte pays ſelon le dernier de ces Voyageurs, c ſont les Arméniens qui les ont porté en Perſe, où ils ont mal réuſſi, comm ce ſont les Hollandois qui les ont porté à Batavia, où ils ont beaucoup mieu proſpéré.

Enfin Boſman & quelques autre Voyageurs nous diſent que ſi l'on voi des dindons au pays de Congo, à l Côte-d'or, au Sénégal & autres lieu de l'Afrique, ce n'eſt que dans le

(u) Lettre du 21 Septembre 1713, parmi le Lettres Édifiantes.

(x) Nouveau Voyage, *tome I, page* 406.

(y) Voyages de Chardin, *tome II, page* 29.

(z) Voyages de Tavernier, *tome II, page* 22.

comptoirs & chez les Étrangers, les naturels du pays en faiſant peu d'uſage; ſelon les mêmes Voyageurs, il eſt viſible que ces dindons ſont provenus de ceux que les Portugais & autres Européens avoient apportés dans les commencemens avec la volaille ordinaire *(a)*.

Je ne diſſimulerai pas que Aldrovande, Geſner, Bélon & Ray ont prétendu que les dindons étoient originaires d'Afrique ou des Indes orientales; & quoique leur ſentiment ſoit peu ſuivi aujourd'hui, je crois devoir, à de ſi grands noms, de ne point le rejeter ſans quelque diſcuſſion.

Aldrovande a voulu prouver fort au long que les dindons étoient les véritables méléagrides des Anciens, autrement les poules d'Afrique ou de Numidie, dont le plumage eſt couvert de taches rondes en forme de gouttes *(gallinæ Numidicæ guttatæ)*; mais il eſt évident, & tout le monde convient aujourd'hui, que ces poules Africaines ne ſont autre choſe que nos peintades,

(a) Voyages de Boſman, *page* 242.

qui en effet nous viennent d'Afrique & sont très-différentes des dindons ainsi, il seroit inutile de discuter plu en détail cette opinion d'Aldrovande qui porte avec elle sa réfutation, & que néanmoins M. Linnæus sembl avoir voulu perpétuer ou renouveler en appliquant au dindon le nom d *meleagris*.

Ray, qui fait venir les dindons d'Afrique ou des Indes orientales, sembl s'être laissé tromper par les noms; celu d'oiseau de Numidie, qu'il adopte, suppose une origine africaine, & ceux d *Turkey* & d'oiseau de Calécut, un origine asiatique; mais un nom n'es pas toujours une preuve, sur-tout un nom populaire, appliqué par des gen peu instruits, & même un nom scientifique, appliqué par des Savans, qui n sont pas toujours exempts de préjugés d'ailleurs Ray lui-même avoue, d'aprè Hans Sloane, que ces oiseaux se plaisen beaucoup dans les pays chauds de l'Amérique, & qu'ils y multiplient prodigieusement *(b)*.

(b) Synopsis avium, appendix, page 182.

A l'égar

A l'égard de Gesner, il dit, à la vérité, que la plupart des Anciens, & entr'autres Aristote & Pline, n'ont pas connu les dindons; mais il prétend que Elien les a eu en vue dans le passage suivant : *In Indiâ gallinacei nascuntur maximi; non rubram habent cristam, ut nostri, sed ita variam & floridam veluti coronam floribus contextam; caudæ pennas non inflexas habent, neque revolutas in orbem, sed latas; quas cum non erigunt, ut pavones trahunt : eorum pennæ smaragdi colorem ferunt.* « Les Indes produisent de très-gros coqs dont la crête « n'est point rouge, comme celle des nô- « tres, mais de couleurs variées, comme « seroit une couronne de fleurs; leur queue « n'a pas non plus de plumes recour- « bées en arc; lorsqu'ils ne la relèvent « pas, ils la portent comme des paons, « (c'est-à-dire, horizontalement), leurs « pennes sont de la couleur de l'éme- « raude : » mais je ne vois pas que ce passage soit appliquable aux dindons, 1.° La grosseur de ces coqs ne prouve point que ce soit des dindons; car on sait qu'il y a en effet dans l'Asie, &

notamment en Perse & au Pégu, de véritables coqs qui sont très-gros.

2.° Cette crète, de couleurs variées, suffiroit seule pour exclure les dindons qui n'eurent jamais de crête; car il s'agit ici, non d'une aigrette de plumes, mais d'une crête véritable, analogue à celle du coq, quoique de couleur différente.

3.° Le port de la queue, semblable à celui du paon, ne prouve rien non plus, parce qu'Elien dit positivement que l'oiseau dont il s'agit, porte sa queue comme le paon, *lorsqu'il ne la relève point;* & s'il l'eût relevée comme le paon en faisant la roue, Elien n'auroit pu oublier de faire mention d'un caractère aussi singulier, & d'un trait de ressemblance si marqué avec le paon, auquel il le comparoit dans ce moment même.

4.° Enfin les pennes, couleur d'émeraude, ne sont rien moins que suffisantes pour déterminer ici l'espèce des dindons, bien que quelques-unes de leurs plumes aient des reflets smaragdins; car on sait que le plumage de

plusieurs autres oiseaux a la même couleur & les mêmes reflets.

Bélon ne me paroît pas mieux fondé que Gesner, à retrouver les dindons dans les ouvrages des Anciens : Columelle avoit dit, dans son livre DE RE RUSTICA *(c)*, *Africana est meleagridi similis, nisi quod rutilam galeam & cristam capite gerit, quæ utraque in meleagride sunt cerulea.* « La poule d'Afrique ressemble à la méléagride, excepté « qu'elle a la crête & le casque rouge « *rutila*, au lieu que ces mêmes parties « sont bleues dans la méléagride. » Bélon a pris cette *poule africaine* pour la peintade, & la méléagride pour le dindon; mais il est évident, par le passage même, que Columelle parle ici de deux variétés de la même espèce, puisque les deux oiseaux dont il s'agit se ressemblent de tout point, excepté par la couleur, laquelle est en effet sujette à varier dans la même espèce, & notamment dans celle de la peintade, où les mâles ont les appendices

(c) Lib. VIII, cap. II.

membraneuses qui leur pendent aux deux côtés des joues, de couleur bleue, tandis que les femelles ont ces mêmes appendices de couleur rouge : d'ailleurs comment supposer que Columelle, ayant à désigner deux espèces aussi différentes que celles de la peintade & du dindon, se fût contenté de les distinguer par une variété aussi superficielle que celle de la couleur d'une petite partie, au lieu d'employer des caractères tranchés qui lui sautoient aux yeux ?

C'est donc mal-à-propos que Bélon a cru pouvoir s'appuyer de l'autorité de Columelle, pour donner aux dindons une origine africaine ; & ce n'est pas avec plus de succès qu'il a cherché à se prévaloir du passage suivant de Ptolomée, pour leur donner une origine asiatique. *Triglyphon Regiâ in quâ galli gallinacei barbati esse dicuntur* (d). Cette Triglyphe est en effet située dans la presqu'île au-delà du Gange ; mais on n'a aucune raison de croire que ces

(d) *Geographia*, lib. VIII, cap. 11, *Tabula XI*, *Asiæ*.

coqs barbus ſoient des dindons ; car, 1.° il n'y a pas juſqu'à l'exiſtence de ces coqs qui ne ſoit incertaine, puiſqu'elle n'eſt alléguée que ſur la foi d'un, on dit *(dicuntur)*; 2.° on ne peut donner aux dindons le nom de coqs barbus, comme je l'ai dit plus haut ; ce mot de barbe appliqué à un oiſeau ne pouvant ſignifier qu'une touffe de plumes ou de poils placés ſous le bec, & non ce bouquet de crins durs que les dindons ont au bas du cou ; 3.° Ptolomée étoit Aſtronome & Géographe, mais point du tout Naturaliſte ; & il eſt viſible qu'il cherchoit à jeter quelqu'intérêt dans ſes Tables géographiques, en y mêlant, ſans beaucoup de critique, les ſingularités de chaque pays ; dans la même page, où il fait mention de ces coqs barbus, il parle de trois îles des Satyres, dont les habitans avoient des queues, & de certaines îles Manioles au nombre de dix, ſituées à peu près dans le même climat, où l'aimant abonde au point que l'on n'oſe y employer le fer, dans la conſtruction des navires,

de peur qu'ils ne soient attirés & retenus par la force magnétique ; mais ces queues humaines, quoiqu'attestées par des Voyageurs & par les Missionnaires Jésuites, selon Gemelli Caréri *(e)*, sont au moins fort douteuses ; ces montagnes d'aimant ou plutôt leurs effets sur la ferrure des vaisseaux ne le sont pas moins, & l'on ne peut guère compter sur des faits mêlés avec de pareilles incertitudes ; 4.° enfin Ptolomée, à l'endroit cité, parle positivement des coqs ordinaires *(galli gallinacei)*, qui ne peuvent être confondus avec les coqs d'Inde, ni pour la forme extérieure, ni pour le plumage, ni pour le chant, ni pour les habitudes naturelles, ni pour la couleur des œufs, ni pour le temps de l'incubation, &c. Il est vrai que Scaliger tout en avouant que la méléagride d'Athénée, ou plutôt de Clytus, cité par Athénée, étoit un oiseau d'Étolie, aimant les lieux aquatiques, peu attaché à sa couvée, & dont la chair sentoit le marécage, tous

(e) Voyage, *tome V, page* 68.

caractères qui ne conviennent point au dindon, qui ne ſe trouve point en Étolie, fuit les lieux aquatiques, a le plus grand attachement pour ſes petits, & la chair de bon goût, il n'en prétend pas moins que la méléagride eſt un dindon *(f)*; mais les Anatomiſtes de l'Académie des Sciences qui, d'abord étoient du même avis lorſqu'ils firent la deſcription du coq Indien, ayant examiné les choſes de plus près, ont reconnu & prouvé ailleurs que la peintade étoit la vraie méléagride des Anciens; en ſorte qu'il doit demeurer pour conſtant, qu'Athénée ou Clytus, Élien, Columelle & Ptolomée, n'ont pas plus parlé des dindons, qu'Ariſtote & Pline, & que ces oiſeaux ont été inconnus aux Anciens.

Nous ne voyons pas même qu'il en ſoit fait mention dans aucun Ouvrage moderne, écrit avant la découverte de l'Amérique : une tradition populaire fixe, dans le ſeizième ſiècle,

(f) In Cardanum exercit. 238.

ſous François I.er, l'époque de leur première apparition en France; car c'eſt dans ce temps que vivoit l'amiral Chabot: les Auteurs de la *Zoologie Britannique* avancent, comme un fait notoire, qu'ils ont été apportés en Angleterre ſous le règne de Henri VIII, contemporain de François I.er *(g)*, ce qui s'accorde très-bien avec notre ſentiment; car l'Amérique ayant été découverte par Chriſtophe Colomb, ſur la fin du quinzième ſiècle, & les rois François I.er & Henri VIII étant montés ſur le Trône au commencement du ſeizième ſiècle, il eſt tout naturel que ces oiſeaux apportés d'Amérique, aient été introduits comme nouveautés, ſoit en France, ſoit en Angleterre, ſous le règne de ces Princes; & cela eſt confirmé par le témoignage précis de J. Sperling, qui écrivoit avant 1660, & qui aſſure expreſſément qu'ils avoient été tranſportés des Nouvelles Indes en Europe, plus d'un ſiècle auparavant *(h)*.

(g) Britiſch Zoology, pag. 87.
(h) Zoologia Phyſica, pag. 366.

Tout concourt donc à prouver que l'Amérique eſt le pays natal des dindons ; & comme ces ſortes d'oiſeaux ſont peſans, qu'ils n'ont pas le vol élevé & qu'ils ne nagent point, ils n'ont pu, en aucune manière, traverſer l'eſpace qui ſépare les deux continens, pour aborder en Afrique, en Europe ou en Aſie ; ils ſe trouvent donc dans le cas des quadrupèdes, qui n'ayant pu, ſans le ſecours de l'homme, paſſer d'un continent à l'autre, appartiennent excluſivement à l'un des deux ; & cette conſidération donne une nouvelle force au témoignage de tant de Voyageurs, qui aſſurent n'avoir jamais vu de dindons ſauvages, ſoit en Aſie, ſoit en Afrique, & n'y en avoir vu de domeſtiques que ceux qui y avoient été apportés d'ailleurs.

Cette détermination du pays naturel des dindons, influe beaucoup ſur la ſolution d'une autre queſtion qui, au premier coup d'œil, ne ſemble pas y avoir du rapport ; J. Sperling, dans ſa *Zoologia Phyſica, pag. 369*, prétend

que le dindon eſt un monſtre (il auroit dû dire un mulet), provenant du mêlange de deux eſpèces, celle du paon & du coq ordinaire; mais s'il eſt bien prouvé, comme je le crois, que les dindons ſoient d'origine américaine, il n'eſt pas poſſible qu'ils aient été produits par le mêlange de deux eſpèces aſiatiques, telles que le coq & le paon; & ce qui achève de démontrer qu'en effet cela n'eſt pas, c'eſt que, dans toute l'Aſie, on ne trouve point de dindons ſauvages, tandis qu'ils fourmillent en Amérique; mais, dira-t-on, que ſignifie donc ce nom de *gallo-parvus* (coq-paon), ſi anciennement appliqué au dindon? rien de plus ſimple; le dindon étoit un oiſeau étranger, qui n'avoit point de nom dans nos langues Européennes; &, comme on lui a trouvé des rapports aſſez marqués avec le coq & le paon, on a voulu indiquer ces rapports par le nom compoſé de *gallopavus*; d'après lequel Sperling, & quelques autres, auront cru que le dindon étoit réellement le produit du

mêlange de l'efpèce du paon avec celle du coq, tandis qu'il n'y avoit que les noms de mêlés ; tant il eft dangereux de conclure du mot à la chofe ! tant il eft important de ne point appliquer aux animaux de ces noms compofés qui font prefque toujours fufceptibles d'équivoque !

M. Edwards parle d'un autre mulet qu'il dit être le mêlange de l'efpèce du dindon avec celle du faifan ; l'individu fur lequel il a fait fa defcription *(i)*, avoit été tué d'un coup de fufil, dans les bois voifins de Hanford, dans la province de Dorfet, où il fut aperçu au mois d'octobre 1759, avec deux ou trois autres oifeaux de la même efpèce : il étoit en effet d'une groffeur moyenne entre le faifan & le dindon, ayant trente-deux pouces de vol ; une petite aigrette de plumes noires affez longues, s'élevoit fur la bafe du bec fupérieur ; la tête n'étoit point nue comme celle du dindon, mais couverte de petites plumes fort courtes ; les yeux étoient entourés

(i) Glanures, *planche CCCXXXVII.*

d'un cercle de peau rouge, mais moins large que dans le faisan : on ne dit point si cet oiseau relevoit les grandes plumes de la queue pour faire la roue ; il paroît seulement, par la figure, qu'il la portoit ordinairement comme la porte le dindon lorsqu'il est tranquille : au reste, il est à remarquer qu'il n'avoit la queue composée que de seize plumes, comme celle du coq de bruyère ; tandis que celle des dindons & des faisans en a dix-huit : d'ailleurs chaque plume du corps étoit double sur une même racine, l'une ferme & plus grande, l'autre petite & duvetée, caractère qui ne convient ni au faisan ni au dindon, mais bien au coq de bruyère & au coq commun ; si cependant l'oiseau dont il s'agit, tiroit son origine du mêlange du faisan avec le dindon, il semble qu'on auroit dû retrouver en lui comme dans les autres mulets ; premièrement, les caractères communs aux deux espèces primitives ; en second lieu, des qualités moyennes entre leurs qualités opposées, ce qui n'a point lieu ici, puisque le prétendu mulet de M. Edwards, avoit

des caractères qui manquoient absolument aux deux espèces primitives (les plumes doubles), & qu'il manquoit d'autres caractères qui se trouvoient dans ces deux espèces (les dix-huit plumes de la queue) ; & si l'on vouloit absolument une espèce métive, il y auroit plus de fondement à croire qu'elle dérive du mêlange du coq de bruyère & du dindon, qui, comme je l'ai remarqué, n'a que seize pennes à la queue, & qui a les plumes doubles comme notre prétendu mulet.

Les dindons sauvages ne diffèrent des domestiques, qu'en ce qu'ils sont beaucoup plus gros & plus noirs : du reste, ils ont les mêmes mœurs, les mêmes habitudes naturelles, la même stupidité ; ils se perchent dans les bois sur les branches sèches, & lorsqu'on en fait tomber quelqu'un d'un coup d'arme à feu, les autres restent toujours perchés, & pas un seul ne s'envole. Selon Fernandès, leur chair, quoique bonne, est plus dure & moins agréable que celle des dindons domestiques ; mais ils sont deux fois plus gros : *hucxolotl*

eſt le nom Mexicain du mâle ; & *cihuatotolin*, le nom de la femelle *(k)*. Albin nous apprend qu'un grand nombre de Seigneurs Anglois ſe plaiſent à élever des dindons ſauvages, & que ces oiſeaux réuſſiſſent aſſez bien par-tout où il y a de petits bois, des parcs ou autres enclos *(l)*.

Le dindon huppé n'eſt qu'une variété du dindon commun, ſemblable à celle du coq huppé dans l'eſpèce du coq ordinaire ; la huppe eſt quelquefois noire, & d'autres fois blanche, telle que celle du dindon décrit par Albin *(m)* : il étoit de la groſſeur des dindons ordinaires : il avoit les pieds couleur de chair ; la partie ſupérieure du corps, d'un brun foncé ; la poitrine, le ventre, les cuiſſes & la queue blanches, ainſi que les plumes qui formoient ſon aigrette ; du reſte, il reſſembloit exactement à nos dindons com-

(k) Fr. Fernandès, *Hiſtoria Avium novæ Hiſpaniæ*, pag. 27.

(l) Albin, *Liv. II, n.° XXXIII.*

(m) Ibidem.



LE DINDON.

muns, & par la chair ſpongieuſe & glanduleuſe qui recouvroit la tête, & la partie ſupérieure du cou, & par le bouquet de crins durs naiſſant (en apparence) de la poitrine, & par les éperons courts qu'il avoit à chaque pied, & par ſon antipathie ſingulière pour le rouge, &c.



* LA

PEINTADE (a).

Planche IV de ce volume.

IL NE FAUT pas confondre la Peintade avec le *Pintado*, comme a fait M. Ray, du moins avec le *Pintado* dont parle Dampier *(b)*, lequel est un oiseau de

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 108.

(a) La Peintade, en Grec & en Latin, *Meleagris*; en Italien, *Gallina di Numidia*; en Allemand, *Perl-huhn*; en Anglois, *Pintado* ou *Guinea-hea* : à Congo, *Quetelé*. — *Meleagris vel gallus numidicus aut mauritanus silvestris.* Gesner, *Avi.* pag. 480. — Poule de la Guinée. Bélon, *Hist. des Oiseaux*, page 246. — Peintade. Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, page 79, planche XLVII*, avec une bonne figure. — *Gallina Africana.* Frisch, *planche CXXVI*, avec une figure coloriée. — La Peintade. Brisson, *tome I, page* 176, avec une bonne figure, *planche VIII.*

(b) Voyez son *Voyage aux Terres Australes*, tome IV de son *Nouveau voyage autour du Monde*, page 23, édition de Rouen.

mer, de la grosseur d'un canard, ayant les ailes fort longues, & qui rase la surface de l'eau en volant ; tous caractères fort étrangers à la peintade, qui est un oiseau terrestre, à ailes courtes, & dont le vol est fort pesant.

Celle-ci a été connue & très-bien désignée par les Anciens. Aristote n'en parle qu'une seule fois dans tous ses Ouvrages sur les animaux ; il la nomme *méléagride*, & dit que ses œufs sont marquetés de petites taches *(c)*.

Varron en fait mention sous le nom de poule d'Afrique ; c'est, selon lui, un oiseau de grande taille, à plumage varié, dont le dos est rond, & qui étoit fort rare à Rome *(d)*.

Pline dit les mêmes choses que Varron, & semble n'avoir fait que le copier *(e)* ; à moins qu'on ne veuille

(c) Voyez *Historia Animalium*, lib. VI, cap. II.

(d) Grandes, variæ, gibberæ quas meleagrides appellant Græci. Varro, *de Re Rusticâ*, lib. III, cap. IX.

(e) Africæ Gallinarum genus, gibberum, variis sparsum plumis. Hist. nat. *lib. X, cap. XXVI.*

attribuer la reſſemblance des deſcriptions à l'identité de l'objet décrit : il répète auſſi ce qu'Ariſtote avoit dit de la couleur des œufs *(f)* ; & il ajoute que les peintades de Numidie étoient les plus eſtimées *(g)*, d'où on a donné à l'eſpèce, le nom de poule Numidique par excellence.

Columelle en reconnoiſſoit de deux ſortes, qui ſe reſſembloient en tout point, excepté que l'une avoit les barbillons bleus, & que l'autre les avoit rouges ; & cette différence avoit paru aſſez conſidérable aux Anciens, pour conſtituer deux eſpèces ou races déſignées par deux noms diſtincts : ils appelloient *méléagride*, la poule aux barbillons rouges ; & *poule africaine*, celle aux barbillons bleus *(h)*, n'ayant pas obſervé ces

(f) Africæ Gallinarum genus, gibberum, variis ſparſum plumis. Hiſt. nat. *lib.* X, cap. LII.

(g) Ibidem, cap. XLVIII, *quam plerique numidicam dicunt.* Columelle.

(h) Africana gallina eſt meleagridi ſimilis niſi quod rutilam paleam & criſtam capite gerit, quæ utraque ſunt in meleagride cærulea. Voyez Columelle, *de Re Ruſticâ*, lib. XIII, cap. II.

oiſeaux d'aſſez près pour s'apercevoir que la première étoit la femelle, & la ſeconde, le mâle d'une ſeule & même eſpèce, comme l'ont remarqué M.rs de l'Académie *(i)*.

Quoi qu'il en ſoit, il paroît que la peintade, élevée autrefois à Rome avec tant de ſoin, s'étoit perdue en Europe, puiſqu'on n'en retrouve plus aucune trace chez les Écrivains du moyen âge, & qu'on n'a recommencé à en parler que depuis que les Européens ont fréquenté les côtes occidentales de l'Afrique, en allant aux Indes par le cap de Bonne-eſpérance *(k)*; non-

(i) *Voyez* Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire naturelle des Animaux, dreſſés par M. Perrault, *deuxième partie, page* 82.

(k) « Tout ainſi comme la Guinée, eſt un pays dont les Marchands ont commencé à apporter « pluſieurs marchandiſes, qui étoient auparavant « inconnues à nos François; auſſi, ſans leurs Navi- « gations, les poules de ce pays-là étoient inconnues, « n'eût été qu'ils leur ont fait paſſer la mer, qui « maintenant ſont j'a ſi fréquentes ès maiſons des « grands Seigneurs en nos contrées, qu'elles nous « en font communes. » *Voyez* Bélon, *Hiſtoire naturelle des Oiſeaux*, page 246.

ſeulement ils l'ont répandue en Europe
mais ils l'ont encore tranſportée en
Amérique : & cet oiſeau ayant éprouv
diverſes altérations dans ſes qualités ex
térieures par les influences des diver
climats ; il ne faut pas s'étonner ſi le
Modernes, ſoit Naturaliſtes, ſoit Voya
geurs, en ont encore plus multiplié le
races que les Anciens.

Friſch diſtingue, comme Columelle
la peintade à barbillons rouges, de cell
à barbillons bleus *(l)* ; mais il reconnoî
entr'elles pluſieurs autres différences
ſelon lui, cette dernière, qui ne ſe trouv
guère qu'en Italie, n'eſt point bonn
à manger, elle eſt plus petite, elle ſ
tient volontiers dans les endroits maré-
cageux, & prend peu de ſoin de ſe
petits : ces deux derniers traits ſe re-
trouvent dans la méléagride de Clytu
de Milet ; « on les tient, dit-il, dan
» un lieu aquatique, & elles montren
» ſi peu d'attachement pour leurs pe-
» tits, que les Prêtres commis à leu

(l) *Voyez* le Diſcours relatif à la planche CXXVI
de Friſch.

garde sont obligés de prendre soin « de la couvée ; » mais il ajoute que leur grosseur est celle d'une poule de belle race *(m)* : il paroît aussi, par un passage de Pline, que ce Naturaliste regardoit la méléagride comme un oiseau aquatique *(n)* ; celle à barbillons rouges est au contraire, selon M. Frisch, plus grosse qu'un faisan, se plaît dans les lieux secs, élève soigneusement ses petits, &c.

Dampier assure que, dans l'île de May, l'une de celles du Cap-vert, il y a des peintades dont la chair est extraordinairement blanche ; d'autres dont la chair est noire, & que toutes sont tendre & délicate *(o)* ; le P. Labat

(m) Locus ubi aluntur, palustris est; pullos suos nullo amoris affectu hæc ales prosequitur, & teneros adhuc negligit, quare à Sacerdotibus curam eorum geri oporret. Voyez Athénée, *lib. XIV, cap. XXVI.*

(n) Menesias Africæ locum sicyonem appellat, & crathim amnem in oceanum effluentem, lacu in quo aves quas meleagridas & Penelopas vocat, vivere. Hist. naturalis, *lib. XXXVII, cap. II.*

(o) Voyez *Nouveau Voyage autour du monde*, tome IV, page 23.

en dit autant *(p)* : cette différence,
elle eſt vraie, me paroît d'autant plu
conſidérable, qu'elle ne pourroit êtı
attribuée au changement de climat
puiſque dans cette île, qui avoiſine l'A
frique, les peintades ſont comme dai
leur pays natal; à moins qu'on ne veuil
dire que les mêmes cauſes particulièr
qui teignent en noir la peau & le p
rioſte de la plupart des oiſeaux des îl
de San-Jago, voiſines de l'île de May
noirciſſent auſſi, dans cette dernière,
chair des peintades.

Le P. Charlevoix prétend qu'il
en a une eſpèce à Saint-Domingue
plus petite que l'eſpèce ordinaire *(q)*
mais ce ſont apparemment ces peintad
marronnes, provenant de celles qui
furent tranſportées par les Caſtillans
peu après la conquête de l'Iſle ; cet
race étant devenue ſauvage, & s'étai
comme naturaliſée dans le pays, au
éprouvé l'influence naturelle de ce cl

(p) Voyez *Nouveau Voyage autour du mond*
tome II, page 326.

(q) Voyez Hiſtoire de l'île Eſpagnole de Sain
Domingue, *pages* 28 & 29.

mat, laquelle tend à affoiblir, amoindrir, détériorer les espèces, comme je l'ai fait voir ailleurs *(r)*; & ce qui eſt digne de remarque, c'eſt que cette race, originaire de Guinée, & qui, tranſportée en Amérique, y avoit ſubi l'état de domeſticité, n'a pu, dans la ſuite, être ramenée à cet état, & que les colons de Saint-Domingue ont été obligés d'en faire venir de moins farouches d'Afrique, pour les élever & les multiplier dans les baſſe-cours *(ſ)*; eſt-ce pour avoir vécu dans un pays plus déſert, plus agreſte, & dont les habitans étoient ſauvages, que ces peintades marronnes, ſont devenues plus ſauvages elles-mêmes? ou ne ſeroit-ce pas auſſi pour avoir été effarouchées par les Chaſſeurs Européens, & ſurtout par les François, qui en ont détruit un grand nombre, ſelon le P. Margat, Jéſuite *(t)*?

(r) Voyez la nouvelle édition de cet ouvrage, *tome VII, pages* 178 *&* 179.

(ſ) Voyez *Lettres Edifiantes*, XX.me Recueil, *loco citato.*

(t) Ibidem.

Marcgrave en a vu de huppées, qui venoient de Sierra-Liona, & qui avoient autour du cou une espèce de collier membraneux, d'un cendré bleuâtre *(u)*; & c'est encore ici une de ces variétés que j'appelle primitives, & qui méritent d'autant plus d'attention, qu'elles sont antérieures à tout changement de climat.

Le Jésuite Margat, qui n'admet point de différence spécifique entre la poule africaine & la méléagride des Anciens, dit qu'il y en a de deux couleurs à Saint-Domingue, les unes ayant des taches noires & blanches disposées par compartimens en forme de rhomboïdes, & les autres étant d'un gris plus cendré; il ajoute qu'elles ont toutes du blanc sous le ventre, au-dessous & aux extrémités des ailes *(x)*.

Enfin M. Brisson regarde comme une variété constante la blancheur du

(u) Earum collum circum-ligatum seu circum-volutum quasi linteamine membranaceo coloris cinerei cæruleſcentis : caput tegit criſta obrotunda, multiplex, conſtans pennis eleganter nigris. Marcgrave, *Hiſt. naturalis Braſilienſis*, page 192.

(x) Lettres Edifiantes, *au lieu cité.*

plumage

plumage de la poitrine, obſervée ſur les peintades de la Jamaïque, & en a fait une race diſtincte, caractériſée par cet attribut *(y)*, qui, comme nous venons de le voir, n'appartient pas moins aux peintades de Saint-Domingue qu'à celles de la Jamaïque.

Mais, indépendamment des diſſemblances, qui ont paru ſuffiſantes pour admettre pluſieurs races de peintades, j'en trouve beaucoup d'autres, en comparant les deſcriptions & les figures publiées par différens Auteurs, leſquelles indiquent aſſez peu de fermeté, ſoit dans le moule intérieur de cet oiſeau, ſoit dans l'empreinte de ſa forme extérieure, & une très-grande diſpoſition à recevoir les influences du dehors.

La peintade de Friſch, & de quelques autres *(z)*, a le caſque & les

(y) Voyez l'Ornithologie de M. Briſſon, *tome I, page* 180. *Meleagris Pectore albo.*

(z) « Le mâle & la femelle, dit Bélon, ont même madrure en plumes & blancheur autour « des yeux, & rougeur pardeſſous. » Voyez *Hiſt. Nat. des Oiſeaux*, page 247. — *Ad latera capitis albo*, dit Marcgrave. *Hiſtoria Nat. Braſil.* pag. 192.

pieds blanchâtres, le front, le tour des yeux, les côtés de la tête & du cou, dans sa partie supérieure, blancs, marquetés de gris-cendré; celle de Frisch a de plus, sous la gorge, une tache rouge en forme de croissant; plus bas, un collier noir fort large, les soies, ou filets de l'*occiput*, en petit nombre, & pas une seule penne blanche aux ailes; ce qui fait autant de variétés, par lesquelles les peintades de ces Auteurs diffèrent de la nôtre.

Celle de Marcgrave avoit de plus le bec jaune *(a)*; celle de M. Brisson l'avoit rouge à la base, & de couleur de corne vers le bout *(b)*. M.[rs] de l'Académie ont trouvé à quelques-unes une petite huppe à la base du bec, composée de douze ou quinze soies ou filets roides, longs de quatre

— « La tête est revêtue, dit le Jésuite Margat, » d'une peau spongieuse rude, & ridée, dont la couleur est d'un blanc-bleuâtre. » *Voyez* Lettres édifiantes, *Recueil XX, page* 362 *& suivantes.*

(a) Rostrum flavum. Voyez *Historia Nat. Brasil.* pag. 192.

(b) Voyez Ornithologie, *tome I, page* 180,

lignes *(c)*, laquelle ne ſe retrouve que dans celles de Sierra-Liona, dont j'ai parlé plus haut.

Le Docteur Cai dit que la femelle a la tête toute noire, & que c'eſt la ſeule différence qui la diſtingue du mâle *(d)*.

Aldrovande prétend au contraire que la tête de la femelle a les mêmes couleurs que celles du mâle; mais que ſon caſque eſt ſeulement moins élevé & plus obtus *(e)*.

Roberts aſſure qu'elle n'a pas même de caſque *(f)*.

Dampier & Labat, qu'on ne lui voit point ces barbillons rouges, & ces caroncules de même couleur qui, dans le mâle, bordent l'ouverture des narines *(g)*.

(c) Voyez Mémoires ſur les Animaux, *partie II, page* 82.

(d) Caius apud Geſnerum, de Avibus, p. 481.

(e) Voyez *Ornithologia Aldrov.* tome II, p. 336.

(f) Voyages de Roberts au Cap-vert & aux Iſles, &c. *page* 402.

(g) Nouveau Voyage de Dampier, *tome VI*,

M. Barrère dit que tout cela eſt plus pâle que dans le mâle *(h)*, & que les ſoies de l'*occiput* ſont plus rares, & tels apparemment qu'ils paroiſſent dans la *planche* CXXVI de Friſch.

Enfin M.rs de l'Académie ont trouvé, dans quelques individus, ces ſoies ou filets de l'*occiput* élevés d'un pouce, en ſorte qu'ils formoient comme une petite huppe derrière la tête *(i)*.

Il ſeroit difficile de démêler, parmi toutes ces variétés, celles qui ſont aſſez profondes &, pour ainſi dire, aſſez fixes pour conſtituer des races diſtinctes; &, comme on ne peut douter qu'elles ne ſoient toutes fort récentes, il ſeroit peut-être plus raiſonnable de les regarder comme des effets qui s'opèrent

page 402. *Nota.* Il eſt probable que la crête courte, & d'un rouge très-vif, dont parle le P. Charlevoix, n'eſt autre choſe que ces caroncules. Voyez ſon *Hiſtoire de l'Isle Eſpagnole*, tome I, page 28, &c.

(h) Barrère, *Ornithologiæ ſpecimen*, Claſſ. IV, gen. III, ſpecies 6.

(i) *Voyez* Mémoires ſur les Animaux, *partie II, page* 80.

encore journellement par la domesticité, par le changement de climat, par la nature des alimens, &c. & de ne les employer, dans la description, que pour assigner les limites des variations auxquelles sont sujettes certaines qualités de la peintade; & pour remonter, autant qu'il est possible, aux causes qui les ont produites, jusqu'à ce que ces variétés, ayant subi l'épreuve du temps, & ayant pris la consistance dont elles sont susceptibles, puissent servir de caractères à des races réellement distinctes.

La peintade a un trait marqué de ressemblance avec le dindon, c'est de n'avoir point de plumes à la tête ni à la partie supérieure du cou; & cela a donné lieu à plusieurs Ornithologistes, tels que Bélon *(k)*, Gesner *(l)*, Aldrovande *(m)* & Klein *(n)*, de

(k) Voyez Histoire Naturelle des Oiseaux, *page* 248.

(l) Voyez *De Avibus*, pag. 480 & suiv.

(m) Voyez *Ornithologiæ*, lib. XIII, pag. 36.

(n) Prodromus Historiæ Avium, page 112.

prendre le dindon pour la méléagride des Anciens ; mais, outre les différences nombreuſes & tranchées qui ſe trouvent, ſoit entre ces deux eſpèces, ſoit entre ce que l'on voit dans le dindon, & ce que les Anciens ont dit de la méléagride *(o)*, il ſuffit, pour mettre en évidence la fauſſeté de cette conjecture, de ſe rappeler les preuves par leſquelles j'ai établi, à l'article du dindon, que cet oiſeau eſt propre & particulier à l'Amérique, qu'il vole peſamment, ne nage point du tout, & que par conſéquent il n'a pu franchir la vaſte étendue de mers

(o) La Méléagride étoit de la groſſeur d'une poule de bonne race, avoit ſur la tête un tubercule calleux, le plumage marqueté de taches blanches, ſemblables à des lentilles, mais plus grandes ; deux barbillons adhérens au bec ſupérieur, la queue pendante, le dos rond, des membranes entre les doigts, point d'éperons aux pieds, aimoit les marécages, n'avoit point d'attachement pour ſes petits, tous caractères qu'on cherche oit vainement dans le dindon, lequel en a d'ailleurs deux très-frappans, qui ne ſe retrouvent point dans la deſcription de la Méléagride ; ce bouquet de crins durs qui lui ſort au bas du cou, & ſa manière d'étaler ſa queue & de faire la roue autour de ſa femelle.

qui sépare l'Amérique de notre continent; d'où il suit qu'avant la découverte de l'Amérique, il étoit entièrement inconnu dans notre continent, & que les Anciens n'ont pu en parler sous le nom de méléagride.

Il paroît que c'est aussi par erreur que le nom de *Knor-haan* s'est glissé dans la liste des noms de la peintade donnée par M. Brisson *(p)*, citant Kolbe *(q)*; je ne nie pas que la figure

(p) Ornithologie, *tome I, page* 177.

(q) Description du cap de Bonne-espérance, *tome III, page* 169. « Un oiseau qui appartient proprement au Cap, dit ce Voyageur, est le « *Knor-hahu* ou le *Coq-knor*, c'est la sentinelle « des autres oiseaux; il les avertit lorsqu'il voit « approcher un homme, par un cri qui ressemble « au son du mot *crac*, & qu'il répète fort haut: « sa grandeur est celle d'une poule; il a le bec « court & noir comme les plumes de sa couronne; « le plumage des ailes & du corps mêlé de rouge, « de blanc & de cendré; les jambes jaunes, les « ailes petites: il fréquente les lieux solitaires, & « fait son nid dans les buissons; sa ponte est de « deux œufs: on estime peu sa chair, quoiqu'elle « soit bonne. »

par laquelle le *Knor-haan* a été désigné dans le Voyage de Kolbe, n'ait été faite d'après celle de la poule africaine de Marcgrave, comme le dit M. Brisson; mais il avouera aussi qu'il est difficile de reconnoître dans un oiseau propre au cap de Bonne-espérance, la peintade qui est répandue dans toute l'Afrique, mais moins au cap que par-tout ailleurs; & qu'il est encore plus difficile d'adapter à celle-ci, ce bec court & noir, cette couronne de plumes, ce rouge mêlé dans les couleurs des ailes & du corps; & cette ponte de deux œufs seulement, que Kolbe attribue à son *Knor-haan*.

Le plumage de la peintade, sans avoir des couleurs riches & éclatantes, est cependant très-distingué: c'est un fond gris-bleuâtre plus ou moins foncé, sur lequel sont semées assez régulièrement des taches blanches plus ou moins rondes, représentant assez bien des perles; d'où quelques Modernes

ont donné à cet oiſeau le nom de *poules perlées (r)*, & les Anciens, ceux de *varia* & de *guttata (ſ)*; tel étoit du moins le plumage de la peintade dans ſon climat natal; mais depuis qu'elle a été tranſportée dans d'autres régions, elle a pris plus de blanc, témoin les peintades à poitrine blanche de la Jamaïque & de Saint-Domingue, & ces peintades parfaitement blanches dont parle M. Edwards *(t)*: en ſorte que la blancheur de la poitrine dont M. Briſſon a fait le caractère d'une variété, n'eſt qu'une altération commencée de la couleur naturelle, ou plutôt n'eſt que le paſſage de cette couleur à la blancheur parfaite.

(r) *Voyez* Friſch, *planche CXXVI.* — Klein, *Hiſtoriæ Animalium prodromus*, pag. 3.

(ſ) Martial, *Epigramm.*

(t) « Depuis que les peintades ſe ſont multipliées (en Angleterre), leur couleur s'eſt altérée, « il s'y eſt mêlé du blanc dans pluſieurs; d'autres « ſont d'un gris de perle clair, en conſervant leurs « mouchetures; d'autres ſont parfaitement blanches. » Voyez *Glanures* d'*Edwards*, troiſième partie, *page* 269.

Les plumes de la partie moyenne du cou ſont fort courtes, à l'endroit qui joint ſa partie ſupérieure, ou il n'y en a point du tout; puis elles vont toujours croiſſant de longueur juſqu'à la poitrine, où elles ont près de trois pouces.

Ces plumes ſont duvetées depuis leur racine juſqu'à environ la moitié de leur longueur; & cette partie duvetée eſt recouverte par l'extrémité des plumes du rang précédent, laquelle eſt compoſée de barbes fermes & accrochées les unes aux autres *(u)*.

La peintade a les aîles courtes & la queue pendante, comme la perdrix; ce qui, joint à la diſpoſition de ſes plumes, la fait paroître boſſue (*Genus gibberum.* Pline); mais cette boſſe n'eſt qu'une fauſſe apparence, & il n'en reſte plus aucun veſtige lorſque l'oiſeau eſt plumé *(x)*.

(u) Voyez Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page* 81.

(x) Voyez *Lettres édifiantes*, Recueil XX; *loco citato*.

Sa grosseur est à peu près celle de la poule commune; mais elle a la forme de la perdrix, d'où lui est venu le nom de perdrix de Terre-neuve *(y)*; seulement elle a les pieds plus élevés & le cou plus long & plus menu dans le haut.

Les barbillons, qui prennent naissance du bec supérieur, n'ont point de forme constante, étant ovales dans les unes, & carrés ou triangulaires dans les autres : ils sont rouges dans la femelle & bleuâtres dans le mâle; & c'est, selon M.[rs] de l'Académie *(z)* & M. Brisson *(a)*, la seule chose qui distingue les deux sexes; mais d'autres Auteurs ont assigné, comme nous l'avons vu ci-dessus, d'autres différences tirées des couleurs du plumage *(b)*,

(y) *Voyez* Bélon, *Histoire Naturelle des Oiseaux*, page 247.

(z) *Voyez* Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II*, *page* 83.

(a) Ornithologie, *tome I*, *page* 179.

(b) Caius *apud Gesnerum*, *de Avibus*, pag. 481.

des barbillons *(c)*, du tubercule calleux de la tête *(d)*, des caroncules, des narines *(e)*, de la groſſeur du corps *(f)*, des ſoies ou filets de l'*occiput* *(g)*, &c. ſoit que ces variétés dépendent en effet de la différence du ſexe ; ſoit que, par un vice de logique trop commun, on les ait regardées comme propres au ſexe de l'individu où elles ſe trouvoient accidentellement, & par des cauſes toutes différentes.

En arrière des barbillons, on voit, ſur les côtés de la tête, la très-petite ouverture des oreilles qui, dans la plupart des oiſeaux, eſt ombragée par des plumes, & ſe trouve ici à découvert : mais ce qui eſt propre à la peintade, c'eſt ce tubercule calleux, cette eſpèce de caſque qui s'élève ſur

(c) Columelle, Friſch, Dampier, &c.

(d) Aldrovande, Roberts, Barrère, Dalechamp, &c.

(e) Barrère, Labat, Dampier, &c.

(f) Friſch.

(g) Friſch, Barrère, &c.

ſa tête, & que Bélon compare, aſſez mal-à-propos, au tubercule, ou plutôt à la corne de la giraffe *(h)*; il eſt ſemblable, par ſa forme, à la contre-épreuve du bonnet ducal du Doge de Veniſe, ou, ſi l'on veut, à ce bonnet mis ſens devant derrière *(i)*; ſa couleur varie dans les différens ſujets du blanc au rougeâtre, en paſſant par le jaune & le brun *(k)*; ſa ſubſtance intérieure eſt comme celle d'une chair endurcie & calleuſe; ce noyau eſt recouvert d'une peau sèche & ridée, qui s'étend ſur l'*occiput* & ſur les côtés de la tête, mais qui eſt échancrée à l'endroit des yeux *(l)*. Les Phyſiciens

(h) Bélon, *Nature des Oiſeaux*, page 247.

(i) C'eſt à cauſe de ce tubercule que M. Linnæus a nommé la peintade, tantôt *Gallus vertice corneo.* Syſt. nat. edit. VI, tantôt *Phaſianus vertice calloſo*, edit. X.

(k) Il eſt blanchâtre dans la *planche CXXVI* de Friſch, couleur de cire, ſuivant Bélon, *page* 247; brun, ſelon Marcgrave; fauve-brun, ſelon M. Perrault; rougeâtre dans notre planche.

(l) Mémoires ſur les Animaux, *partie II, page* 82.

à causes finales, n'ont pas manqué de dire que cette callosité étoit un casque véritable, une arme défensive, donnée aux peintades, pour les munir contre leurs atteintes réciproques, attendu que ce sont des oiseaux querelleurs, qui ont le bec très-fort & le crâne très-foible *(m)*.

Les yeux sont grands & couverts, la paupière supérieure a de longs poils noirs, relevés en haut, & le crystallin est plus convexe en dedans qu'en dehors *(n)*.

M. Perrault assure que le bec est semblable à celui de la poule; le Jésuite Margat le fait trois fois plus gros, très-dur & très-pointu; les ongles sont aussi plus aigus, selon le P. Labat; mais tous s'accordent, Anciens & Modernes, à dire que les pieds n'ont point d'éperons.

Une différence considérable, qui se

(m) Voyez *Miss. Aldrovandi, Ornithologia*, tome II, page 37.

(n) Mémoires sur les Animaux, *partie II, page* 87.

trouve entre la poule commune & la peintade, c'eſt que le tube inteſtinal eſt beaucoup plus court à proportion dans cette dernière, n'ayant que trois pieds, ſelon M.rs de l'Académie, ſans compter les *cœcum*, qui ont chacun ſix pouces, vont en s'élargiſſant depuis leur origine, & reçoivent des vaiſſeaux du méſentère, comme les autres inteſtins: le plus gros de tous eſt le *duodenum*, qui a plus de huit lignes de diamètre; le géſier eſt comme celui de la poule; on y trouve auſſi beaucoup de petits graviers, quelquefois même rien autre choſe, apparemment lorſque l'animal, étant mort de langueur, a paſſé les derniers temps de ſa vie ſans manger; la membrane interne du géſier eſt très-ridée, peu adhérente à la tunique nerveuſe, & d'une ſubſtance analogue à celle de la corne.

Le jabot, lorſqu'il eſt ſoufflé, eſt de la groſſeur d'une balle de paume; le canal intermédiaire entre le jabot & le géſier, eſt d'une ſubſtance plus dure & plus blanche que la partie du conduit inteſtinal qui précède le jabot, &

ne préſente pas, à beaucoup près, un ſi grand nombre de vaiſſeaux apparens.

L'œſophage deſcend le long du cou, à droite de la trachée-artère *(o)*; ſans doute parce que le cou qui, comme je l'ai dit, eſt fort long, ſe pliant plus ſouvent en avant que ſur les côtés, l'œſophage, preſſé par la trachée-artère dont les anneaux ſont entièrement oſſeux ici, comme dans la plupart des oiſeaux, a été pouſſé du côté où il y avoit le moins de réſiſtance.

Ces oiſeaux ſont ſujets à avoir dans le foie, & même dans la rate, des concrétions ſquirreuſes; on en a vu qui n'avoient point de véſicule du fiel; mais, dans ce cas, le rameau hépatique étoit fort gros; on en a vu d'autres qui n'avoient qu'un ſeul teſticule *(p)*: en général, il paroît que les parties internes ne ſont pas moins ſuſceptibles de variétés que les parties extérieures & ſuperficielles.

(o) *Voyez* les Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire Naturelle des Animaux, *partie II, page* 84, *&c,*

(p) Voyez *Idem, ibidem*, pag. 84.

Le cœur eſt plus pointu qu'il ne l'eſt communément dans les oiſeaux *(q)*, les poumons ſont à l'ordinaire ; mais on a remarqué, dans quelques ſujets, qu'en ſoufflant dans la trachée-artère pour mettre en mouvement les poumons & les cellules à air ; on a remarqué, dis-je, que le péricarde, qui paroiſſoit plus lâche qu'à l'ordinaire, ſe gonfloit comme les poumons *(r)*.

J'ajouterai encore une obſervation anatomique, qui peut avoir quelque rapport avec l'habitude de crier, & à la force de la voix de la peintade ; c'eſt que la trachée-artère reçoit, dans la cavité du thorax, deux petits cordons muſculeux, longs d'un pouce, larges de deux tiers de ligne, leſquels s'y implantent de chaque côté *(ſ)*.

La peintade eſt en effet un oiſeau très-criard, & ce n'eſt pas ſans raiſon

(q) *Voyez* les Mémoires pour ſervir à l'Hiſt. Nat. des Animaux, *partie II, page* 86, *&c.*

(r) Hiſtoire de l'Académie des Sciences, *tome I, page* 153.

(ſ) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *loco citato.*

que Browne l'a appelée *gallus clamosus (t)*; son cri est aigre & perçant, & à la longue il devient tellement incommode que, quoique la chair de la peintade soit un excellent manger, & bien supérieur à la volaille ordinaire, la plupart des colons d'Amérique ont renoncé à en élever *(u)*; les Grecs avoient un mot particulier pour exprimer ce cri *(x)*; Élien dit que la méléagride prononce à peu près son nom *(y)*; le Docteur Caï, que son cri approche de celui de la perdrix, sans être néanmoins aussi éclatant *(z)*; Bélon, *qu'il est quasi comme celui des petits poussins nouvellement éclos*; mais il assure positivement qu'il est dissemblable à celui des poules communes *(a)*;

(t) Natural Histori of Jamaïc. pag. 470.

(u) Lettres édifiantes, Recueil XX, *loco citato.*

(x) Καγκαζειν, selon Pollux. *Voyez* Gesner, *de Avibus*, pag. 479.

(y) De Natura Animalium, lib. IV, cap. XLII.

(z) Voyez Gesner, *de Avibus*, pag. 481.

(a) Histoire des Oiseaux, *page* 248.

& je ne ſai pourquoi Aldrovande *(b)* & M. Salerne *(c)*, lui font dire le contraire.

C'eſt un oiſeau vif, inquiet & turbulent, qui n'aime point à ſe tenir en place, & qui ſait ſe rendre maître dans la baſſe-cour ; il ſe fait craindre des dindons même, &, quoique beaucoup plus petit, il leur en impoſe par ſa pétulance : « La peintade, dit le P. Margat, a plutôt fait dix tours & donné « vingt coups de bec, que ces gros « oiſeaux n'ont penſé à ſe mettre en « défenſe » : ces poules de Numidie ſemblent avoir la même façon de combattre, que l'Hiſtorien Salluſte attribue aux cavaliers Numides : « leur charge, dit-il, eſt bruſque & irrégulière ; trou- « vent-ils de la réſiſtance, ils tournent le « dos, & un inſtant après ils ſont ſur l'en- « nemi *(d)* » : on pourroit, à cet exemple, en joindre beaucoup d'autres qui

(b) Ornithologia, tome II, page 338.

(c) Hiſtoire Naturelle des Oiſeaux, *page* 134.

(d) Voyez *Lettres édifiantes*, XX.e Recueil, *loco citato*.

atteſtent l'influence du climat ſur le naturel des animaux, ainſi que ſur le génie national des habitans : l'éléphant joint à beaucoup de force & d'induſtrie une diſpoſition à l'eſclavage ; le chameau eſt laborieux, patient & ſobre ; le dogue ne démord point.

Élien raconte que, dans une certaine iſle, la méléagride eſt reſpectée des oiſeaux de proie *(e)*; mais je crois que, dans tous les pays du monde, les oiſeaux de proie attaqueront par préférence toute autre volaille qui aura le bec moins fort, point de caſque ſur la tête, & qui ne ſaura pas ſi bien ſe défendre.

La peintade eſt du nombre des oiſeaux pulvérateurs, qui cherchent dans la pouſſière, où ils ſe vautrent, un remède contre l'incommodité des inſectes ; elle gratte auſſi la terre comme nos poules communes, & va par troupes très-nombreuſes : on en voit à l'iſle de May des volées de deux ou trois cents ;

(e) Voyez *Hiſtoria Animalium*, lib. V, cap. XXVII.

les Insulaires les chassent au chien courant, sans autres armes que des bâtons *(f)*; comme elles ont les ailes fort courtes, elles volent pesamment; mais elles courent très-vîte, &, selon Bélon, en tenant la tête élevée comme la giraffe *(g)*; elles se perchent la nuit pour dormir, & quelquefois la journée, sur les murs de clôture, sur les haies & même sur les toits des maisons & sur les arbres; elles sont soigneuses, dit encore Bélon, en pourchassant leur vivre *(h)*; & en effet elles doivent consommer beaucoup, & avoir plus

(f) *Voyez* Dampier, nouveau Voyage autour du Monde, *tome IV*, *page* 23; & le Voyage de Brue, dans la nouvelle Rélation de l'Afrique occidentale, par Labat.

(g) Histoire des Oiseaux, *page* 248.

(h) *Nota.* M. de Séve a observé, en jetant du pain à des peintades, que lorsqu'une d'entr'elles prenoit un morceau de pain plus gros qu'elle ne pouvoit l'avaler tout de suite, elle l'emportoit en fuyant les paons & les autres volailles, qui ne vouloient pas la quitter; & que, pour s'en débarrasser, elle cachoit le morceau de pain dans du fumier ou dans de la terre, où elle venoit le chercher & le manger quelque temps après.

de besoins que les poules domestiques, vu le peu de longueur de leurs intestins.

Il paroît, par le témoignage des Anciens *(i)* & des Modernes *(k)*, & par les demi-membranes qui unissent les doigts des pieds, que la peintade est un oiseau demi-aquatique ; aussi celles de Guinée, qui ont recouvré leur liberté à Saint-Domingue, ne suivant plus que l'impulsion du naturel, cherchent de préférence les lieux aquatiques & marécageux *(l)*.

Si on les élève de jeunesse, elles s'apprivoisent très-bien. Brue raconte qu'étant sur la côte du Sénégal, il reçut en présent d'une Princesse du pays,

(i) Pline, *Historia Naturalis*, lib. XXXVII, cap. II. — Clitus de Milet, dans Athénée, *lib. XIV, cap. XXVI.*

(k) Gesner, *de Avibus*, pag. 478. — Frisch, *planche CXXVI.* — Lettres édifiantes, *Recueil XX*, *&c.*

(l) Lettres édifiantes, *ibidem.* — J'entrai dans un petit bosquet, auprès d'un marais, qui attiroit des compagnies de peintades, dit M. Adanson, *page* 76 de son Voyage au Sénégal.

deux peintades, l'une mâle & l'autre femelle, toutes deux si familières qu'elles venoient manger sur son assiette ; & qu'ayant la liberté de voler au rivage, elles se rendoient régulièrement sur la barque au son de la cloche qui annonçoit le dîné & le soupé *(o)*. Moore qu'elles sont aussi farouches que le sont les faisans en Angleterre *(n)* ; mais je doute qu'on ait vu des faisans aussi privés que les deux peintades de Brue ; & ce qui prouve que les peintades ne sont pas fort farouches, c'est qu'elles reçoivent la nourriture qu'on leur présente au moment même où elles viennent d'être prises *(o)*. Tout bien considéré, il me semble que leur naturel approche beaucoup plus de celui de la perdrix que de celui du faisan.

La poule peintade pond & couve à peu près comme la poule commune ;

(m) Troisième Voyage de Brue, publié par Labat.

(n) Voyez Histoire générale des Voyages, *tome III*, *page* 310.

(o) Longolius apud Gesnerum, page 479.

mais il paroît que sa fécondité n'est pas la même en différens climats, ou du moins qu'elle est beaucoup plus grande dans l'état de domesticité, où elle regorge de nourriture, que dans l'état de sauvage, où, étant nourrie moins largement, elle abonde moins en molécules organiques superflues.

On m'a assuré qu'elle est sauvage à l'Isle de France, & qu'elle y pond huit, dix & douze œufs à terre dans les bois; au lieu que celles qui sont domestiques à Saint-Domingue, & qui cherchent aussi le plus épais des haies & des broussailles pour y déposer leurs œufs, en pondent jusqu'à cent & cent cinquante, pourvu qu'il en reste toujours quelqu'un dans le nid *(p)*.

Ces œufs sont plus petits à proportion que ceux de la poule ordinaire, & ils ont aussi la coquille beaucoup plus dure: mais il y a une différence remarquable entre ceux de la peintade domestique, & ceux de la peintade sauvage; ceux-ci ont de petites taches

(p) Lettres édifiantes, *Recueil XX.*

rondes

rondes comme celles du plumage, & qui n'avoient point échappé à Ariſtote *(q)*; au lieu que ceux de la peintade domeſtique, ſont d'abord d'un rouge aſſez vif, qui devient enſuite plus ſombre; & enfin couleur de roſe ſèche, en ſe refroidiſſant; ſi ce fait eſt vrai, comme me l'a aſſuré M. Fournier, qui en a beaucoup élevé, il faudroit en conclure que les influences de la domeſticité ſont ici aſſez profondes, pour altérer non-ſeulement les couleurs du plumage, comme nous l'avons vu ci-deſſus, mais encore celle de la matière dont ſe forme la coquille des œufs; & comme cela n'arrive pas dans les autres eſpèces, c'eſt encore une raiſon de plus pour regarder la nature de la peintade, comme moins fixe & plus ſujette à varier que celle des autres oiſeaux.

La peintade a-t-elle ſoin ou non de ſa couvée? c'eſt un problême qui n'eſt pas encore réſolu; Bélon dit oui,

(q) Hiſtoria Animalium, lib. VI, cap. 11.

sans restriction *(r)*; Frisch est aussi pour l'affirmative à l'égard de sa grande espèce, qui aime les lieux secs, & il assure que le contraire est vrai de la petite espèce, qui se plaît dans les marécages; mais le plus grand nombre des témoignages lui attribue de l'indifférence sur cet article; & le Jésuite Margat nous apprend qu'à Saint-Domingue, on ne lui permet pas de couver elle-même ses œufs, par la raison qu'elle ne s'y attache point, & qu'elle abandonne souvent ses petits; on préfère, dit-il, de les faire couver par des poules d'Inde, ou par des poules communes *(s)*.

Je ne trouve rien sur la durée de l'incubation; mais, à juger par la grosseur de l'oiseau, & par ce que l'on sait des espèces auxquelles il a le plus de rapport, on peut la supposer de

(r) « Sont moult fécondes & soigneuses de » bien nourrir leurs petits » *Histoire des Oiseaux*, page 248.

(s) Lettres édifiantes, Recueil XX, *loco citato*.

trois ſemaines, plus ou moins, ſelon la chaleur de la ſaiſon ou du climat, l'aſſiduité de la couveuſe, &c.

Au commencement, les jeunes peintadeaux n'ont encore ni barbillons, ni ſans doute de caſque; ils reſſemblent alors, par le plumage, par la couleur des pieds & du bec, à des perdreaux rouges; & il n'eſt pas aiſé de diſtinguer les jeunes mâles des vieilles femelles *(t)*; car c'eſt dans toutes les eſpèces que la maturité des femelles reſſemble à l'enfance des mâles.

Les peintadeaux ſont fort délicats & très-difficiles à élever dans nos pays ſeptentrionaux, comme étant originaires des climats brûlans de l'Afrique; ils ſe nourriſſent, ainſi que les vieux à Saint-Domingue, avec du millet, ſelon le P. Margat *(u)*; dans l'île de May, avec des cigales & des vers qu'ils trouvent eux-mêmes, en grat-

(t) Ceci nous a été aſſuré par le ſieur Fournier, que nous avons cité ci-devant.

(u) Lettres édifiantes, Recueil XX, *loco citato.*

tant la terre avec leurs ongles *(x)*; &, selon Frisch, ils vivent de toutes sortes de graines & d'insectes *(y)*.

Le coq peintade produit aussi avec la poule domestique; mais c'est une espèce de génération artificielle qui demande des précautions; la principale est de les élever ensemble de jeunesse; & les oiseaux métis, qui résultent de ce mêlange, forment une race bâtarde, imparfaite, désavouée, pour ainsi dire, de la Nature, & qui, ne pondant guère que des œufs clairs, n'a pu jusqu'ici se perpétuer régulièrement *(z)*.

Les peintadeaux des basses-cours sont d'un fort bon goût, & nullement inférieurs aux perdreaux; mais les sauvages ou marrons de Saint-Domingue, sont un mets exquis & au-dessus du faisan.

(x) Nouveau Voyage autour du monde, de Dampier, *tome IV, page* 22. — Labat, *tome II, page* 326; & *tome III, page* 139.

(y) Frisch, *planche CXXVI*.

(z) Selon M. Fournier.

Les œufs de peintade ſont auſſi fort bons à manger.

Nous avons vu que cet oiſeau étoit d'origine africaine, & de-là tous les noms qui lui ont été donnés de poule africaine, numidique, étrangère; de poule de Barbarie, de Tunis, de Mauritanie, de Lybie, de Guinée (d'où s'eſt formé le nom de Guinette), d'Égypte, de Pharaon & même de Jéruſalem: quelques Mahométans s'étant aviſés de les annoncer ſous le nom de poules de Jéruſalem, les vendirent aux Chrétiens tout ce qu'ils voulurent *(a)*: mais ceux-ci s'étant aperçus de la fraude, les revendirent à profit à de bons Muſulmans, ſous le nom de poules de la Mecque.

On en trouve à l'île de France & à l'île de Bourbon *(b)*, où elles ont été tranſplantées aſſez récemment, & où elles ſe ſont fort bien multi-

(a) *Longolius apud Geſnerum, de Avibus*, pag. 479.

(b) M. Aublet.

pliées *(c)*, elles ſont connues à Madagaſcar, ſous le nom d'*acanques (d)*, & au Congo, ſous celui de *quetèle (e)*; elles ſont fort communes dans la Guinée *(f)*, à la Côte d'or, où il ne s'en nourrit de privées que dans le canton d'Acra *(g)*, à Sierra-Liona *(h)*, au Sénégal *(i)*, dans l'île de Gorée, dans celles du Cap-vert *(k)*, en Barbarie, en Égypte, en Arabie *(l)*, &

(c) Voyage autour du monde, de la Barbinais le Gentil, *tome XI, page* 608.

(d) François Cauche, rélation de Madagaſcar, *page* 133.

(e) Marcgrave, *Hiſtoria nat. Braſil.* p. 192.

(f) Margat, Lettres édifiantes, *loco citato.*

(g) Voyage de Barbot, *page* 217.

(h) Marcgrave, *Hiſtoria nat. Braſilienſ. loco citato.*

(i) Voyage au Sénégal, de M. Adanſon, *page* 7.

(k) Dampier, Voyage autour du monde, *tome IV, page* 23.

(l) Strabon, *lib. XVI.*

en Syrie *(m)*; on ne dit point s'il y en a dans les îles Canaries, ni dans celles de Madère. Le Gentil rapporte qu'il a vu à Java, des poules peintades *(n)*; mais on ignore si elles étoient domestiques ou sauvages : je croirois plus volontiers qu'elles étoient domestiques, & qu'elles avoient été transportées d'Afrique en Asie, de même qu'on en a transporté en Amérique & en Europe; mais comme ces oiseaux étoient accoutumés à un climat très-chaud, ils n'ont pu s'habituer dans les pays glacés, qui bordent la mer Baltique; aussi n'en est-il pas question dans la *Fauna Suecica* de M. Linnæus. M. Klein paroît n'en parler que sur le rapport d'autrui, & nous voyons même, qu'au commencement du siècle, ils étoient encore fort rares en Angleterre *(o)*.

(m) Meleagrides fert ultima syriæ Regio. Diodor, sicul.

(n) Nouveau Voyage autour du monde, *tome III, page* 74.

(o) Voyez Glanures d'Edwards, *Troisième partie, page* 269.

Varron nous apprend que, de son temps, les poules africaines (c'est ainsi qu'il appelle les peintades), se vendoient fort cher à Rome, à cause de leur rareté *(p)*; elles étoient beaucoup plus communes en Grèce du temps de Pausanias, puisque cet Auteur dit positivement que la méléagride étoit avec l'oie commune, l'offrande ordinaire des personnes peu aisées dans les mystères solennels d'Isis *(q)*: malgré cela, on ne doit point se persuader que les peintades fussent naturelles à la Grèce, puisque, selon Athénée, les Étoliens passoient pour être les premiers des Grecs, qui eussent eu de ces oiseaux dans leur pays : d'un autre côté, j'aperçois quelque trace de migration régulière dans les combats que ces oiseaux venoient se livrer tous les ans en Béotie, sur le tombeau de Méléagre *(r)*, & qui ne sont pas moins

(p) De Re Rusticâ, lib. III, cap. IX.

(q) Vid. Gesnerum, *de Avibus*, pag. 479, *quorum tenuior est res familiaris in celebribus Isidis conventibus, anseres atque aves meleagrides immolant.*

(r) Simili modo (nempe ut memnonides aves),



LA PEINTADE.

cités par les Naturaliſtes que par les Mythologiſtes ; c'eſt de-là que leur eſt venu le nom de méléagrides *(ſ)*, comme celui de peintades leur a été donné moins à cauſe de la beauté, que de l'agréable diſtribution des couleurs dont leur plumage eſt peint.

pugnant meleagrides in Bæotia. Plin. Hiſt. nat. *lib. X, cap. XXVI.*

(ſ) Nota. La Fable dit que les fœurs de Méléagre, déſeſpérées de la mort de leur frère, furent changées en ces oiſeaux, qui portent encore leurs larmes ſemées ſur leurs plumages.



*LE TETRAS,

OU

LE GRAND COQ DE BRUYÈRE (a).

Planche V de ce volume.

SI l'on ne jugeoit des choses que par les noms, on pourroit prendre cet oiseau ou pour un coq sauvage, ou

* *Voyez les planches enluminées*, nos 73 & 74.

(a) En Grec, Τέτριξ; en Latin, *Tetrao (Magnus)*; en Latin moderne, *Urogallus*; en Italien, *Gallo Cedrone*; en Allemand, *Or-han*, *Aver-Han*; en Polonois, *Gluszec*; en Suédois, *Kjaeder* ou *Tjaeder*; en Norvège, *Lieure*; en Anglois, *Mountain Cock*; dans quelques provinces de France, Coq de Limoges, Coq de bois, Faisan bruyant. — *Tetrao.* Bél. *Observ.* pag. 11. — *Urogallus seu Tetrao.* Aldrov. *Avi. tome II*, *page* 59. — Tetrao, *sive Urogallus.* Frisch, *Tab.* 107. *Mas.* — Coq & poule noire des montagnes de Moscovie. Albin. *Tome II*, *page* 22, *planche* XXIX; le mâle, *planche* XXX, la

pour un faiſan ; car on lui donne en pluſieurs pays, & ſur-tout en Italie, le nom de Coq ſaûvage, *gallo alpeſtre (b), ſelvatico* ; tandis qu'en d'autres pays, on lui donne celui de Faiſan bruyant & de Faiſan ſauvage ; cependant il diffère du faiſan par ſa queue, qui eſt une fois plus courte à proportion, & d'une toute autre forme ; par le nombre des grandes plumes qui la compoſent, par l'étendue de ſon vol, relativement à ſes autres dimenſions, par ſes pieds pattus & dénués d'éperons, &c. D'ailleurs, quoique ces deux eſpèces d'oiſeaux ſe plaiſent également dans les bois, on ne les rencontre preſque jamais dans les mêmes lieux, parce que le faiſan, qui craint le froid, ſe tient dans les bois en plaines, au lieu que le coq de bruyère cherche le froid & habite les bois qui couronnent le ſommet des hautes

femelle. *Nota.* La planche de Friſch eſt bien coloriée, & celles d'Albin le ſont fort mal.

(b) Albin décrit le mâle & la femelle, ſous le nom de *Coq* & de *Poule noire* des montagnes de Moſcovie ; pluſieurs Auteurs l'appellent *Gallus ſilveſtris.*

montagnes, d'où lui ſont venus les noms de *coq de montagnes* & de *coq de bois.*

Ceux qui, à l'exemple de Geſner & de quelques autres, voudroient le regarder comme un coq ſauvage, pourroient, à la vérité, ſe fonder ſur quelques analogies ; car il y a en effet pluſieurs traits de reſſemblance avec le coq ordinaire, ſoit dans la forme totale du corps, ſoit dans la configuration particulière du bec, ſoit par cette peau rouge plus ou moins ſaillante, dont les yeux ſont ſurmontés, ſoit par la ſingularité de ſes plumes, qui ſont preſque toutes doubles, & ſortent deux de chaque tuyau, ce qui, ſuivant Bélon, eſt propre au coq de nos baſſes-cours *(c)* : enfin ces oiſeaux ont auſſi des habitudes communes ; dans les deux eſpèces, il faut pluſieurs femelles au mâle ; les femelles ne font point de nid, elles couvent leurs œufs avec beaucoup d'aſſiduité, & montrent une grande affection pour leurs petits quand ils ſont éclos : mais ſi l'on fait attention que le coq de bruyère n'a

(c) Bélon, *Nature des Oiſeaux*, page 251.

point de membranes ſous le bec & point d'éperons aux pieds ; que ſes pieds ſont couverts de plumes, & ſes doigts bordés d'une eſpèce de dentelure ; qu'il a dans la queue deux pennes de plus que le coq ; que cette queue ne ſe diviſe point en deux plans comme celle du coq, mais qu'il la relève en éventail comme le dindon ; que la grandeur totale de cet oiſeau eſt quadruple de celle des coqs ordinaires *(d)*; qu'il ſe plaît dans les pays froids, tandis que les coqs proſpèrent beaucoup mieux dans les pays tempérés ; qu'il n'y a point d'exemple avéré du mêlange de ces deux eſpèces ; que leurs œufs ne ſont pas de la même couleur : enfin, ſi l'on ſe ſouvient des preuves par leſquelles je crois avoir établi que l'eſpèce du coq eſt originaire des contrées tempérées de l'Aſie, où les Voyageurs n'ont preſque jamais vu de coqs de bruyère, on ne pourra guère ſe perſuader que ceux-ci ſoient la ſouche de ceux-là, & l'on reviendra bientôt d'une erreur occaſionnée, comme

(d) Aldrovande, *Ornithologie*, tome II, p. 61.

tant d'autres, par une fausse dénomination.

Pour moi, afin d'éviter toute équivoque, je donnerai dans cet article, au coq de bruyère, le nom de tetras, formé de celui de *tetrao*, qui me paroît être son plus ancien nom latin, & qu'il conserve encore aujourd'hui dans la Sclavonie, où il s'appelle *tetrez*; on pourroit aussi lui donner celui de cedron, tiré de *cedrone*, nom sous lequel il est connu en plusieurs contrées d'Italie; les Grisons l'appellent *stolzo*, du mot allemand *stolz*, qui signifie quelque chose de superbe ou d'imposant, & qui est applicable au coq de bruyère, à cause de sa grandeur & de sa beauté : par la même raison, les habitans des Pyrénées lui donnent le nom de paon sauvage; celui d'*urogallus*, sous lequel il est souvent désigné par les Modernes qui ont écrit en latin, vient de *ur*, *our*, *urus*, qui veut dire sauvage, & dont s'est formé en allemand le mot *auer-hahn*, ou *ourh-hahn*, lequel, selon Frisch, désigne un oiseau, qui se tient dans les lieux peu fréquentés & de difficile

accès ; il signifie aussi un oiseau de marais *(e)*, & c'est de-là que lui est venu le nom *riet-hahn*, coq de marais, qu'on lui donne dans la Souabe, & même en Écosse *(f)*.

Aristote ne dit que deux mots d'un oiseau qu'il appelle *tetrix*, & que les Athéniens appeloient *ourax* ; cet oiseau, dit-il, ne niche point sur les arbres ni sur la terre ; mais parmi les plantes basses & rampantes. *Tetrix quam Athenienses vocant* οὔραγα, *nec arbori, nec terræ nidum suum committit, sed frutici (g).* Sur quoi il est à propos de remarquer que l'expression grecque n'a pas été fidèlement rendue par Gaza ; car, 1.° Aristote ne parle point ici d'arbrisseau *(frutici)* ; mais seulement de plantes basses *(h)*, ce qui ressemble plus au *gramen* & à la mousse, qu'à

(e) *Aue*, désigne, selon Frisch, une grande place humide & basse.

(f) Gesner, *de Avibus*, pages 231 & 477.

(g) *Historia Animalium*, lib. VI, cap. 1.

(h) Ἐν τοῖς χαμαιζήλοις φυτοῖς *in humilibus plantis.*

des arbrisseaux ; 2.° Aristote ne dit point que le *tetrix* fasse de nid sur ces plantes basses, il dit seulement qu'il y niche, ce qui peut paroître la même chose à un Littérateur, mais non à un Naturaliste, vu qu'un oiseau peut nicher, c'est-à-dire, pondre & couver ses œufs sans faire de nid ; & c'est précisément le cas du *tetrix*, selon Aristote lui-même, qui dit, quelques lignes plus haut, que l'allouette & le *tetrix* ne déposent point leurs œufs dans des nids, mais qu'ils pondent sur la terre, ainsi que tous les oiseaux pesans, & qu'ils cachent leurs œufs dans l'herbe drue *(i)*.

Or ce qu'a dit Aristote du *tetrix*, dans ces deux passages, ainsi rectifiés l'un par l'autre, présente plusieurs indications qui conviennent à notre *tetras*, dont la femelle ne fait point de nid ; mais dépose ses œufs sur la mousse,

(i) Ο'υκ ἐν νεοττείαις., ... ἀλλ' ἐν τῆ γῆ ἐπηλυγαζὸμανα ὕλην *non in nudis . . . . . . sed in terra obumbrantes plant s*. Gesner dit précisément : *nidum ejus congestum potius quàm, constructum vidimus*. De Avibus, lib. III, pag. 487.

& les couvre de feuilles avec grand ſoin lorſqu'elle eſt obligée de les quitter; d'ailleurs le nom latin *tetrao*, par lequel Pline déſigne le coq de bruyère, a un rapport évident avec le nom grec *tetrix*, ſans compter l'analogie qui ſe trouve entre le nom athénien *ourax* & le nom composé *ourh-hahn*, que les Allemands appliquent au même oiſeau, analogie qui probablement n'eſt qu'un effet du haſard.

Mais ce qui pourroit jeter quelques doutes ſur l'identité du *tetrix* d'Ariſtote avec le *tetrao* de Pline, c'eſt que ce dernier, parlant de ſon *tetrao* avec quelque détail, ne cite point ce qu'Ariſtote avoit dit du *tetrix*, ce que vraiſemblablement il n'eut pas manqué de faire, ſelon ſa coutume, s'il eût regardé ſon *tetrao* comme étant le même oiſeau que le *tetrix* d'Ariſtote, à moins qu'on ne veuille dire qu'Ariſtote ayant parlé fort ſuperficiellement du *tetrix*, Pline n'a pas dû faire grande attention au peu qu'il en avoit dit.

A l'égard du grand *tetrax*, dont parle Athénée *(lib. IX)*, ce n'eſt certaine-

ment pas notre tetras, puisqu'il a des espèces de barbillons charnus & semblables à ceux du coq, lesquels prennent naissance auprès des oreilles, & descendent au-dessous du bec ; caractère absolument étranger au tetras, & qui désigne bien plutôt la méléagride ou poule de Numidie, qui est notre peintade.

Le petit *tetrax*, dont parle le même Auteur, n'est, selon lui, qu'un très-petit oiseau, &, par sa petitesse même, exclus de toute comparaison avec notre *tetras*, qui est un oiseau de la première grandeur.

A l'égard du *tetrax* du poëte Nemesianus, qui insiste sur sa stupidité, Gesner le regarde comme une espèce d'outarde ; mais je lui trouve encore un trait caractérisé de ressemblance avec la méléagride ; ce sont les couleurs de son plumage, dont le fond est gris-cendré, semé de taches en forme de gouttes *(k)* ; c'est bien-là le plumage

(k) Fragmenta librorum de Aucupio, attribués, par quelques-uns, au poëte Nemesianus, qui vivoit dans le troisième siécle.

de la peintade, appelée, par quelques-uns, *gallina guttata (l)*.

Mais, quoi qu'il en soit de toutes ces conjectures, il est hors de doute que les deux espèces de *tetrao* de Pline, sont de vrais tetras, ou coqs de bruyère *(m)* : le beau noir lustré de leur plumage, leurs sourcils couleur de feu, qui représentent des espèces de flammes dont leurs yeux sont surmontés : leur séjour dans les pays froids & sur les hautes montagnes, la délicatesse de leur chair, sont autant de propriétés qui se rencontrent dans le grand & le petit

(l) Et picta perdrix, Numidicæque guttatæ, Martial. C'est aussi très-exactement le plumage de ces deux poules du Duc de Ferrare, dont Gesner parle à l'article de la peintade, *totas cinereo colore, eoque albicante, cum nigris rotundisque maculis*. De Avibus, pag. 481.

(m) Decet tetraonas suus nitor absolutaque nigritia, in superciliis cocci rubor...... gignunt eos Alpes & septentrionalis Regio. Pline, *lib. X, cap. XXII* Le Tetrao des hautes montagnes de Crète, vu par Bélon, ressemble fort à celui de Pline; il a, dit l'Observateur françois, une tache rouge de chaque côté joignant les yeux, & de sorte qu'il est noir devant l'estomac, ses plumes en reluisent. *Observations de plusieurs singularités, &c. page* 11.

tetras, & qui ne se trouvent réunie dans aucun autre oiseau : nous aperce vons même, dans la description de Pline les traces d'une singularité qui n'a ét connue que par très-peu de Modernes *moriuntur contumaciâ*, dit cet Auteur *spiritu revocato (n)* : ce qui se rapport à une observation remarquable, qu Frisch a insérée dans l'histoire de ce oiseau *(o)*; ce Naturaliste n'ayant poin trouvé de langue dans le bec d'u coq de bruyère mort, & lui ayan ouvert le gosier, y retrouva la langu qui s'y étoit retirée avec toutes ses dé-pendances; & il faut que cela arrive le plus ordinairement, puisque c'est un opinion commune parmi les Chasseurs que les coqs de bruyère n'ont point de langue; peut-être en est-il de même de cet aigle noir dont Pline fait men-tion *(p)*, & de cet oiseau du Bresil dont

(n) Capti animum despondent, dit Longolius.

(o) Frisch, *distribution méthodique des Oiseaux, &c. fig. CVIII.*

(p) Plin. *lib. X, cap. III.*

parle Scaliger *(q)*, lequel paſſoit auſſi pour n'avoir point de langue, ſans doute ſur le rapport de quelques Voyageurs crédules, ou de Chaſſeurs peu attentifs, qui ne voient preſque jamais les animaux que morts ou mourans, & ſur-tout parce qu'aucun Obſervateur ne leur avoit regardé dans le goſier.

L'autre eſpèce de tetrao, dont Pline parle au même endroit, eſt beaucoup plus grande, puiſqu'elle ſurpaſſe l'outarde & même le vautour dont elle a le plumage, & qu'elle ne le cède qu'à l'autruche ; du reſte, c'eſt un oiſeau ſi peſant, qu'il ſe laiſſe quelquefois prendre à la main *(r)*. Bélon prétend que cette eſpèce de *tetrao* n'eſt point connue des Modernes, qui, ſelon lui, n'ont jamais vu de tetras ou coqs de bruyère plus grands que l'outarde : d'ailleurs on pourroit douter que l'oiſeau déſigné dans ce paſſage de Pline, par les noms d'*otis* & d'*avis-tarda*, fût notre

(q) J. C. Scaliger, *in Cardanum, Exercit.* 228.

(r) Cela eſt vrai à la lettre du petit tetras, comme on le verra dans l'article ſuivant.

outarde, dont la chair eſt d'un fort bo
goût ; au lieu que l'*avis-tarda* de Plin
étoit un mauvais manger : *damnatas i*
cibis; mais on ne doit pas conclure pou
cela, avec Bélon, que le grand *tetra*
n'eſt autre choſe que l'*avis-tarda*, puiſ
que Pline, dans ce même paſſage
nomme le *tetras* & l'*avis-tarda*, & qu'i
les compare comme des oiſeaux d'eſpèce
différentes.

Pour moi, après avoir tout bien peſé
j'aimerois mieux dire, 1.° Que le premie
tetrao dont parle Pline, eſt le tetras d
la petite eſpèce, à qui tout ce qu'il d
en cet endroit eſt encore plus applicabl
qu'au grand :

2°. Que ſon grand tetrao eſt notr
grand tetras, & qu'il n'en exagère pa
la groſſeur en diſant qu'il ſurpaſſe l'ou
tarde ; car j'ai peſé moi-même un
grande outarde, qui avoit trois pied
trois pouces de l'extrémité du bec
celle des ongles, ſix pieds & den
de vol, & qui s'eſt trouvée du poid
de douze livres ; or l'on ſait, & l'o
verra bientôt que, parmi les tetras d

la grande eſpèce, il y en a qui pèſent davantage.

Le tetras, ou grand coq de bruyère, a près de quatre pieds de vol; ſon poids eſt communément de douze à quinze livres; Aldrovande dit qu'il en avoit vu un qui peſoit vingt-trois livres, mais ce ſont des livres de Bologne, qui ſont ſeulement de dix onces; en ſorte que les vingt-trois ne font pas quinze livres de ſeize onces. Le coq noir des montagnes de Moſcovie, décrit par Albin, & qui n'eſt autre choſe qu'un tetras de la grande eſpèce, peſoit dix livres ſans plumes & tout vuidé; & le même Auteur dit que les *lieures* de Norvège, qui ſont de vrais tetras, ſont de la grandeur d'une outarde *(ſ)*.

Cet oiſeau gratte la terre comme tous les frugivores; il a le bec fort & tranchant *(t)*, la langue pointue, &

(ſ) Albin, *tome I, page* 21.

(t) Nota. Je ne ſai ce que dit Longolius, en avançant que cet oiſeau a des barbillons. *Voyez* Geſner, *page* 487; y auroit-il, parmi les grands tetras,

dans le palais, un enfoncement proportionné au volume de la langue; les pieds ſont auſſi très-forts & garnis de plumes pardevant ; le jabot eſt exceſſivement grand; mais du reſte fait, ainſi que le géſier, à peu près comme dans le coq domeſtique *(u)* : la peau du géſier eſt veloutée à l'endroit de l'adhérence des muſcles.

Le tetras vit de feuilles ou de ſommités de ſapin, de genevrier, de cèdre *(x)*, de ſaule, de bouleau, de peuplier blanc, de coudrier, de mirtille, de ronce, de chardon, de pomme de pin, des feuilles & des fleurs du blé ſarraſin, de la geſſe, du millefeuille, du piſſenlit, du trefle, de la veſſe & de l'orobe, principalement

une race ou une eſpèce qui auroit des barbillons comme cela a lieu à l'égard des petits tetras ? ou bien Longolius ne veut-il parler que d'une certaine diſpoſition de plumes, repréſentant imparfaitement des barbillons, comme il a fait à l'article de la Gelinotte ? *Voyez* Geſner, *de Avibus*, pag. 229.

(u) Bélon, Nature des Oiſeaux, *page* 251.

(x) Idem, Ibidem.

lorſque

lorſque ces plantes ſont encore tendres; car, lorſque les graines commencent à ſe former, il ne touche plus aux fleurs, & il ſe contente des feuilles; il mange auſſi, ſur-tout la première année, des mûres ſauvages, de la faine, des œufs de fourmis, &c. On a remarqué au contraire que pluſieurs autres plantes ne convenoient point à cet oiſeau, entr'autres la livêche, l'éclaire, l'hièble, l'extramoine, le muguet, le froment, l'ortie, &c. *(y)*.

On a obſervé dans le géſier des tetras que l'on a ouverts, de petits cailloux ſemblables à ceux que l'on voit dans le géſier de la volaille ordinaire, preuve certaine qu'ils ne ſe contentent point des feuilles & des fleurs qu'ils prennent ſur les arbres; mais qu'ils vivent encore des grains qu'ils trouvent en grattant la terre. Lorſqu'ils mangent trop de baies de genièvre, leur chair, qui eſt excellente, contracte un mauvais goût; &, ſuivant la remarque de Pline, elle ne con-

(y) Journal Économique. *Mai* 1765.

ſerve pas long-temps ſa bonne qualité, dans les cages & les volières où l'on veut quelquefois les nourrir par curioſité *(z)*.

La femelle ne diffère du mâle que par la taille & par le plumage, étant plus petite & moins noire; au reſte, elle l'emporte ſur le mâle par l'agréable variété des couleurs, ce qui n'eſt point l'ordinaire dans les oiſeaux, ni même dans les autres animaux, comme nous l'avons remarqué en faiſant l'hiſtoire des quadrupèdes; &, ſelon Willulghby, c'eſt faute d'avoir connu cette exception, que Geſner a fait de la femelle une autre eſpèce de tetras, ſous le nom de *grygallus major (a)*, formé de l'allemand *grugel-hahn*; de même qu'il a fait auſſi une eſpèce de la femelle du petit tetras, à laquelle il a donné

(z) In aviariis ſaporem perdunt. Plin. lib. X, cap. XXII.

(a) Nota. Geſner trouve que le nom de grand francolin des Alpes conviendroit aſſez au *grygallus major*, vu qu'il ne diffère du francolin que par ſa taille, étant trois fois plus gros, *page* 495.

le nom de *grygallus minor* (*b*); cependant Gesner prétend n'avoir établi ses espèces qu'après avoir observé avec grand soin tous les individus, excepté le *grygallus minor*, & s'être assuré qu'ils avoient des différences bien caractérisées (*c*) : d'un autre côté, Schwenckfeld, qui étoit à portée des montagnes, & qui avoit examiné souvent & avec beaucoup d'attention le *grygallus*, assure que c'est la femelle du tetras (*d*); mais il faut avouer que dans cette espèce, & peut-être dans beaucoup d'autres, les couleurs du

(*b*) *Nota.* En effet, Gesner dit positivement que, parmi tous les animaux, il n'est pas une seule espèce où les mâles ne l'emportent sur la femelle par la beauté des couleurs ; à quoi Aldrovande oppose, avec beaucoup de raison, l'exemple des oiseaux de proie, & sur-tout des éperviers & des faucons, parmi lesquels les femelles non-seulement ont le plumage plus beau que les mâles, mais encore surpassent ceux-ci en force & en grosseur, comme il a été remarqué ci-dessus dans l'histoire de ces oiseaux. *Voyez* Aldrovande, *de Avibus*, tome II, page 72.

(*c*) Gesner, *de Avibus*, lib. III, page 493.

(*d*) Schwenckfeld, *Aviarium Silesiæ*, page 371.

plumage sont sujettes à de grandes variétés, selon le sexe, l'âge, le climat & les diverses autres circonstances : celui que nous avons fait dessiner, est un peu huppé. M. Brisson ne parle point de huppe dans sa description ; & des deux figures données par Aldrovande, l'une est huppée & l'autre ne l'est point. Quelques-uns prétendent que le tetras lorsqu'il est jeune, a beaucoup de blanc dans son plumage *(e)*, & que ce blanc se perd à mesure qu'il vieillit, au point que c'est un moyen de connoître l'âge de l'oiseau *(f)*; il semble même que le nombre des pennes de la queue ne soit pas toujours égal; car Linnæus le fixe à dix-huit dans sa *Fauna Suecica*, & M. Brisson à seize, dans son *Ornithologie* ; & ce qu'il y a de plus singulier, Schwenckfeld, qui avoit

(e) Le blanc, qui est dans la queue, forme avec celui des ailes & du dos lorsque l'oiseau fait la roue, un cercle de cette couleur. Journal Économique. *Avril* 1753.

(f) Schwenckfeld, *Aviarium Silesiæ*, page 371.

vu & examiné beaucoup de ces oiſeaux, prétend que, ſoit dans la grande, ſoit dans la petite eſpèce, les femelles ont dix-huit pennes à la queue & les mâles douze ſeulement; d'où il ſuit que toute méthode, qui prendra pour caractères ſpécifiques des différences auſſi variables que le ſont les couleurs des plumes & même leur nombre, ſera ſujette au grand inconvénient de multiplier les eſpèces, je veux dire les eſpèces nominales, ou plutôt les nouvelles phraſes; de ſurcharger la mémoire des commençans, de leur donner de fauſſes idées des choſes; & par conſéquent de rendre l'étude de la Nature plus difficile.

Il n'eſt pas vrai, comme l'a dit Encelius, que le tetras mâle, étant perché ſur un arbre, jette ſa ſemence par le bec; que ſes femelles qu'il appelle à grands cris, viennent la recueillir, l'avaler, la rejeter enſuite, & que leurs œufs ſoient ainſi fécondés; il n'eſt pas plus vrai que de la partie de cette ſemence, qui n'eſt point recueillie par les poules, il ſe forme

des ſerpens, des pierres précieuſes, des eſpèces de perles; il eſt humiliant pour l'eſprit humain qu'il ſe préſente de pareilles erreurs à réfuter. Le tetras s'accouple comme les autres oiſeaux; & ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt qu'Encelius lui-même, qui raconte cette étrange fécondation par le bec, n'ignoroit pas que le coq couvroit enſuite ſes poules, & que celles qu'il n'avoit point couvertes, pondoient des œufs inféconds: il ſavoit cela, & n'en perſiſta pas moins dans ſon opinion; il diſoit pour la défendre, que cet accouplement n'étoit qu'un jeu, un badinage, qui mettoit bien le ſceau à la fécondation, mais qui ne l'opéroit point, vu qu'elle étoit l'effet immédiat de la déglutition de la ſemence. . . . En vérité, c'eſt s'arrêter trop long-temps ſur de telles abſurdités!

Les tetras mâles commencent à entrer en chaleur dans les premiers jours de février; cette chaleur eſt dans toute ſa force vers les derniers jours de mars, & continue juſqu'à la pouſſe des feuilles. Chaque coq, pendant ſa

chaleur, ſe tient dans un certain canton d'où il ne s'éloigne pas; on le voit alors, ſoir & matin, ſe promenant ſur le tronc d'un gros pin ou d'un autre arbre, ayant la queue étalée en rond, les ailes traînantes, le cou porté en avant, la tête enflée, ſans doute par le redreſſement de ſes plumes, & prenant toutes ſortes de poſtures extraordinaires, tant il eſt tourmenté par le beſoin de répandre ſes molécules organiques ſuperflues: il a un cri particulier pour appeler ſes femelles, qui lui répondent & accourent ſous l'arbre où il ſe tient, & d'où il deſcend bientôt pour les cocher & les féconder; c'eſt probablement à cauſe de ce cri ſingulier, qui eſt très-fort & ſe fait entendre de loin, qu'on lui a donné le nom de *faiſan bruyant:* ce cri commence par une eſpèce d'exploſion ſuivie d'une voix aigre & perçante, ſemblable au bruit d'une faux qu'on éguiſe; cette voix ceſſe & recommence alternativement, & après avoir ainſi continué à pluſieurs repriſes pendant une

heure environ, elle finit par une explosion semblable à la première *(g)*.

Le tetras qui, dans tout autre temps, est fort difficile à approcher, se laisse surprendre très-aisément lorsqu'il est en amour, & sur-tout tandis qu'il fait entendre son cri de rappel ; il est alors si étourdi du bruit qu'il fait lui-même, ou si l'on veut tellement enivré, que ni la vue d'un homme, ni même les coups de fusil ne le déterminent à prendre sa volée ; il semble qu'il ne voie ni n'entende, & qu'il soit dans une espèce d'extase *(h)*; c'est pour cela que l'on dit communément, & que l'on a même écrit que le tetras est alors sourd & aveugle ; cependant il ne l'est guère que comme le sont, en pareille circonstance, presque tous les animaux sans en excepter l'homme ;

(g) Journal Économique. *Avril* 1753.

(h) In tantum aucta ut in terrâ quoque immobilis prehendatur. Nota. Ce que Pline attribue ici à la grosseur du tetras, n'est peut-être qu'un effet de sa chaleur & de l'espèce d'ivresse qui l'accompagne.

tous éprouvent plus ou moins cette extaſe d'amour, mais apparemment qu'elle eſt plus marquée dans le tetras; car en Allemagne on donne le nom d'*auer hahn* aux amoureux, qui paroiſſent avoir oublié tout autre ſoin, pour s'occuper uniquement de l'objet de leur paſſion *(i)*, & même à toute perſonne qui montre une inſenſibilité ſtupide pour ſes plus grands intérêts.

On juge bien que c'eſt cette ſaiſon où les tetras ſont en amour que l'on choiſit pour leur donner la chaſſe, ou pour leur tendre des piéges. Je donnerai, en parlant de la petite eſpèce à queue fourchue, quelques détails ſur cette chaſſe, ſur-tout ceux qui ſeront les plus propres à faire connoître les mœurs & le naturel de ces oiſeaux: je me bornerai à dire ici que l'on fait très-bien, même pour favoriſer la multiplication de l'eſpèce, de détruire les vieux coqs, parce qu'ils ne ſouffrent point d'autres coqs ſur leurs plaiſirs, & cela dans une étendue de

(i) J. L. Friſch, ſur les Oiſeaux, diſcours relatif à la *figure CVII.*

terrein assez considérable ; en sorte que, ne pouvant servir à toutes les poules de leur district, plusieurs d'entr'elles sont privées de mâles, & ne produisent que des œufs inféconds.

Quelques Oiseleurs prétendent qu'avant de s'accoupler, ces animaux se préparent une place bien nette & bien unie *(k)*, & je ne doute pas qu'en effet on n'ait vu des places ; mais je doute fort que les tetras aient eu la prévoyance de les préparer ; il est bien plus simple de penser que ces places sont les endroits du rendez-vous habituel du coq avec ses poules, lesquels endroits doivent être au bout d'un mois ou deux de fréquentation journalière, certainement plus battus que le reste du terrein.

La femelle du tetras pond ordinairement cinq ou six œufs au moins, & huit ou neuf au plus ; Schwenckfeld prétend que la première ponte est de huit, & les suivantes de douze, quatorze & jusqu'à seize *(l)* : ces œufs

(k) Gesner, *de Avibus*, page 492.

(l) *Aviarium Silesiæ*, page 372, *Nota.* Cette

ſont blancs, marquetés de jaune; &, ſelon le même Schwenckfeld, plus gros que ceux des poules ordinaires; elle les dépoſe ſur la mouſſe en un lieu ſec, où elle les couve ſeule & ſans être aidée par le mâle *(m)*: lorſqu'elle eſt obligée de les quitter pour aller chercher ſa nourriture, elle les cache ſous les feuilles avec grand ſoin; &, quoiqu'elle ſoit d'un naturel très-ſauvage, ſi on l'approche tandis qu'elle eſt ſur ſes œufs, elle reſte & ne les abandonne que très-difficilement, l'amour de la couvée l'emportant en cette occaſion ſur la crainte du danger.

Dès que les petits ſont éclos, ils ſe mettent à courir avec beaucoup de légèreté; ils courent même avant qu'ils ſoient tout-à-fait éclos, puiſqu'on en voit qui vont & viennent ayant

gradation eſt conforme à l'obſervation d'Ariſtote: *ex primo coitu aves ova edunt pauciora.* Hiſt. animal. *lib. V, cap. XIV.* Il me paroît ſeulement que le nombre des œufs eſt trop grand.

(m) Nota. Je crois avoir lû quelque part, qu'elle couvoit pendant environ vingt-huit jours, ce qui eſt aſſez probable, vu la groſſeur de l'oiſeau.

encore une partie de leur coquille adhérente à leur corps : la mère les conduit avec beaucoup de sollicitude & d'affection ; elle les promène dans les bois, où ils se nourrissent d'œufs de fourmis, de mûres sauvages, &c. La famille demeure unie tout le reste de l'année, & jusqu'à ce que la saison de l'amour, leur donnant de nouveaux besoins & de nouveaux intérêts, les disperse, & sur-tout les mâles qui aiment à vivre séparément ; car, comme nous l'avons vu, ils ne se souffrent pas les uns les autres, & ils ne vivent guère avec leurs femelles que lorsque le besoin les leur rend nécessaires.

Les tetras, comme je l'ai dit, se plaisent sur les hautes montagnes ; mais cela n'est vrai que pour les climats tempérés ; car dans les pays très-froids, comme à la baie d'Hudson, ils préfèrent la plaine & les lieux bas, où ils trouvent apparemment la même température que sur nos plus hautes montagnes *(n)*. Il y en a dans les Alpes,

(n) Histoire générale des Voyages, *tome XIV, page* 663.



TETRAS *ou* LE GRAND COQ DE BRUYÉRE.

dans les Pyrénées, ſur les montagnes d'Auvergne, de Savoie, de Suiſſe, de Weſtphalie, de Soüabe, de Moſcovie, d'Écoſſe, ſur celles de Grèce & d'Italie, en Norvège, & même au nord de l'Amérique; on croit que la race s'en eſt perdue en Irlande *(o)*, où elle exiſtoit autrefois.

On dit que les oiſeaux de proie en détruiſent beaucoup, ſoit qu'ils choiſiſſent pour les attaquer le temps où l'ivreſſe de l'amour les rend ſi faciles à ſurprendre, ſoit que, trouvant leur chair de meilleur goût, ils leur donnent la chaſſe par préférence.

(o) Zoologie Britannique, *page* 84.



LE PETIT TETRAS

OU

COQ DE BRUYÈRE A QUEUE FOURCHUE.*

Planche VI de ce volume.

VOICI encore un coq & un faiſan, qui n'eſt ni coq ni faiſan ; on l'a appelé *petit coq ſauvage*, *coq de bruyère*, *coq de bouleau*, &c. *faiſan noir*, *faiſan de montagne*; on lui a même donné le nom de *perdrix*, *de gélinotte*; mais dans le vrai c'eſt le petit tetras, c'eſt le premier *tetrao* de Pline, c'eſt le *tetrao* ou l'*urogallus-minor* de la plupart des Modernes : quelques Naturaliſtes, tels que Rzaczynski, l'ont pris pour le *tetrax* du poëte Nemeſianus ; mais c'eſt ſans doute faute d'avoir remarqué que la groſſeur de ce *tetrax* eſt, ſelon

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 172, *le mâle*; & n.° 173, *la femelle*.

Nemeſianus même, égale à celle de l'oie & de la grue *(a)*; au lieu que, ſelon Geſner, Schwenckfeld, Aldrovande & quelques autres Obſervateurs qui ont vu par eux-mêmes, le petit tetras n'eſt guère plus gros qu'un coq ordinaire; mais ſeulement d'une forme un peu plus alongée, & que ſa femelle, ſelon M. Ray, n'eſt pas tout-à-fait auſſi groſſe que notre poule commune.

Turner, en parlant de ſa poule moreſque, ainſi appelée, dit-il, non pas à cauſe de ſon plumage, qui reſſemble à celui de la perdrix; mais à cauſe de la couleur du mâle, qui eſt noir, lui donne une crête rouge & charnue, & deux eſpèces de barbillons de même ſubſtance & de même couleur *(b)*; en quoi Willulghby prétend qu'il ſe trompe; mais cela eſt d'autant

(a) *Tarpeiæ eſt cuſtos Arcis non corpore major*
Nec qui te volucres docuit, Palamede, figuras.

Vide M. *Aurelii Olympii Nemeſiani, fragmenta de Aucupio.*

(b) Voyez Geſner, *de Avibus*, page 477.

plus difficile à croire, que Turner parle d'un oiseau de son pays *(apud nos est)*, & qu'il s'agit d'un caractère trop frappant pour que l'on puisse s'y méprendre : or, en supposant que Turner ne s'est point trompé en effet sur cette crête & sur ces barbillons, & d'autre part, considérant qu'il ne dit point que sa poule moresque ait la queue fourchue, je serois porté à la regarder comme une autre espèce, ou si l'on veut, comme une autre race de petit tetras, semblable à la première par la grosseur, par le différent plumage du mâle & de la femelle, par les mœurs, le naturel, le goût des mêmes nourritures, &c. mais qui s'en distingue par ses barbillons charnus & par sa queue non fourchue : & ce qui me confirme dans cette idée, c'est que je trouve dans Gesner un oiseau sous le nom de *gallus sylvestris (c)*, lequel a aussi des barbillons & la queue non fourchue, du reste fort ressemblant au petit tetras ; en sorte qu'on peut, & qu'on doit, ce me semble,

(c) *Voyez* Gesner, *de Avibus*, page 477.

le regarder comme un individu de la même efpèce que la poule morefque de Turner, d'autant plus que, dans cette efpèce, le mâle porte en Écoffe (d'où l'on avoit envoyé à Gefner la figure de l'oifeau), le nom de *coq noir*, & la femelle celui de *poule grife*, ce qui indique précifément la différence de plumage, qui, dans les efpèces de tetras, fe trouve entre les deux fexes.

Le petit tetras dont il s'agit ici, n'eft petit que parce qu'on le compare avec le grand tetras; il pèfe trois à quatre livres, & il eft encore après celui-là le plus grand de tous les oifeaux qu'on appelle *coq de bois (d)*.

Il a beaucoup de chofes communes avec le grand tetras, fourcils rouges, pieds pattus & fans éperons, doigts dentelés, tache blanche à l'aile, &c. mais il en diffère par deux caractères très-apparens : il eft beaucoup moins gros, & il a la queue fourchue non-feulement parce que les pennes ou grandes plumes du milieu font plus

(d) Gefner, *de Avibus*, page 493.

courtes que les extérieures; mais encore parce que celles-ci ſe recourbent en dehors: de plus, le mâle de cette petite eſpèce a plus de noir, & un noir plus décidé que le mâle de la grande eſpèce, il a de plus grands ſourcils; j'appelle ainſi cette peau rouge & glanduleuſe qu'il a au-deſſus des yeux; mais la grandeur de ces ſourcils eſt ſujette à quelque variation dans les mêmes individus en différens temps, comme nous le verrons plus bas.

La femelle eſt une fois plus petite que le mâle *(e)*, elle a la queue moins fourchue, & les couleurs de ſon plumage ſont ſi différentes, que Geſner s'eſt cru en droit d'en former une eſpèce ſéparée, qu'il a deſignée par le nom de *grygallus minor*, comme je l'ai remarqué ci-deſſus dans l'hiſtoire du grand tetras: au reſte, cette différence de plumage entre les deux ſexes ne ſe décide qu'au bout d'un certain temps; les jeunes mâles ſont d'abord de la couleur de leur mère, & conſervent

(e) Britiſch Zoology.

cette couleur jusqu'à la première automne: sur la fin de cette saison & pendant l'hiver, ils prennent des nuances de plus en plus foncées jusqu'à ce qu'ils soient d'un noir bleuâtre, & ils retiennent cette dernière couleur toute leur vie, sans autres changemens que ceux que je vais indiquer; 1.° ils prennent plus de bleu à mesure qu'ils avancent en âge; 2.° à trois ans & non plus tôt, ils prennent une tache blanche sous le bec; 3.° lorsqu'ils sont très-vieux, il paroît une autre tache d'un noir varié sous la queue, où auparavant les plumes étoient toutes blanches *(f)*: Charleton & quelques autres ajoutent qu'il y a d'autant moins de taches blanches à la queue que l'oiseau est plus vieux; en sorte que le nombre plus ou moins grand de ces taches, est un indice pour reconnoître son âge *(g)*.

Les Naturalistes, qui ont compté assez unanimement vingt-six pennes

(f) Actes de Breslaw. *Novembre* 1725.

(g) Charleton, *Exercitationes*, page 82.

dans l'aile du petit tetras ne s'accordent point entr'eux ſur le nombre des pennes de la queue, & l'on retrouve ici à peu près les mêmes variations dont j'ai parlé au ſujet du grand tetras. Schwenckfeld, qui donne dix-huit pennes à la femelle, n'en accorde que douze au mâle. Willulghby, Albin, M. Briſſon en aſſignent ſeize aux mâles comme aux femelles, les deux mâles, que nous conſervons au Cabinet du Roi, en ont tous deux dix-huit; ſavoir, ſept grandes de chaque côté, & quatre dans le milieu beaucoup plus courtes: ces différences viendroient-elles de ce que le nombre de ces grandes plumes eſt ſujet à varier réellement ? ou de ce que ceux qui les ont comptées, ont négligé de s'aſſurer auparavant s'il n'en manquoit aucune dans les ſujets ſoumis à leur obſervation ? au reſte, le tetras a les ailes courtes, & par conſéquent le vol peſant, & on ne le voit jamais s'élever bien haut ni aller bien loin.

Les mâles & les femelles ont l'ouverture des oreilles fort grande, les

doigts unis par une membrane jusqu'à la première articulation & bordés de dentelures *(h)*, la chair blanche & de facile digestion, la langue molle un peu hérissée de petites pointes & non divisée; sous la langue une substance glanduleuse, dans le palais une cavité qui répond exactement aux dimensions de la langue, le jabot très-grand, le tube intestinal long de cinquante-un pouces, & les appendices ou *cœcum* de vingt-quatre; ces appendices sont sillonnées de six stries ou cannelures *(i)*.

La différence qui se trouve entre les femelles & les mâles, ne se borne pas à la superficie, elle pénètre jusqu'à l'organisation intérieure. Le docteur

(h) Nota. Unguis medii digiti ex parte interiore in aciem tenuatus, expression un peu louche de Willulghby; car si cela signifie que l'ongle du doigt du milieu est tranchant du côté intérieur, nous avons vérifié sur l'oiseau même que le côté extérieur & le côté intérieur de cet ongle sont également tranchans; & de plus, cet ongle ne diffère que très-peu & même point du tout des autres par ce caractère tranchant; ainsi, cette observation de Willulghby nous paroît mal fondée.

(i) Willulghby, *page* 124. Schwenckfeld, *page* 375.

Waygand a observé que l'os du *sternum* dans les mâles, étant regardé à la lumière, paroissoit semé d'un nombre prodigieux de petites ramifications de couleur rouge, lesquelles se croisant & recroisant en mille manières & dans toutes sortes de directions, formoient un réseau très-curieux & très-singulier; au lieu que, dans les femelles, le même os n'a que peu ou point de ces ramifications; il est aussi plus petit & d'une couleur blanchâtre *(k)*.

Cet oiseau vole le plus souvent en troupe, & se perche sur les arbres à peu près comme le faisan *(l)*: il mue en été, & il se cache alors dans les lieux fourrés ou dans des endroits marécageux *(m)*; il se nourrit principalement de feuilles & de boutons de bouleau, & de bayes de bruyère, d'où lui est venu son nom françois *coq de bruyère*, & son nom allemand *birk-han*,

(k) *Voyez* Actes de Breslaw, *mois de Novembre* 1725.

(l) Britisch Zoology.

(m) Actes de Breslaw, *loco citato*.

qui ſignifie coq de bouleau ; il vit auſſi de chatons de coudrier, de blé & d'autres graines : l'automne il ſe rabat ſur les glands, les mûres de ronces, les boutons d'aune, les pommes de pin, les baies de myrtille *(vitis idæa)*, de fuſain ou bonnet de prêtre : enfin l'hiver il ſe réfugie dans les grands bois où il eſt réduit aux baies de genièvre, ou à chercher ſous la neige celle de l'*oxycoccum* ou *canneberge*, appelée vulgairement *couſſinet de marais (n)* ; quelquefois même il ne mange rien du tout pendant les deux ou trois mois du plus grand hiver ; car on prétend qu'en Norwège, il paſſe cette ſaiſon rigoureuſe ſous la neige, engourdi, ſans mouvement & ſans prendre aucune nourriture *(o)*, comme font dans nos

(n) Voyez Schwenckfeld, *Aviarium Sileſiæ*, page 375. — Rzaczynski, *auctuarium Polon.* page 422. — Willulghby, *page* 125. — Britiſch Zoology, *page* 85.

(o) Linnæus, *Syſt. nat. edit. X*, page 159. — Geſner, *de Avibus*, page 495. *Nota.* Les Auteurs de la Zoologie Britannique avoient remarqué que les perdrix blanches, qui paſſent l'hiver dans la neige, avoient les pieds mieux garnis de

pays plus tempérés les chauve-souris, les loirs, les lérots, les muscardins, les hérissons & les marmottes, & (si le fait est vrai) sans doute à peu près pour les mêmes causes *(p)*.

On trouve de ces oiseaux au nord de l'Angleterre & de l'Écosse dans les parties montueuses, en Norwège &

plumes que les deux espèces de tetras, qui savent se mettre à l'abri dans les forêts épaisses: mais si les tetras passent aussi l'hiver sous la neige, que devient cette belle cause finale, ou plutôt que deviennent tous les raisonnemens de ce genre lorsqu'on les examine avec les yeux de la Philosophie?

(p) Voy. l'Hist. nat. gén. & particulière, *tome VIII, page* 342 *de l'édit. en treize vol.* où j'indique la vraie cause de l'engourdissement de ces animaux. Celui du tetras pendant l'hiver, me rappelle ce que l'on trouve dans le livre *de Mirabilibus*, attribué à Aristote, au sujet de certains oiseaux du royaume de Pont, qui étoient en hiver dans un tel état de torpeur, qu'on pouvoit les plumer, les dresser, & même les mettre à la broche sans qu'ils le sentissent, & qu'on ne pouvoit les réveiller qu'en les faisant rôtir; en retranchant de ce fait ce qu'on y a ajouté de ridicule pour le rendre merveilleux, il se réduit à un engourdissement semblable à celui des tetras & des marmottes, qui suspend toutes les fonctions des sens externes, & ne cesse que par l'action de la chaleur.

dans

dans les provinces ſeptentrionales de la Suède, aux environs de Cologne, dans les Alpes Suiſſes, dans le Bugey, où ils s'appellent *grianots*, ſelon M. Hébert; en Podolie, en Lithuanie, en Samogitie, & ſur-tout en Volhinie & dans l'Ukraine, qui comprend les Palatinats de Kiovie & de Braſlaw, où un noble Polonois en prit un jour cent trente paires d'un ſeul coup de filet, dit Rzaczynski, près du village de Kuſmince *(q)*. Nous verrons plus bas la manière dont la chaſſe du tetras ſe fait en Courlande : ces oiſeaux ne s'accoutument pas facilement à un autre climat, ni à l'état de domeſticité; preſque tous ceux que M. le Maréchal de Saxe avoit fait venir de Suède dans ſa ménagerie de Chambor, y ſont morts de langueur & ſans ſe perpétuer *(r)*.

Le tetras entre en amour dans le temps où les ſaules commencent à

(q) Auctuarium. Polon. *pag.* 422.

(r) Voyez Salerne, *Ornithologie*, page 137.

pouſſer, c'eſt-à-dire, ſur la fin de l'hiver, ce que les Chaſſeurs ſavent bien reconnoître à la liquidité de ſes excrémens *(ſ)*; c'eſt alors qu'on voit chaque jour les mâles ſe raſſembler dès le matin, au nombre de cent ou plus, dans quelque lieu élevé, tranquille, environné de marais, couvert de bruyère, &c. qu'ils ont choiſi pour le lieu de leur rendez-vous habituel, là ils s'attaquent, ils s'entre-battent avec fureur, juſqu'à ce que les plus foibles aient été mis en fuite; après quoi, les vainqueurs ſe promènent ſur un tronc d'arbre, ou ſur l'endroit le plus élevé du terrein, l'œil en feu, les ſourcils gonflés, les plumes hériſſées, la queue étalée en éventail, faiſant la roue, battant des aîles, bondiſſant aſſez fréquemment *(t)*, & appellant les femelles par un cri qui s'entend d'un demi-mille: ſon cri

(ſ) Actes de Breſlaw, *Novembre* 1725.

(t) Friſch, *planche CIX.* — Britiſch Zoology, *pag.* 85.

naturel, par lequel il ſemble articuler le mot allemand *frau (u)*, monte de tierce dans cette circonſtance, & il y joint un autre cri particulier, une eſpèce de roulement de goſier très-éclatant *(x)*; les femelles, qui ſont à portée, répondent à la voix des mâles, par un cri qui leur eſt propre, elles ſe raſſemblent autour deux, & reviennent très-exactement les jours ſuivans au même rendez-vous; ſelon le docteur Waigand, chaque coq a deux ou trois poules auxquelles il eſt plus ſpécialement affectionné *(y)*.

Lorſque les femelles ſont fécondées, elles vont chacune, de leur côté, faire leur ponte dans des taillis épais & un peu élevés; elles pondent par terre & ſans ſe donner beaucoup de peine pour la conſtruction d'un nid, comme font tous les oiſeaux peſans : elles pondent ſix ou ſept œufs, ſelon les uns *(z)*,

(u) Ornithologie de Salerne, *loco citato.*

(x) Friſch, *ibidem.*

(y) Actes de Breſlaw. *Novembre* 1725.

(z) Britiſch Zoology, *pag.* 85.

de douze à ſeize, ſelon les autres *(a)*; & de douze à vingt, ſelon quelques autres *(b)*; les œufs ſont moins gros que ceux des poules domeſtiques, & un peu plus longuets. M. Linnæus aſſure que ces poules de bruyère perdent leur fumet dans le temps de l'incubation *(c)*. Schwenckfeld ſemble inſinuer que le temps de leur ponte eſt dérangé depuis que ces oiſeaux ont été tourmentés par les Chaſſeurs, & effrayés par les coups de fuſil; & il attribue aux mêmes cauſes la perte qu'a fait l'Allemagne de pluſieurs autres belles eſpèces d'oiſeaux.

Dès que les petits ont douze ou quinze jours, ils commencent déja à battre des ailes & à s'eſſayer à voltiger; mais ce n'eſt qu'au bout de cinq ou ſix ſemaines qu'ils ſont en état de prendre leur eſſor, & d'aller ſe percher ſur les arbres avec leurs

(a) Schwenckfeld, *Aviarium Sileſiæ*, pag. 373.

(b) Actes de Breſlaw, *ibidem.*

(c) Syſt. nat. édit. X, *pag.* 159.

mères : c'eſt alors qu'on les attire avec un appeau *(d)*, ſoit pour les prendre au filet, ſoit pour les tuer à coups de fuſil ; la mère, prenant le ſon contrefait de cet appeau, pour le piaulement de quelqu'un de ſes petits qui s'eſt égaré, accourt & le rappelle par un cri particulier qu'elle répète ſouvent, comme font en pareil cas nos poules domeſtiques, & elle amène à ſa ſuite le reſte de la couvée qu'elle livre ainſi à la merci des Chaſſeurs.

Quand les jeunes tetras ſont un peu plus grands, & qu'ils commencent à prendre du noir dans leur plumage, ils ne ſe laiſſent pas amorcer ſi aiſément de cette manière ; mais alors, juſqu'à ce qu'ils aient pris la moitié de leur accroiſſement, on les chaſſe avec l'oiſeau de proie. Le vrai temps de cette chaſſe eſt l'arrière-ſaiſon, lorſque les arbres ont quitté leurs

(d) Cet appeau ſe fait avec un os de l'aile de l'autour, qu'on remplit en partie de cire, en ménageant des ouvertures propres à rendre le ſon demandé. *Voyez* Actes de Breſlaw. *Novembre* 1725.

feuilles; dans ce temps, les vieux mâles choiſiſſent un certain endroit où ils ſe rendent tous les matins, au lever du ſoleil, en rappelant, par un certain cri, (ſur-tout quand il doit geler ou faire beau temps), tous les autres oiſeaux de leur eſpèce, jeunes & vieux, mâles & femelles : lorſqu'ils ſont raſſemblés, ils volent en troupes ſur les bouleaux, ou bien, s'il n'y a point de neige ſur la terre, ils ſe répandent dans les champs qui ont porté, l'été précédent, du ſeigle, de l'avoine ou d'autres grains de ce genre ; & c'eſt alors que les oiſeaux de proie dreſſés pour cela, ont beau jeu.

On a en Courlande, en Livonie & en Lithuanie, une autre manière de faire cette chaſſe ; on ſe ſert d'un tetras empaillé, ou bien on fait un tetras artificiel avec de l'étoffe de couleur convenable, bourrée de foin ou d'étoupe, ce qui s'appelle, dans le pays, une *balvane :* on attache cette balvane au bout d'un bâton, & l'on fixe ce bâton ſur un bouleau, à portée du lieu que ces oiſeaux ont choiſi pour leur rendez-

vous d'amour, car c'eſt le mois d'avril, c'eſt-à-dire, le temps où ils ſont en amour, que l'on prend pour faire cette chaſſe; dès qu'ils aperçoivent la *balvane*, ils ſe raſſemblent autour d'elle, s'attaquent & ſe défendent d'abord comme par jeu; mais bientôt ils s'animent & s'entrebattent réellement, & avec tant de fureur, qu'ils ne voient ni n'entendent plus rien, & que le Chaſſeur, qui eſt caché près de-là dans ſa hutte, peut aiſément les prendre, même ſans coup férir; ceux qu'il a pris ainſi, il les apprivoiſe dans l'eſpace de cinq ou ſix jours, au point de venir manger dans la main *(e)*: l'année ſuivante au printemps, on ſe ſert de ces animaux apprivoiſés, au lieu de *balvanes*, pour attirer les tetras ſauvages qui viennent les attaquer, & ſe

(e) Nota. Le naturel des petits tetras, diffère beaucoup en ce point de celui des grands tetras, qui, loin de s'apprivoiſer lorſqu'ils ſont pris, refuſent même de prendre de la nourriture, & s'étouffent quelquefois en avalant leur langue, comme on l'a vu dans leur hiſtoire.

battent avec eux, avec tant d'acharnement, qu'ils ne s'éloignent point pour un coup de fusil : ils reviennent tous les jours de très-grand matin au lieu du rendez-vous, ils y restent jusqu'au lever du soleil ; après quoi, ils s'envolent & se dispersent dans les bois & les bruyères pour chercher leur nourriture ; sur les trois heures après midi, ils reviennent au même lieu, & y restent jusqu'au soir assez tard : ils se rassemblent ainsi tous les jours, sur-tout lorsqu'il fait beau, tant que dure la saison de l'amour, c'est-à-dire, environ trois ou quatre semaines ; mais, lorsqu'il fait mauvais temps, ils sont un peu plus retirés.

Les jeunes tetras ont aussi leur assemblée particulière & leur rendez-vous séparé, où ils se rassemblent par troupes de quarante ou cinquante, & où ils s'exercent à peu près comme les vieux ; seulement ils ont la voix plus grêle, plus enrouée, & le son en est plus coupé ; ils paroissent aussi sauter avec moins de liberté : le temps

de leur aſſemblée ne dure guère que huit jours; après quoi, ils vont rejoindre les vieux.

Lorſque la ſaiſon de l'amour eſt paſſée, comme ils s'aſſemblent moins régulièrement, il faut une nouvelle induſtrie pour les diriger du côté de la hutte du Tireur de ces balvanes. Pluſieurs Chaſſeurs à cheval forment une enceinte plus ou moins étendue, dont cette hutte eſt le centre, & en ſe rapprochant inſenſiblement, & faiſant claquer leur fouet à propos, ils font lever les tetras, & les pouſſent d'arbre en arbre du côté du Tireur, qu'ils avertiſſent par des coups de voix, s'ils ſont loin, ou par un coup de ſifflet s'ils ſont plus près : mais on conçoit bien que cette chaſſe ne peut réuſſir qu'autant que le Tireur a diſpoſé toutes choſes, d'après la connoiſſance des mœurs & des habitudes de ces oiſeaux : les tetras, en volant d'un arbre ſur un autre, choiſiſſent d'un coup d'œil prompt & ſûr, les branches aſſez fortes pour les porter, ſans même en excepter les branches

verticales qu'ils font plier par le poids de leur corps, & ramènent en se posant dessus à une situation à peu près horizontale; en sorte qu'ils peuvent très-bien s'y soutenir quelques mobiles qu'elles soient : lorsqu'ils sont posés, leur sureté est leur premier soin; ils regardent de tous côtés, prêtant l'oreille, alongeant le cou pour reconnoître s'il n'y a point d'ennemis; & lorsqu'ils se croient bien à l'abri des oiseaux de proie & des chasseurs, ils se mettent à manger les boutons des arbres : d'après cela, un Tireur intelligent a soin de placer ses balvanes sur des rameaux flexibles, auxquels il attache un cordon qu'il tire de temps en temps, pour faire imiter aux balvanes les mouvemens & les oscillations du tetras sur sa branche.

De plus, il a appris, par l'expérience, que lorsqu'il fait un vent violent, on peut diriger la tête de ces balvanes contre le vent: mais que, par un temps calme, on doit les mettre les unes vis-à-vis des autres; lorsque les tetras, poussés par les Chasseurs de la manière que j'ai dit, viennent droit à la hutte

du Tireur, celui-ci peut juger, par une obſervation facile, s'ils s'y poſeront ou non à portée de lui ; ſi leur vol eſt inégal, s'ils approchent & s'éloignent alternativement en battant des ailes, il peut compter que, ſinon toute la troupe, au moins quelques-uns, s'abattront près de lui ; ſi au contraire, en prenant leur eſſor non loin de ſa hutte, ils partent d'un vol rapide & ſoutenu, il peut conclure qu'ils iront en avant ſans s'arrêter.

Lorſque les tetras ſe ſont poſés à portée du Tireur, il en eſt averti par leurs cris réitérés juſqu'à trois fois ou même davantage ; alors il ſe gardera bien de les tirer trop bruſquement ; au contraire, il ſe tiendra immobile & ſans faire le moindre bruit dans ſa hutte, pour leur donner le temps de faire toutes leurs obſervations & la reconnoiſſance du terrein ; après quoi, lorſqu'ils ſe feront établis ſur leurs branches, & qu'ils commenceront à manger, il les tirera & les choiſira à ſon aiſe ; mais, quelque nom-

breuſe que ſoit la troupe, fût-elle de cinquante, & même de cent, on ne peut guère eſpérer d'en tuer plus d'un ou deux d'un ſeul coup; car ces oiſeaux ſe ſéparent en ſe perchant, & chacun choiſit ordinairement ſon arbre pour ſe poſer; les arbres iſolés ſont plus avantageux qu'une forêt pleine; & cette chaſſe eſt beaucoup plus facile lorſqu'ils ſe perchent, que lorſqu'ils ſe tiennent à terre; cependant, quand il n'y a point de neige, on établit quelquefois les balvanes & la hutte, dans les champs qui ont porté, la même année, de l'avoine, du ſeigle, du blé ſarraſin, ou on couvre la hutte de paille, & on fait d'aſſez bonnes chaſſes, pourvu toutefois que le temps ſoit au beau; car le mauvais temps diſperſe ces oiſeaux, les oblige à ſe cacher, & en rend la chaſſe impoſſible; mais le premier beau jour qui ſuccède, la rend d'autant plus facile, & un Tireur bien poſté les raſſemble aiſément avec ſes ſeuls appeaux, & ſans qu'il ſoit beſoin de Chaſſeurs pour les pouſſer du côté de la hutte.

On prétend que, lorſque ces oiſeaux volent en troupes, ils ont à leur tête un vieux coq, qui les mène en chef expérimenté, & qui leur fait éviter tous les piéges des Chaſſeurs; en ſorte qu'il eſt fort difficile, dans ce cas, de les pouſſer vers la balvane, & que l'on n'a d'autres reſſources que de détourner quelques traîneurs.

L'heure de cette chaſſe eſt chaque jour depuis le ſoleil levant, juſqu'à dix heures; & l'après-midi, depuis une heure juſqu'à quatre: mais en automne, lorſque le temps eſt calme & couvert, la chaſſe dure toute la journée ſans interruption, parce que, dans ce cas, les tetras ne changent guère de lieu: on peut les chaſſer de cette manière, c'eſt-à-dire, en les pouſſant d'arbre en arbre juſqu'aux environs du ſolſtice d'hiver; mais, après ce temps, ils deviennent plus ſauvages, plus défians, plus ruſés; ils changent même leur demeure accoutumée, à moins qu'ils n'y ſoient retenus par la rigueur

du froid ou par l'abondance des neiges.

On prétend avoir remarqué que lorsque les tetras se posent sur la cime des arbres & sur leurs nouvelles pousses, c'est signe de beau temps; mais que, lorsqu'on les voit se rabattre sur les branches inférieures & s'y tapir, c'est un signe de mauvais temps : je ne ferois pas mention de ces remarques des Chasseurs, si elles ne s'accordoient avec le naturel de ces oiseaux, qui, selon ce que nous avons vu ci-dessus, paroissent fort susceptibles des influences du beau & du mauvais temps, & dont la grande sensibilité à cet égard, pourroit être supposée sans blesser la vraisemblance, au degré nécessaire pour leur faire pressentir la température du lendemain.

Dans les temps de grande pluie, ils se retirent dans les forêts les plus touffues pour y chercher un abri; & comme ils sont alors fort pesans & qu'ils volent difficilement, on peut les chasser avec des chiens courans, qui



LE PETIT TETRAS.

les forcent ſouvent & les prennent même à la courſe *(f)*.

Dans d'autres pays, on prend les tetras au lacet, ſelon Aldrovande *(g)*; on les prend auſſi au filet, comme nous l'avons vu ci-deſſus; mais il ſeroit curieux de ſavoir quelle étoit la forme, l'étendue & la diſpoſition de ce filet, ſous lequel le noble Polonois, dont parle Rzaczynski, en prit un jour deux cens ſoixante à la fois.

(f) Actes de Breſlaw, Novembre 1725, *page* 527 *& ſuivantes ; & page* 538 *& ſuivantes. Nota.* Cette peſanteur des tetras a été remarquée par Pline; il eſt vrai qu'il paroît l'attribuer à la grande eſpèce, & je ne doute pas qu'elle ne lui convienne auſſi-bien qu'à la petite.

(g) Aldrov. *de Avibus*, tom. II, pag. 69.



LE PETIT TETRAS A QUEUE PLEINE, &c.

J'AI EXPOSÉ, à l'article précédent, les raiſons que j'avois de faire de ce petit tetras une eſpèce ou plutôt une race ſéparée : Geſner en parle ſous le nom de *coq de bois (gallus ſylveſtris)* (a), comme d'un oiſeau qui a des barbillons rouges, & une queue pleine & non fourchue ; il ajoute que le mâle s'appelle *coq noir* en Écoſſe, & la femelle, *poule griſe (greyhen)*. Il eſt vrai que cet Auteur, prévenu de l'idée que le mâle & la femelle ne devoient pas différer, à un certain point, par la couleur des plumes, traduit ici le greyhen par *gallina fuſca*, poule rembrunie, afin de rapprocher de ſon mieux la couleur des plumages ; & qu'enſuite il ſe prévaut de ſa verſion infidèle, pour établir que cette eſpèce eſt toute autre que celle de la poule moreſque

(a) Geſner, *de Avibus*, pag. 477.

de Turner *(b)*, par la raiſon que le plumage de cette poule moreſque diffère tellement de celui du mâle, qu'une perſonne peu au fait pourroit s'y méprendre, & regarder ce mâle & cette femelle comme appartenans à deux eſpèces différentes. En effet, le mâle eſt preſque tout noir, & la femelle, de la même couleur à peu près que la perdrix griſe; mais au fond, c'eſt un nouveau trait de conformité qui rend plus complète la reſſemblance de cette eſpèce avec celle du coq noir d'Écoſſe, car Geſner prétend en effet que ces deux eſpèces ſe reſſemblent dans tout le reſte. Pour moi, la ſeule différence que j'y trouve, c'eſt que le coq noir d'Écoſſe a de petites taches rouges ſur la poitrine, les ailes & les cuiſſes; mais nous avons vu, dans l'hiſtoire du petit tetras à queue fourchue, que, dans les ſix premiers mois, les jeunes mâles, qui doivent devenir tout noirs dans la ſuite, ont le plumage de leurs mères, c'eſt-à-dire, de la femelle; & il pourroit

(b) Idem, loco citato.

se faire que les petites taches rouges dont parle Gesner, ne fussent qu'un reste de cette première livrée, avant qu'elle se fût changée entièrement en un noir pur & sans mêlange.

Je ne sai pourquoi M. Brisson confond cette race ou variété, comme il l'appelle, avec le *tetrao* pointillé de blanc de M. Linnæus *(c)*; puisqu'un des caractères de ce *tetrao*, nommé en Suédois, *racklehane*, est d'avoir la queue fourchue; & que d'ailleurs M. Linnæus ne lui attribue point de barbillons, tandis que le tetras dont il s'agit ici, a la queue pleine, selon la figure donnée par Gesner; & que, selon sa description, il a des barbillons rouges à côté du bec.

Je ne vois pas non plus pourquoi M. Brisson, confondant ces deux races en une seule, n'en fait qu'une variété du petit tetras à queue fourchue, puisqu'indépendamment des deux différences que je viens d'indiquer, M. Linnæus dit positivement, que son tetras pointillé de blanc est plus rare, plus sauvage,

(c) Linnæus, *Fauna Suecica*, n.° 167.

& qu'il a un cri tout autre ; ce qui suppose, ce me semble, des différences plus caractérisées, plus profondes que celles qui d'ordinaire constituent une simple variété.

Il me paroîtroit plus raisonnable de séparer ces deux races ou espèces de petit tetras, dont l'une, caractérisée par la queue pleine & les barbillons rouges, comprend le coq noir d'Écosse & la poule moresque de Turner ; & l'autre, ayant pour attributs ses petites taches blanches sur la poitrine, & son cri différent, seroit formée du *racklehane* des Suédois.

Ainsi, l'on doit compter, ce me semble, quatre espèces différentes dans le genre des tetras ou coqs de bruyère ; 1.° le grand tetras ou grand coq de bruyère ; 2.° le petit tetras ou coq de bruyère à queue fourchue ; 3.° le *racklan* ou *racklehane* de Suède, indiqué par M. Linnæus ; 4.° la poule moresque de Turner, ou coq noir d'Écosse, avec des barbillons charnus des deux côtés du bec & la queue pleine.

Et ces quatre espèces sont toutes originaires & naturelles aux climats du Nord, & habitent également dans les forêts de pins & de bouleaux; il n'y a que la troisième, c'est-à-dire, le *racklehane* de Suède, qu'on pourroit regarder comme une variété du petit tetras, si M. Linnæus n'assuroit pas qu'il jette un cri tout différent.

LE PETIT TETRAS

A PLUMAGE VARIABLE.

LES GRANDS TETRAS sont communs en Laponie, sur-tout lorsque la disette des fruits dont ils se nourrissent, ou bien l'excessive multiplication de l'espèce les oblige de quitter les forêts de la Suède & de la Scandinavie, pour se réfugier vers le Nord *(a)*: cependant on n'a jamais dit qu'on eût vu dans ces climats glacés de grands tetras blancs; les couleurs de

(a) Klein, *Hist. Avium*, pag. 173.

leur plumage ſont, par leur fixité & leur conſiſtance, à l'épreuve de la rigueur du froid; il en eſt de même des petits tetras noirs, qui ſont auſſi communs en Courlande & dans le nord de la Pologne, que les grands le ſont en Lapponie; mais le docteur Weigandt *(b)*, le jéſuite Rzaczynski *(c)* & M. Klein *(d)*, aſſurent qu'il y a en Courlande une autre eſpèce de petit tetras, qu'ils appellent *tetras blancs*, quoiqu'il ne ſoit blanc qu'en hiver, & dont le plumage devient tous les ans en été d'un brun rougeâtre, ſelon le docteur Weigandt *(e)*; & d'un gris-bleuâtre, ſelon Rzaczynski *(f)*: ces variations ont lieu pour les mâles comme pour les femelles; en ſorte que, dans tous les temps, les individus

(b) Weigandt, *Actes de Breslaw*, mois de Novembre, année 1725.

(c) Rzaczynski, *Auctuarium, Hiſt. nat. Polon.* pag. 422.

(d) Klein, *Hiſt. Avium prodromus*, pag. 173.

(e) Weigandt, *loco citato.*

(f) Rzaczynski, *loco citato.*

des deux ſexes ont exactement les mêmes couleurs : ils ne ſe perchent point ſur les arbres comme les autres tetras, & ils ſe plaiſent, ſur-tout dans les taillis épais & les bruyères, où ils ont coutume de choiſir, chaque année, un certain eſpace de terrein où ils s'aſſemblent ordinairement, s'ils ont été diſperſés par les Chaſſeurs, ou par l'oiſeau de proie, ou par un orage; c'eſt-là qu'ils ſe réuniſſent bientôt après, en ſe rappelant les uns les autres. Si on leur donne la chaſſe, il faut, la première fois qu'on les fait partir, remarquer ſoigneuſement la remiſe; car ce ſera à coup ſûr le lieu de leur rendez-vous de l'année, & ils ne partiront pas ſi facilement une ſeconde fois, ſur-tout s'ils aperçoivent les Chaſſeurs; au contraire, ils ſe tapiront contre terre, & ſe cacheront de leur mieux; mais c'eſt alors qu'il eſt facile de les tirer.

On voit qu'ils diffèrent des tetras noirs, non-ſeulement par la couleur, & par l'uniformité de plumage du mâle & de la femelle; mais encore par leurs

habitudes, puiſqu'ils ne ſe perchent point; ils diffèrent auſſi des lagopèdes, vulgairement perdrix blanches, en ce qu'ils ſe tiennent non ſur les hautes montagnes, mais dans les bois & les bruyères; d'ailleurs on ne dit point qu'ils aient les pieds velus juſques ſous les doigts, comme les lagopèdes; & j'avoue que je les aurois rangés plus volontiers parmi les francolins ou attagas, que parmi les tetras, ſi je n'avois cru devoir ſoumettre mes conjectures à l'autorité de trois Écrivains inſtruits, & parlans d'un oiſeau de leur pays.



* LA GÉLINOTTE (a).

Planche VII de ce volume.

NOUS AVONS VU ci-dessus, que, dans toutes les espèces de tetras, la femelle différoit du mâle par les couleurs du plumage, au point que plusieurs Naturalistes n'ont pu croire qu'ils fussent oiseaux de même espèce. Schwenckfeld *(b)*, & d'après lui Rzaczynski *(c)*, est tombé dans un défaut tout opposé, en confondant dans une seule & même espèce, la Gélinotte ou poule des

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 474, *le mâle*; & 475, *la femelle*.

(a) Gélinotte. En Latin, *Gallina corylorum*, *Gallina silvatica*; & de même en vieux François, *Gélinotte des bois*; en Allemand, *Hasel-hun*, *Haselhenne*; en Anglois, *Hasel-hen*; en Suédois, *Hierpe*; en Polonois, *Jarzabek*. — *Gallina corylorum seu Bonosa Alberto dicta.* Gesner, *Avi.* pag. 228. — La gélinotte. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 191.

(b) Schwenckfeld, *Aviarium Silesiæ*, pag. 279.

(c) Rzaczynski, *Auctuarium Poloniæ*, pag. 366.

coudriers,

coudriers, & le francolin, ce qu'il n'a pu faire que par une induction forcée & mal entendue, vu les nombreuſes différences qui ſe trouvent entre ces deux eſpèces. Friſch eſt tombé dans une mépriſe de même genre, en ne faiſant qu'un ſeul oiſeau de l'*attagen* & de *l'haſel-huhn*, qui eſt la poule des coudriers ou gélinotte, & en ne donnant, ſous cette double dénomination, que l'hiſtoire de la gélinotte, tirée preſque mot à mot de Geſner; erreur dont il auroit dû, ce me ſemble, être préſervé par une autre, qui lui avoit fait confondre, d'après Charleton *(d)*, le petit tetras avec la gélinotte, laquelle n'eſt autre que cette même poule des coudriers: à l'égard du francolin, nous verrons, à ſon article, à quelle autre eſpèce il pourroit ſe rapporter beaucoup plus naturellement.

Tout ce que dit Varron de ſa poule

(d) Charleton, *Exercitationes*, pag. 82, n.° 7.

rustique ou sauvage *(e)*, convient très-bien à la gélinotte, & Bélon ne doute pas que ce ne soit la même espèce *(f)*; c'étoit, selon Varron, un oiseau d'une très-grande rareté à Rome, qu'on ne pouvoit élever que dans des cages, tant il étoit difficile à apprivoiser, & qui ne pondoit presque jamais dans l'état de captivité; & c'est ce que Bélon & Schwenckfeld disent de la gélinotte; le premier donne, en deux mots, une idée fort juste de cet oiseau, & plus complette qu'on ne pourroit faire par la description la plus détaillée. « Qui se feindra, » dit-il, voir quelque espèce de perdrix » métive entre la rouge & la grise, & » tenir je ne sais quoi des plumes du » faisan, aura la perspective de la gélinotte de bois *(g)*. »

Le mâle se distingue de la femelle par une tache noire très-marquée qu'il a

(e) Varron, *de Re Rusticâ*, lib. III, cap. IX.

(f) Bélon, *Nature des Oiseaux*, page 253.

(g) *Idem, ibidem.*

ſous la gorge, & par ſes flammes ou ſourcils, qui ſont d'un rouge beaucoup plus vif : la groſſeur de ces oiſeaux eſt celle d'une bartavelle ; ils ont environ vingt-un pouces d'envergure, les ailes courtes, & par conſéquent le vol peſant, & ce n'eſt qu'avec beaucoup d'effort & de bruit qu'ils prennent leur volée ; en récompenſe, ils courent très-vîte *(h)*. Il y a dans chaque aile vingt-quatre pennes, preſque toutes égales, & ſeize à la queue. Schwenckfeld dit quinze *(i)* ; mais c'eſt une erreur d'autant plus groſſière, qu'il n'eſt peut-être pas un ſeul oiſeau qui ait le nombre des pennes de la queue impair ; celle de la gélinotte eſt traverſée, vers ſon extrémité, par une large bande noirâtre, interrompue ſeulement par les deux pennes du milieu : je n'inſiſte ſur cette circonſtance, que parce que, ſelon la remarque de Willulghby, dans la plupart des oiſeaux, ces deux mêmes pennes du milieu n'ob-

(h) *Voyez* Geſner, *page* 229.

(i) Schwenckfeld, *Aviarium Sileſiæ*, pag. 278.

ſervent point l'éloignement des pennes latérales, & ſortent un peu plus haut ou un peu plus bas *(k)* ; en ſorte qu'ici la différente couleur de ces pennes, ſembleroit dépendre de la différence de leur poſition : les gélinottes ont, comme les tetras, les ſourcils rouges, les doigts bordés de petites dentelures, mais plus courtes ; l'ongle du doigt du milieu tranchant, & les pieds garnis de plumes pardevant, mais ſeulement juſqu'au milieu du tarſe ; le ventricule ou géſier muſculeux ; le tube inteſtinal long de trente & quelques pouces ; les appendices ou *cæcum* de treize à quatorze, & ſillonnés par des cannelures *(l)* ; leur chair eſt blanche lorſqu'elle eſt cuite ; mais cependant plus au-dedans qu'au-dehors ; & ceux qui l'ont examinée de plus près, prétendent y avoir reconnu quatre couleurs différentes, comme on a trouvé trois goûts différens dans celle des outardes & des

(k) Willulghby, *Ornithologia*, pag. 3.

(l) *Ibidem*, pag. 126.

tetras ; quoi qu'il en ſoit, celle des gélinottes eſt exquiſe, & c'eſt de-là que lui vient, dit-on, ſon nom latin *bonaſa*, & ſon nom hongrois *tſchaſarmadar*, qui veut dire *oiſeau de Céſar*, comme ſi un ſi bon morceau devoit être réſervé excluſivement pour l'Empereur : c'eſt en effet un morceau fort eſtimé ; & Geſner remarque que c'eſt le ſeul qu'on ſe permettoit de faire reparoître deux fois ſur la table des Princes *(m)*.

Dans le royaume de Bohème, on en mange beaucoup au temps de Pâques, comme on mange de l'agneau èn France, & l'on s'en envoie en préſent les uns aux autres *(n)*.

Leur nourriture, ſoit en été, ſoit en hiver, eſt à peu près la même que celle des tetras : on trouve, en été, dans leur ventricule, des baies de ſorbier, de myrtille & de bruyère, des mûres de ronces, des graines de ſureau des Alpes, des ſiliques de *ſaltarella*,

(m) Geſner, *Ornithologia*, pag. 231.

(n) Schwenckfeld, *Aviarium*, pag. 279.

des chatons de bouleau & de coudrier, &c. & en hiver des baies de genièvre, des boutons de bouleau, des sommités de bruyère, de sapin, de genevrier & de quelques autres plantes toujours vertes *(o)*; on nourrit aussi les gélinottes qu'on tient captives dans les volières avec du blé, de l'orge, d'autres grains; mais elles ont encore cela de commun avec les tetras, qu'elles ne survivent pas long-temps à la perte de leur liberté *(p)*, soit qu'on les renferme dans des prisons trop étroites & peu convenables, soit que leur naturel sauvage, ou plutôt généreux, ne puisse s'accoutumer à aucune sorte de prison.

La chasse s'en fait en deux temps de l'année, au printemps & en automne; mais elle réussit sur-tout dans cette dernière saison : les Oiseleurs, &

(o) Voyez Ray, *Sinopsis Avium*, pag. 55; Schwenckfeld, *page* 278; & Rzaczynski, *Auctuarium*, pag. 366.

(p) Gesner, Schwenckfeld, &c. *aux endroits cités.*

même les Chaſſeurs, les attirent avec des appeaux qui imitent leur cri, & ils ne manquent pas d'amener des chevaux avec eux, parce que c'eſt une opinion commune que les gélinottes aiment beaucoup ces ſortes d'animaux *(q)*. Autre remarque de Chaſſeurs; ſi l'on prend d'abord un mâle, la femelle, qui le cherche conſtamment, revient pluſieurs fois, amenant d'autres mâles à ſa ſuite; au lieu que ſi c'eſt la femelle qui eſt priſe la première, le mâle s'attache tout de ſuite à une autre femelle, & ne reparoît plus *(r)*: ce qu'il y a de plus certain, c'eſt que ſi on ſurprend un de ces oiſeaux mâle ou femelle, & qu'on le faſſe lever, c'eſt toujours avec grand bruit qu'il part, & ſon inſtinct le porte à ſe jeter dans un ſapin touffu, où il reſte immobile, avec une patience ſingulière, pendant tout le temps que le Chaſſeur le guette: ordinairement ces oiſeaux ne ſe poſent qu'au centre

(q) Geſner, *page* 230.

(r) Geſner, *Ornithologia*, pag. 230.

de l'arbre, c'est-à-dire, dans l'endroit où les branches sortent du tronc.

Comme on a beaucoup parlé de la gélinotte, on a aussi débité beaucoup de fables à son sujet; & les plus absurdes sont celles qui ont rapport à la façon dont elle se perpétue. Encelius & quelques autres, ont avancé que ces oiseaux s'accouploient par le bec, que les coqs eux-mêmes pondoient, lorsqu'ils étoient vieux, des œufs qui, étant couvés par des crapauds, produisoient des basilics sauvages; de même que les œufs de nos coqs de basses-cours, couvés aussi par des crapauds, produisent, selon les mêmes Auteurs, des basilics domestiques; & de peur qu'on ne doutât de ces basilics, Encelius en décrit un qu'il avoit vu *(f)*; mais heureusement il ne dit pas qu'il l'eût vu sortir d'un œuf de gélinotte, ni qu'il eût vu un mâle de cette espèce pondre cet œuf; & l'on sait à quoi s'en tenir sur ces prétendus œufs de coq: mais, comme les contes

(f) Gesner, *Ornithologia*, pag. 230.

les plus ridicules ſont ſouvent fondés ſur une vérité mal vue ou mal rendue, il pourroit ſe faire que des ignorans, toujours amis du merveilleux, ayant vu les gélinottes en amour faire de leur bec le même uſage qu'en font d'autres oiſeaux en pareil cas, & préluder au véritable accouplement par des baiſers de tourterelles, aient cru de bonne foi les avoir vues s'accoupler par le bec. Il y a dans l'Hiſtoire Naturelle beaucoup de faits de ce genre, qui paroiſſent ridiculement abſurdes, & qui cependant renferment une vérité cachée; il ne faut, pour la dégager, que ſavoir diſtinguer ce que l'homme a vu de ce qu'il a cru.

Selon l'opinion des Chaſſeurs, les gélinottes entrent en amour & ſe couplent dès les mois d'Octobre & de Novembre; & il eſt vrai que, dans ce temps, on ne tue que des mâles, qu'on appelle avec une eſpèce de ſifflet qui imite le cri très-aigu de la femelle; les mâles arrivent à l'appeau en agitant les ailes d'une façon fort bruyante, & on les tire dès qu'ils ſe ſont poſés.

Les gélinottes femelles, en leur qualité d'oiseaux pesans, font leur nid à terre, & le cachent d'ordinaire sous des coudriers ou sous la grande fougère de montagne : elles pondent ordinairement douze ou quinze œufs, & même jusqu'à vingt, un peu plus gros que des œufs de pigeons *(t)*; elles les couvent pendant trois semaines, & n'amènent guère à bien que sept ou huit petits *(u)*, qui courent dès qu'ils sont éclos, comme font la plupart des oiseaux *brachyptères* ou à *ailes courtes (x)*.

(t) Schwenckfeld, *page* 278.

(u) Léonard Frisch, *planche CXII.*

(x) M. de Bomare, qui d'ailleurs extrait & copie si fidèlement, dit que les gélinottes ne font que deux petits, l'un mâle & l'autre femelle. *Voyez le* Dictionnaire d'Histoire Naturelle, *à l'article* Gélinotte. Rien n'est moins vrai, ni même moins vraisemblable: cette erreur ne peut venir que de celle des Nomenclateurs peu instruits, qui ont confondu la gélinotte avec l'oiseau œnas d'Aristote (*vinago* de Gaza), quoique ce soient des espèces très-éloignées, l'œnas étant du genre des pigeons, & ne pondant en effet que deux œufs.

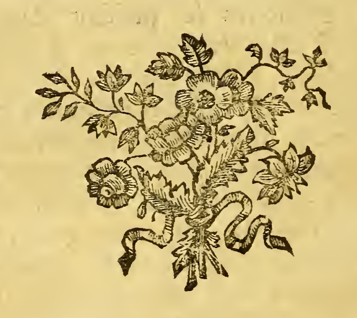
Dès que ces petits ſont élevés, & qu'ils ſe trouvent en état de voler, les père & mère les éloignent du canton qu'ils ſe ſont approprié, & ces petits s'aſſortiſſant par paires, vont chercher, chacun de leur côté, un aſyle où ils puiſſent former leur établiſſement *(y)*, pondre, couver & élever auſſi des petits, qu'ils traiteront enſuite de la même manière.

Les gélinottes ſe plaiſent dans les forêts où elles trouvent une nourriture convenable, & leur ſûreté contre les oiſeaux de proie, qu'elles redoutent extrêmement, & dont elles ſe garantiſſent en ſe perchant ſur les baſſes branches *(ʒ)*: quelques-uns ont dit qu'elles préféroient les forêts en montagnes; mais elles habitent auſſi les forêts en plaines, puiſqu'on en voit beaucoup aux environs de Nuremberg : elles abondent auſſi dans les bois qui ſont aux pieds des Alpes, de l'Apennin & de la

(y) Geſner, *Ornithologia,* pag. 23.

(ʒ) Idem, ibidem, pag. 229—230.

montagne des Géans en Silésie, en Pologne, &c. Autrefois elles étoient en si grande quantité, selon Varron, dans une petite isle de la mer Ligustique, aujourd'hui le golfe de Gènes, qu'on l'appeloit, pour cette raison, l'*isle aux gélinottes.*





LA GÉLINOTE.

LA GÉLINOTTE D'ÉCOSSE (a).

Si cet oiseau est le même que le *gallus palustris* de Gesner, comme le croit M. Brisson, on peut assurer que la figure qu'en donne Gesner, n'est rien moins qu'exacte, puisqu'on n'y voit point de plumes sur les pieds, & qu'on y voit au contraire des barbillons rouges sous le bec; mais aussi ne seroit-il pas plus naturel de soupçonner que cette figure est celle d'un autre oiseau? Quoi qu'il en soit, ce *gallus palustris*, ou *coq de marais*, est un excellent manger; & tout ce qu'on sait de son histoire, c'est qu'il se plaît dans les lieux marécageux, comme son nom de coq de marais le fait assez entendre *(b)*. Les Auteurs de la *Zoologie Britannique* prétendent que la

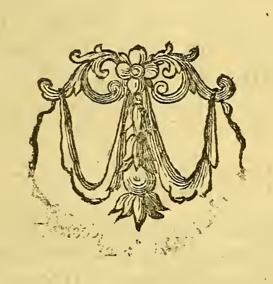
(a) Brisson, *tome I, page* 199, planche XXIII, figure 1.

(b) Gesner, *de Naturâ Avium*, page 23.

gélinotte d'Écosse de M. Brisson, n'est autre que le *ptarmigan* dans son habit d'été, & que son plumage devient presque tout blanc en hiver *(c)*; mais il faut qu'il perde aussi en été les plumes qui lui couvrent les doigts; car M. Brisson dit positivement qu'elle n'a de plumes que jusqu'à l'origine des doigts, & le ptarmigan de la Zoologie Britannique en a jusqu'aux ongles; d'ailleurs ces deux animaux, tels qu'ils sont représentés dans la Zoologie, & dans M. Brisson, ne se ressemblent ni par le port, ni par la physionomie, ni par la conformation totale : quoi qu'il en soit, la gélinotte d'Écosse de M. Brisson est un peu plus grosse que la nôtre, & a la queue plus courte; elle tient de la gélinotte des Pyrénées par la longueur de ses ailes, par ses pieds, garnis antérieurement de plumes jusqu'à l'origine des doigts, par la longueur du doigt du milieu, relativement aux deux latéraux, & par la brièveté du doigt de derrière; elle en diffère en ce que ses doigts sont sans dentelures,

(c) Britisch Zoology, *page* 86.

& ſa queue ſans ſes deux plumes longues & étroites, qui ſont le caractère le plus frappant de la gélinotte des Pyrénées. Je ne dis rien des couleurs du plumage; les figures les repréſenteront plus exactement aux yeux que ma deſcription ne pourroit les peindre à l'eſprit : d'ailleurs rien de plus incertain ici, pour caractériſer les eſpèces, que les couleurs du plumage, puiſque ces couleurs varient conſidérablement d'une ſaiſon à l'autre, dans le même individu.



* LE GANGA, VULGAIREMENT LA GÉLINOTTE DES PYRÉNÉES (a).

Planche VIII de ce volume.

QUOIQUE les noms ne ſoient pas les choſes, cependant il arrive ſi ſouvent, & ſur-tout en Hiſtoire Naturelle, qu'une erreur nominale entraîne une erreur réelle, qu'on ne peut, ce me ſemble, apporter trop d'exactitude à appliquer

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 105, *le mâle*; & n.° 106, *la femelle.*

(a) Gélinotte des Pyrénées. En Eſpagne, *Ganga*; en Turquie, *Cata.* — Perdrix de Damas ou de Syrie. Bélon, *Hiſt. Nat. des Oiſeaux*, pag. 259; & Portraits d'Oiſeaux, *page* 63, *a.* — Petit Coq de Bruyère aux deux aiguilles à la queue. Edwards, *Glanures, planche CCXLIX*, avec une très-bonne figure coloriée.

toujours à chaque objet les noms qui lui ont été imposés ; & c'est par cette raison que nous nous sommes fait une loi de rectifier, autant qu'il seroit en nous, la discordance ou le mauvais emploi des noms.

M. Brisson, qui regarde la perdrix de Damas ou de Syrie de Bélon *(b)*, comme étant de la même espèce que sa gélinotte des Pyrénées, range parmi les noms donnés en différentes langues à cette espèce, le nom grec Συῤῥοπέρδιξ, & cite Bélon, en quoi il se trompe doublement ; car 1.° Bélon nous apprend lui-même que l'oiseau qu'il a nommé *perdrix de Damas*, est une espèce différente de celle que les Auteurs ont appelée *syroperdix*, laquelle a le plumage noir & le bec rouge *(c)* ; 2.° en écrivant ce nom *syroperdix* en caractères grecs, M. Brisson paroît vouloir lui donner une origine grecque ; & cependant Bélon dit expressément que c'est

(b) Brisson, *tome I, page* 195, Genre V, Espèce 4.

(c) Bélon, *Nature des Oiseaux*, page 258.

un nom latin *(d)* : enfin il est difficile de comprendre les raisons qui ont porté M. Brisson à regarder l'*œnas* d'Aristote, comme étant de la même espèce que la gélinotte des Pyrénées ; car Aristote met son *œnas*, qui est le *vinago* de Gaza, au nombre des pigeons, des tourterelles, des ramiers (en quoi il a été suivi par tous les Arabes) ; & il assure positivement qu'elle ne pond, comme ces oiseaux, que deux œufs à la fois *(e)* : or nous avons vu ci-dessus que les gélinottes pondoient un beaucoup plus grand nombre d'œufs ; par conséquent l'*œnas* d'Aristote ne peut être regardé comme une gélinotte des Pyrénées ; ou, si l'on veut absolument qu'il en soit une, il faudra convenir que la gélinotte des Pyrénées n'est point une gélinotte.

Rondelet avoit prétendu qu'il y avoit erreur dans le mot grec οἴνας, & qu'il falloit lire *inas*, dont la racine signifie *fibre*, *filet*, & cela parce que cet oiseau

(d) Bélon, *Nature des Oiseaux*, page 258.

(e) Aristote, *Hist. Animal.* lib. VI, cap. 1.

a, dit-il, la chair, ou plutôt la peau si fibreuse & si dure, que, pour la pouvoir manger, il faut l'écorcher *(f)*; mais s'il étoit véritablement de la même espèce que la gélinotte des Pyrénées, en adoptant la correction de Rondelet, on pourroit donner au mot *inas* une explication plus heureuse & plus analogue au génie de la langue grecque, qui peint tout ce qu'elle exprime, en lui faisant désigner les deux filets ou plumes étroites que les gélinottes des Pyrénées ont à la queue, & qui font son attribut caractéristique; mais malheureusement Aristote ne dit pas un mot de ces filets, qui ne lui auroient pas échappé, & Bélon n'en parle pas non plus dans la description qu'il fait de sa perdrix de Damas: d'ailleurs le nom d'*oinas* ou *vinago* convient d'autant mieux à cet oiseau, que, selon la remarque d'Aristote, il arrivoit tous les ans en Grèce au commencement de l'automne *(g)*,

(f) Gesner, *de Naturâ Avium*, pag. 307.

(g) Aristote, *Hist. Animal.* lib. VIII, cap. III.

qui est le temps de la maturité des raisins, comme font, en Bourgogne, certaines grives que, par cette raison, on appelle, dans le pays, des *vinettes*.

Il suit de ce que je viens de dire, que le *syroperdix* de Bélon, & l'*œnas* d'Aristote, ne sont point des gangas ou gélinottes des Pyrénées, non plus que l'*alchata*, l'*alfuachat*, la *filacotona*, qui paroissent être autant de noms arabes de l'œnas, & qui certainement désignent un oiseau du genre des pigeons *(h)*.

Au contraire l'oiseau de Syrie, que M. Edwards appelle *petit coq de bruyère, ayant deux filets à la queue (i)*, & que les Turcs nomment *cata*, est exactement le même que la gélinotte des Pyrénées : cet Auteur dit que M. Shaw l'appelle *kittaviah*, & qu'il ne lui donne que trois doigts à chaque pied ; mais il excuse cette erreur, en ajoutant que le doigt postérieur avoit pu échapper à M. Shaw,

(h) Voyez Gesner, *de Naturâ Avium*, p. 307. & 311.

(i) Edwards, *Glanures*, planche XLIX.

à cauſe des plumes qui couvrent les jambes ; cependant il venoit de dire plus haut, dans ſa deſcription, & on voit par ſa figure, que c'eſt le devant des jambes ſeulement qui eſt couvert de plumes blanches, ſemblables à du poil : or il eſt difficile de comprendre comment le doigt de derrière auroit pu ſe perdre dans ces plumes de devant ; il étoit plus naturel de dire qu'il s'étoit dérobé à M. Shaw par ſa petiteſſe ; car il n'a pas en effet plus de deux lignes de longueur : les deux doigts latéraux ſont auſſi fort courts, relativement au doigt du milieu, & tous ſont bordés de petites dentelures, comme dans le tetras. Le ganga, ou la gélinotte des Pyrénées, paroît avoir un naturel tout différent de celui de la vraie gélinotte ; car, 1.° il a les ailes beaucoup plus longues, relativement à ſes autres dimenſions : il doit donc avoir le vol ou rapide ou léger, & conſéquemment avoir d'autres habitudes, d'autres mœurs qu'un oiſeau peſant ; car l'on ſait combien les mœurs & le naturel d'un animal dépendent de ſes facultés ;

2.° nous voyons, par les obſervations du Docteur Rouſſel, citées dans la deſcription de M. Edwards, que cet oiſeau qui vole par troupes, ſe tient, la plus grande partie de l'année, dans les déſerts de la Syrie, & ne ſe rapproche de la ville d'Alep, que dans les mois de Mai & de Juin, & lorſqu'il eſt contraint, par la ſoif, de chercher des lieux où il y a de l'eau: or nous avons vu, dans l'hiſtoire de la gélinotte, que c'eſt un oiſeau fort peureux, & qui ne ſe croit en sûreté, contre la ſerre de l'autour, que lorſqu'il eſt dans les bois les plus épais; autre différence, qui n'eſt peut-être qu'une ſuite de la première, & qui, jointe à pluſieurs autres différences de détail, faciles à ſaiſir par la comparaiſon des figures & des deſcriptions, pourroit faire douter, avec fondement, ſi l'on a eu raiſon de rapporter à un même genre des natures auſſi diverſes. Le *ganga*, que les Catalans appellent auſſi *perdix de Garrira (k)*, eſt à peu près de la groſſeur

(k) Barrère, *Ornithol.* Claſſ. IV, Genre XV, Eſpèce 5.

d'une perdrix grise ; elle a le tour des yeux noir, & point de flammes ou sourcils rouges au-dessus des yeux ; le bec presque droit, l'ouverture des narines à la base du bec supérieur, & joignant les plumes du front, le devant des pieds couvert de plumes jusqu'à l'origine des doigts, les ailes assez longues, la tige des grandes plumes des ailes noire, les deux pennes du milieu de la queue une fois plus longues que les autres, & fort étroites dans la partie excédante ; les pennes latérales vont toujours en s'accourcissant de part & d'autre jusqu'à la dernière *(l)*. Il est à remarquer que de tous ces traits, qui caractérisent cette prétendue gélinotte des Pyrénées, il n'y en a peut-être pas un seul qui convienne exactement à la gélinotte proprement dite.

La femelle est de la même grosseur que le mâle ; mais elle en diffère par son plumage, dont les couleurs sont moins belles, & par les filets de sa

(l) Voyez les descriptions de M.rs Edwards & Brisson, tant pour ce qui précède que pour ce qui suit.

queue, qui sont moins longs : il paroît que le mâle a une tache noire sous la gorge, & que la femelle, au lieu de cette tache, a trois bandes de la même couleur, qui lui embrassent le cou en forme de collier.

Je n'entre pas dans le détail des couleurs du plumage, la figure enluminée les présente avec exactitude; elles se rapportent assez avec celles de l'oiseau connu à Montpellier sous le nom d'*angel*, & dont Jean Culmann avoit communiqué la description à Gesner *(m)*; mais les deux longues plumes de la queue ne paroissent point dans cette description, non plus que dans la figure que Rondelet avoit envoyée à Gesner de ce même *angel* de Montpellier, qu'il prenoit pour l'*œnas* d'Aristote *(n)*; en sorte qu'on est

(m) Plumis ex fusco colore in nigrum vergentibus, & luteis in ruffum, dit Gesner, en parlant de l'angel, *page* 307.

Olivaceo, flavicante nigro, & rufo varia, dit M. Brisson, en parlant de la gélinotte des Pyrénées.

(n) Voyez Gesner, *de Naturâ Avium*, p. 307.

eſt fondé à douter de l'identité de ces deux eſpèces (l'angel & le ganga), malgré la convenance du lieu & celle du plumage, à moins qu'on ne ſuppoſe que les ſujets décrits par Culmann, & deſſinés par Rondelet, étoient des femelles, qui ont les filets de la queue beaucoup plus courts, & par conſéquent moins remarquables.

Cette eſpèce ſe trouve dans la plupart des pays chauds de l'ancien continent; en Eſpagne, dans les parties méridionales de la France, en Italie, en Syrie, en Turquie & Arabie, en Barbarie, & même au Sénégal; car l'oiſeau repréſenté ſous le nom de *gélinotte de Sénégal* *, n'eſt qu'une variété du ganga ou gélinotte des Pyrénées, il eſt ſeulement un peu plus petit; mais il a de même les deux longues plumes ou filets à la queue, les plumes latérales toujours plus courtes par degrés, à meſure qu'elles s'éloignent de celles

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 130.

du milieu, les ailes fort longues, les pieds couverts pardevant d'un duvet blanc, le doigt du milieu beaucoup plus long que les latéraux, & celui de derrière extrêmement court; enfin point de peau rouge au-dessus des yeux, & il ne diffère du ganga d'Europe que par un peu moins de grosseur & un peu plus de rougeâtre dans le plumage; ce n'est donc qu'une variété dans la même espèce, produite par l'influence du climat; & ce qui prouve que cet oiseau est très-différent de la gélinotte, & doit par conséquent porter un autre nom, c'est qu'indépendamment des caractères distinctifs de sa figure, il habite par-tout les pays chauds, & ne se trouve ni dans les climats froids, ni même dans les tempérés; au lieu que la gélinotte ne se trouve en nombre que dans les climats froids.

C'est ici le lieu de rapporter ce que M. Shaw nous apprend du kittaviah

ou gélinotte de Barbarie *(o)*, & qui eſt tout ce qu'on en ſait, afin que le lecteur puiſſe comparer ſes qualités avec celles du ganga ou gélinotte des Pyrénées, & juger ſi ce ſont en effet deux individus de la même eſpèce.

« Le kittaviah, dit-il, eſt un oiſeau granivore, & qui vole par « troupes : il a la forme & la taille « d'un pigeon ordinaire, les pieds « couverts de petites plumes, & point « de doigt poſtérieur ; il ſe plaît dans « les terreins incultes & ſtériles ; la « couleur de ſon corps eſt un brun- « bleuâtre tacheté de noir ; il a le « ventre noirâtre, & un croiſſant jaune « ſous la gorge ; chaque plume de « la queue a une tache blanche à « ſon extrémité, & celles du milieu «

(o) *Nota.* M. Shaw a cru qu'on pouvoit lui donner le nom de *lagopus d'Afrique*, quoiqu'il n'ait pas les pieds velus pardeſſous comme le véritable lagopède. *Travels ..... of Barbary and the Levant*, pag. 253.

» ſont longues & pointues, comme
» dans le *merops* ou *gueſpier:* du reſte
» ſa chair eſt rouge ſur la poitrine;
» mais celle des cuiſſes eſt blanche,
» elle eſt bonne à manger & de facile
digeſtion. »





LE GANGA.

L'ATTAGAS (a).

CET OISEAU eſt le francolin de Bélon, qu'il ne faut pas confondre, comme ont fait quelques Ornithologiſtes, avec le francolin qu'a décrit Olina *(b)*; ce ſont deux oiſeaux très-différens, ſoit par la forme du corps, ſoit par les habitudes naturelles : le dernier ſe tient dans les plaines & les lieux bas ; il n'a point ces beaux ſourcils couleur de feu, qui donnent à l'autre une phyſionomie ſi diſtinguée ; il a le cou plus court, le corps plus ramaſſé, les pieds

(a) En Grec, Ἀτταγᾶς; en Latin, *Attagas* ou *Attagen*; en Anglois, *Redgame*. — *Attagen*. Geſner, *Avi*. pag. 225. — Francolin. Bélon, *Hiſt. Nat. des Oiſeaux*, page 241. — Coq de Marais. Albin, *tome I*, planche XXIII, *le mâle*; & planche XXIV, *la femelle*. — *Attagen*, Friſch, *planche CXII*, avec une figure bien coloriée de la femelle. — La Gélinotte huppée. Briſſon, *tome I*, *page* 209.

(b) Olina, *Uccellaria*, pag. 33.

rougeâtres, garnis d'éperons & ſans plumes, comme les doigts ſans dentelures, c'eſt-à-dire, qu'il n'a preſque rien de commun avec le francolin dont il s'agit ici, & auquel, pour prévenir toute équivoque, je conſerverai le nom d'*Attagas*, qui lui a été donné, dit-on, par onomatopée, & d'après ſon propre cri.

Les Anciens ont beaucoup parlé de l'*attagas* ou *attagen* (car ils emploient indifféremment ces deux noms). Alexandre Myndien nous apprend, dans Athénée *(c)*, qu'il étoit un peu plus gros qu'une perdrix, & que ſon plumage, dont le fond tiroit au rougeâtre, étoit émaillé de pluſieurs couleurs. Ariſtophane avoit dit à peu près la même choſe; mais Ariſtote, ſelon ſon excellente coutume de faire connoître un objet ignoré, par ſa comparaiſon avec des objets communs, compare le plumage de l'attagen avec celui de la bécaſſe (σκόλοπαξ) *(d)*. Alexandre Myndien

(c) Athénée, *lib. IX.*

(d) Ariſtote, *Hiſt. Animal.* lib. IX, cap. XXVI.

ajoute qu'il a les ailes courtes & le vol pesant; & Théophraste observe qu'il a la propriété qu'ont tous les oiseaux pesans, tels que la perdrix, le coq, le faisan, &c. de naître avec des plumes, & d'être en état de courir au moment qu'il vient d'éclorre : de plus, en sa même qualité d'oiseau pesant, il est encore pulvérateur & frugivore *(e)*, vivant de baies & de grains qu'il trouve, tantôt sur les plantes mêmes, tantôt en grattant la terre avec ses ongles *(f)*; &, comme il court plus qu'il ne vole, on s'est avisé de le chasser au chien courant, & on y a réussi *(g)*.

Pline, Élien & quelques autres, disent que ces oiseaux perdent la voix en

(e) Nota. Les Anciens ont appelé *pulveratrices* les oiseaux qui ont l'instinct de gratter la terre, d'élever la poussière avec leurs ailes; & en se poudrant, pour ainsi dire, avec cette poussière, de se délivrer de la piqûre des insectes qui les tourmentent, de même que les oiseaux aquatiques s'en délivrent en arrosant leurs plumes avec de l'eau.

(f) Aristote, *Hist. Animal.* lib. IX, cap. XLIX.

(g) Oppien, *in Ixenticis.* Cet Auteur ajoute qu'ils aiment les cerfs, & qu'ils ont au contraire de l'antipathie pour les coqs.

perdant la liberté ; & que la même roideur de naturel, qui les rend muets dans l'état de captivité, les rend aussi très-difficiles à apprivoiser *(h)*. Varron donne cependant la manière de les élever, & qui est à peu près la même que celle dont on élevoit les paons, les faisans, les poules de Numidie, les perdrix, &c. *(i)*.

Pline assure que cet oiseau, qui avoit été fort rare, étoit devenu plus commun de son temps ; qu'on en trouvoit en Espagne, dans la Gaule & sur les Alpes ; mais que ceux d'Ionie étoient les plus estimés *(k)* : il dit ailleurs qu'il n'y en avoit point dans l'isle de Crète *(l)*. Aristophane parle de ceux qui se trouvoient aux environs de Mégare, dans l'Achaïe *(m)*. Clément d'Alexan-

(h) Pline, *Hist. Nat.* lib. X, cap. XLVIII. Socrate & Élien, dans Athénée.

(i) Varron, *Geopon. Græc.* à l'article *du Faisan.*

(k) Pline, *Hist. Nat.* lib. X, cap. XLIX.

(l) *Idem*, lib. XIII, cap. LVIII.

(m) Aristophane, *in Acharnensibus.*

drie nous apprend que ceux d'Égypte étoient ceux dont les gourmands faisoient le plus de cas : il y en avoit aussi en Phrygie, selon Aulugelle, qui dit que c'est un oiseau asiatique. Apicius donne la manière d'apprêter le francolin, qu'il joint à la perdrix *(n)*; & Saint Jérôme en parle dans ses lettres comme d'un morceau fort recherché *(o)*.

Maintenant, pour juger si l'*attagen* des Anciens est notre attagas ou francolin, il ne s'agit que de faire l'histoire de cet oiseau d'après les Mémoires des Modernes, & de comparer.

Je remarque d'abord que le nom d'*attagen*, tantôt bien conservé, tantôt corrompu *(p)*, est le nom le plus gé-

(n) Apicius, *VI*, 3.

(o) Attagenem eructas & comesto ansere gloriaris, disoit S.t Jérôme à un hypocrite, qui faisoit gloire de vivre simplement, & qui se rassasioit en secret des bons morceaux.

(p) ATTAGO, ACTAGO, ATAGO, ATCHEMIGI, ATACUIGI, TAGENARIOS, TAGINARI, voces corruptæ ab ATTAGENE, quæ leguntur apud Sylvaticum. Voyez Gesner, *page* 226; & les Observations de Bélon, *fol. II.*

néralement en uſage parmi les Auteurs modernes, qui ont écrit en latin, pour déſigner cet oiſeau. Il eſt vrai que quelques Ornithologiſtes, tels que Sibbald, Ray, Willulghby, Klein, ont voulu le retrouver dans le *lagopus altera* de Pline *(q)*; mais, outre que Pline n'en a parlé qu'en paſſant, & n'en a dit que deux mots, d'après leſquels il ſeroit fort difficile de déterminer préciſément l'eſpèce qu'il avoit en vue; comment peut-on ſuppoſer que ce grand Naturaliſte, qui venoit de traiter aſſez au long de *l'attagen* dans ce même chapitre, en parle quelques lignes plus bas ſous un autre nom, ſans en avertir? Cette ſeule réflexion démontre, ce me ſemble, que l'*attagen* de Pline, & ſa *lagopus altera*, ſont deux oiſeaux différens; & nous verrons plus bas quels ils ſont.

Geſner avoit ouï dire qu'à Bologne il s'appeloit vulgairement *franguello (r)*; mais Aldrovande, qui étoit de Bologne,

(q) Pline, *Hiſt. Nat.* lib. X, cap. XLVIII.

(r) Geſner, *de Naturâ Avium*, pag. 225.

nous assure que ce nom de *franguello* (*hinguello*, selon Olina), étoit celui qu'on y donnoit au pinçon, & qui dérive assez clairement de son nom latin *fringilla* (*s*). Olina ajoute qu'en Italie son francolin, que nous avons dit être différent du nôtre, se nommoit communément *franguellina*, mot corrompu de *frangolino*, & auquel on avoit donné une terminaison féminine, pour le distinguer du *fringuello* (*t*).

Je ne sais pourquoi Albin, qui a copié la description que Willulghby a donnée du *lagopus altera Plinii* (*u*), a changé le nom de l'oiseau décrit par Willulghby en celui de coq de marais, si ce n'est parce que Tournefort a dit du francolin de Samos, qu'il fréquentoit les marais; mais il est facile de voir, en comparant les figures & les descriptions, que ce francolin de Samos est tout-à-fait différent de l'oiseau qu'il a plu à Albin, ou à son

(*s*) Aldrovande, *de Avibus*, tom. II, pag. 75.

(*t*) Olina, *Uccellaria*, pag. 33.

(*u*) Albin, *Ornithologia*, pag. 128.

Traducteur, d'appeler *coq de marais (x)*, comme il avoit déjà donné le nom de francolin au petit tetras à queue fourchue *(y)*. L'attagas se nomme, chez les Arabes, *duraz* ou *alduragi*, & chez les Anglois, *red game*, à cause du rouge qu'il a, soit à ses sourcils, soit dans son plumage; on lui a encore donné le nom de *perdix asclepica (z)*.

Cet oiseau est plus gros que la bartavelle, & pèse environ dix-neuf onces; ses yeux sont surmontés par deux sourcils rouges fort grands, lesquels sont formés d'une membrane charnue, arrondie & découpée par le dessus, & qui s'élève plus haut que le sommet de la tête; les ouvertures des narines sont revêtues de petites plumes, qui font un effet assez agréable; le plumage est mêlé de roux, de noir & de blanc; mais la femelle a moins de roux & plus de blanc que le mâle; la mem-

(x) Albin, *Hist. Nat. des Oiseaux*, tome I, pag. 22.

(y) *Ibidem*, pag. 21.

(z) Jonston, Charleton, &c.

brane de ſes ſourcils eſt moins ſaillante, & beaucoup moins découpée, d'un rouge moins vif; &, en général, les couleurs de ſon plumage ſont plus foibles *(a)*; de plus, elle eſt dénuée de ces plumes noires pointillées de blanc, qui forment au mâle une huppe ſur la tête, &, ſous le bec, une eſpèce de barbe *(b)*.

Le mâle & la femelle ont la queue à peu près comme la perdrix, mais un peu plus longue; elle eſt compoſée de ſeize pennes, & les deux du milieu ſont variées des mêmes couleurs que celles du dos, tandis que toutes les latérales ſont noires; les ailes ſont fort courtes, elles ont chacune vingt-quatre pennes, & c'eſt la troiſième, à compter du bout de l'aile, qui eſt la plus longue de toutes; les pieds ſont revêtus de plumes juſqu'aux doigts, ſelon M. Briſſon, & juſqu'aux ongles, ſelon Willulghby: ces ongles ſont noirâtres, ainſi que le bec; les doigts

(a) Britiſch Zoology, *pag.* 85.

(b) Aldrovande, *de Avibus*, tome II, pag. 76.

gris-bruns, & bordés d'une bande membraneuse étroite & dentelée. Bélon assure avoir vu, dans le même temps, à Venise, des francolins (c'est ainsi qu'il nomme nos *attagas*), dont le plumage étoit tel qu'il vient d'être dit, & d'autres qui étoient tout blancs, & que les Italiens appeloient du même nom de *francolins*, ceux-ci ressembloient exactement aux premiers, à l'exception de la couleur; &, d'un autre côté, ils avoient tant de rapport avec la perdrix blanche de Savoie, que Bélon les regarde comme appartenans à l'espèce que Pline a désignée sous le nom de *lagopus altera (c)*: selon cette opinion, qui me paroît fondée, l'*attagen* de Pline seroit notre *attagas à plumage varié*, & la seconde espèce de *lagopus* seroit notre *attagas blanc*, qui diffère de l'autre attagas par la blancheur de son plumage, & de la première espèce de lagopus, appelée vulgairement *perdrix blanche*, soit par sa grandeur, soit par ses pieds, qui ne sont pas velus en-dessous.

(c) Bélon, *Nature des Oiseaux*, page 242.

Tous ces oiſeaux, ſelon Bélon, vivent de grains & d'inſectes; la Zoologie Britannique ajoute les ſommités de bruyère *(d)* & les baies des plantes qui croiſſent ſur les montagnes.

L'attagas eſt en effet un oiſeau de montagne; Willulghby aſſure qu'il deſcend rarement dans les plaines & même ſur le penchant des côteaux *(e)*, & qu'il ne ſe plaît que ſur les ſommets les plus élevés; on le trouve ſur les Pyrénées, les Alpes, les montagnes d'Auvergne, de Dauphiné, de Suiſſe, du pays de Foix, d'Eſpagne, d'Angleterre, de Sicile, du pays de Vicenſe, dans la Lapponie *(f)*, enfin ſur l'Olympe, en Phrygie, où les Grecs modernes l'appellent, en langue vulgaire, *taginari (g)*, mot évidemment formé de ταγρυδειος, que l'on trouve dans Suidas, & qui vient lui-même d'*attagen* ou *attagas*, lequel eſt le nom primitif.

(d) Britiſch Zoology, *pag.* 85.

(e) Willulghby, *Ornithologia*, pag. 128.

(f) *Voyez* Klein, *Hiſt. Avium*, pag. 173.

(g) Bélon, *Nature des Oiſeaux*, page 242.

Quoique cet oiseau soit d'un naturel très-sauvage, on a trouvé, dans l'isle de Chypre, comme autrefois à Rome, le secret de le nourrir dans des volières *(h)*, si toutefois l'oiseau dont parle Alexander Benedictus est notre attagas; ce qui m'en feroit douter, c'est que le francolin représenté *planche CCXLVI* d'Edwards, & qui venoit certainement de l'isle de Chypre, a beaucoup moins de rapport au nôtre qu'à celui d'Olina, & que nous savons d'ailleurs que celui-ci pouvoit s'élever & se nourrir dans les volières *(i)*.

Ces attagas domestiques peuvent être plus gros que les sauvages; mais ceux-ci sont toujours préférés pour le bon goût de leur chair; on les met au-dessus de la perdrix; à Rome, un *francolino* s'appelle, par excellence, un morceau de Cardinal *(k)*: au reste, c'est une viande qui se corrompt très-promptement, & qu'il est difficile d'envoyer au loin; aussi

(h) Gesner, *Naturâ Avium*, pag. 227.

(i) Olina, *Uccellaria*, pag. 33.

(k) Gesner, *page* 228.

les Chaſſeurs ne manquent-ils pas, dès qu'ils les ont tués, de les vider, & de leur remplir le ventre de bruyère verte *(l)*. Pline dit la même choſe du *lagopus (m)*, & il faut avouer que tous ces oiſeaux ont beaucoup de rapport les uns avec les autres.

Les attagas ſe recherchent & s'accouplent au printemps : la femelle pond ſur la terre, comme tous les oiſeaux peſans ; ſa ponte eſt de huit ou dix œufs, aigus par l'un des bouts, longs de dix-huit ou vingt lignes, pointillés de rouge-brun, excepté en une ou deux places aux environs du petit bout : le temps de l'incubation eſt d'une vingtaine de jours ; la couvée reſte attachée à la mère & la ſuit tout l'été ; l'hiver, les petits ayant pris la plus grande partie de leur accroiſſement, ſe forment en troupes de quarante ou cinquante, & deviennent ſingulièrement ſauvages : tant qu'ils ſont jeunes, ils ſont fort ſujets à avoir les

(l) Willulghby, *page* 128.

(m) Pline, *lib. X, cap. XLVIII.*

inteſtins farcis de vers ou lombrils; quelquefois on les voit voltiger, ayant de ces ſortes de vers, qui leur pendent de l'anus de la longueur d'un pied *(n)*.

Préſentement, ſi l'on compare ce que les Modernes ont dit de notre *attagas* avec ce que les Anciens en avoient remarqué, on s'appercevra que les premiers ont été plus exacts à tout dire; mais en même temps on reconnoîtra que les principaux caractères avoient été très-bien indiqués par les Anciens; & l'on conclura, de la conformité de ces caractères, que l'*attagen* des Anciens & notre *attagas*, ſont un ſeul & même oiſeau.

Au reſte, quelque peine que j'aie priſe pour démêler les propriétés, qui ont été attribuées pêle-mêle aux différentes eſpèces d'oiſeaux auxquelles on a donné le nom de *francolin*, & pour

(n) Willulghby, *à l'endroit cité;* & Britiſch Zoology, *pag.* 86. Mais ne feroit-ce pas la verge de ces oiſeaux qu'on auroit priſe pour un ver, comme j'ai vu des poulets s'y méprendre à l'égard de la verge des canards?

ne donner à notre attagas que celles qui lui convenoient réellement, je dois avouer que je ne suis pas sûr d'avoir toujours également réussi à débrouiller ce cahos, & mon incertitude, à cet égard, ne vient que de la licence que se sont donnée plusieurs Naturalistes, d'appliquer un même nom à des espèces différentes, & plusieurs noms à la même espèce; licence tout-à-fait déraisonnable, & contre laquelle on ne peut trop s'élever, puisqu'elle ne tend qu'à obscurcir les matières, & à préparer des tortures infinies à quiconque voudra lier ses propres connoissances & celles de son siècle, avec les découvertes des siècles précédens.



L'ATTAGAS BLANC.

CET OISEAU ſe trouve ſur les montagnes de Suiſſe & ſur celles qui ſont autour de Vicenſe : je n'ai rien à ajouter à ce que j'en ai dit dans l'hiſtoire de l'attagas ordinaire, ſinon que l'oiſeau dont Geſner a fait la ſeconde eſpèce de *lagopus (a)*, me ſemble être un de ces attagas blancs, quoique, dans ſon plumage, le blanc ne ſoit pur que ſur le ventre & ſur les ailes, & qu'il ſoit mêlé plus ou moins de brun & de noir ſur le reſte du corps; mais nous avons vu ci-deſſus que, parmi les attagas, les mâles avoient moins de blanc que les femelles; de plus, on ſait que la couleur des jeunes oiſeaux, & ſur-tout des oiſeaux de ce genre, ne prend guère ſa conſiſtance qu'après la première année; &, comme d'ailleurs tout le reſte de la deſcription de Geſner ſemble fait pour caractériſer un attagas, ſourcils rouges,

(a) Geſner, *Alterum Lagopodis genus de Avibus*, pag. 579.

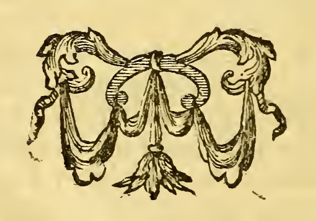
nus, arrondis & ſaillans ; pieds velus juſqu'aux ongles, mais non pardeſſous ; bec court & noir ; queue courte auſſi ; habitation ſur les montagnes de Suiſſe, &c. je penſe que l'oiſeau, décrit par Geſner, étoit un attagas blanc, & que c'étoit un mâle encore jeune, qui n'avoit pas pris tout ſon accroiſſement, d'autant qu'il ne peſoit que quatorze onces au lieu de dix-neuf, qui eſt le poids des attagas ordinaires.

J'en dis autant, & pour les mêmes raiſons, de la troiſième eſpèce de *lagopus* de Geſner *(b)*, & qui paroît être le même oiſeau que celui dont le Jéſuite Rzaczynski parle, ſous le nom Polonois de *Parowa (c)*. Ils ont tous deux une partie des ailes & le ventre blancs, le dos & le reſte du corps de couleur variée ; tous deux ont les pieds velus, le vol peſant, la chair excellente, & ſont de la groſſeur d'une jeune poule. Rzaczynski en reconnoît deux eſpèces ; l'une plus

(b) Geſner, *Alterum Lagopodis genus de Avibus*, pag. 579.

(c) Rzaczynski, *Auctuarium Poloniæ*, pag. 410 & 411.

petite, que j'ai ici en vue ; l'autre plus groſſe, & qui pourroit bien être une eſpèce de gélinotte : cet Auteur ajoute qu'on trouve de ces oiſeaux parfaitement blancs dans le Palatinat de Novogrod. Je ne range pas ces oiſeaux parmi les lagopèdes, comme a fait M. Briſſon de la ſeconde & de la troiſième eſpèce de *lagopus* de Geſner, parce qu'ils ne ſont pas en effet lagopèdes, c'eſt-à-dire, qu'ils n'ont point les pieds velus pardeſſous, & que ce caractère eſt d'autant plus déciſif qu'il eſt plus anciennement reconnu, & que par conſéquent il paroît avoir plus de conſiſtance.



* LE

LAGOPÈDE (a).

Planche IX de ce volume.

CET OISEAU est celui auquel on a donné le nom de *Perdrix blanche*, mais très-improprement, puisque ce n'est point une perdrix, & qu'il n'est blanc que pendant l'hiver, & à cause du grand froid auquel il est exposé, pendant cette saison, sur les hautes montagnes des pays du Nord, où il se tient ordinairement. Aristote, qui ne connoissoit point le lagopède, savoit que les perdrix, les cailles, les hirondelles, les moineaux,

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 129, *avec son plumage d'hiver ;* & n.° 494, *avec son plumage d'été.*

(a) Le Lagopède. — *Lagopus.* Gesner, *Avi.* pag. 576. *Perdix alba sive Lagopus.* Aldrovande, *Avi.* tom. II, pag. 143. — Perdrix blanche. Bélon, *Hist. Nat. des Oiseaux*, pag. 259. — *Lagopus*, Frisch, *planches CX & CXI*, avec des figures coloriées. — La Gélinotte blanche. Brisson, *Ornithologia*, tom. I, pag. 216.

les corbeaux & même les lièvres, les cerfs & les ours éprouvent, dans les mêmes circonstances, le même changement de couleur *(b)*. Scaliger y ajoute les aigles, les vautours, les éperviers, les milans, les tourterelles, les renards *(c)*; & il seroit facile d'alonger cette liste du nom de plusieurs oiseaux & quadrupèdes, sur lesquels le froid produit ou pourroit produire de semblables effets; d'où il suit que la couleur blanche est ici un attribut variable, & qui ne doit pas être employé comme un caractère distinctif de l'espèce dont il s'agit; & d'autant moins que plusieurs espèces du même genre, telles que celles du petit tetras blanc, selon le Docteur Weigandt *(d)* & Rzaczynski *(e)*, & de l'attagas blanc,

(b) Aristote, *de Coloribus*, cap. VI; & *Hist. Animal.* lib. III, cap. XII.

(c) Scaliger, *Exercitationes in Cardanum*, fol. 88 & 89.

(d) *Voyez* Actes de Breslaw, Novembre 1755, *Classe IV; art. VII, page 30 & suivantes.*

(e) Rzaczynski, *Auctuarium Poloniæ*, pag. 421.

selon

ſelon Bélon *(f)*, ſont ſujettes aux mêmes variations dans la couleur de leur plumage ; & il eſt étonnant que Friſch ait ignoré que ſon francolin blanc de montagne, qui eſt notre lagopède, y fût auſſi ſujet ; ou que l'ayant ſu, il n'en ait point parlé : il dit ſeulement qu'on lui avoit rapporté qu'on ne voyoit point en été des francolins blancs ; & plus bas, il ajoute qu'on en avoit quelquefois tiré (ſans doute en été) qui avoient les ailes & le dos bruns, mais qu'il n'en avoit jamais vu ; c'étoit bien le lieu de dire que ces oiſeaux n'étoient blancs que l'hiver, &c. *(g)*.

J'ai dit qu'Ariſtote ne connoiſſoit pas notre lagopède ; &, quoique ce ſoit un fait négatif, j'en ai la preuve poſitive dans ce paſſage de ſon hiſtoire des animaux, où il aſſure que le lièvre eſt le ſeul animal qui ait du poil ſous les pieds *(h)* ; certainement s'il eût

(f) Bélon, *Nature des Oiſeaux*, page 242.

(g) Léonard Friſch, *planches cx & cxi*.

(h) Ariſtote, *lib. III, cap. XII*.

connu un oiſeau qui eût teu auſſi du poil ſous les pieds, il n'auroit pas manqué d'en faire mention dans cet endroit, où il s'occupoit en général, ſelon ſa manière, de la comparaiſon des parties correſpondantes dans les animaux, & par conſéquent des plumes des oiſeaux, ainſi que des poils des quadrupèdes.

Le nom de lagopède, que je donne à cet oiſeau, n'eſt rien moins qu'un nouveau nom; c'eſt au contraire celui que Pline & les Anciens lui ont donné *(i)*, qu'on a mal-à-propos appliqué à quelques oiſeaux de nuit, leſquels ont le deſſus, & non le deſſous des pieds garnis en plumes *(k)*; mais qui doit être conſervé excluſivement à l'eſpèce dont il s'agit ici, avec d'autant plus de raiſon, qu'il exprime un attribut unique parmi les

(i) Pline, *Hiſt. nat.* lib. X, cap. XLVIII.

(k) *Si mens auritâ gaudet Lagope ſlacens.* Martial. Il eſt viſible que le poëte entend parler du duc dans ce paſſage; mais le duc n'a pas le pied velu par-deſſous.

oiſeaux, qui eſt d'avoir, comme le lièvre, le deſſous des pieds velus *(l)*.

Pline ajoute à ce caractère diſtinctif du *lagopus* ou *lagopède*, ſa groſſeur, qui eſt celle d'un pigeon, ſa couleur, qui eſt blanche, la qualité de ſa chair, qui eſt excellente, ſon ſéjour de préférence, qui eſt le ſommet des Alpes : enfin ſa nature, qui eſt d'être très-ſauvage & peu ſuſceptible d'être apprivoiſé; il finit par dire que ſa chair ſe corrompt fort promptement.

L'exactitude laborieuſe des Modernes a complété cette deſcription à l'antique, qui ne préſente que les maſſes principales; le premier trait qu'ils ont ajouté au tableau, & qui n'eût point échappé à Pline, s'il eût vu l'oiſeau par lui-même, c'eſt cette peau glanduleuſe qui lui forme, au-deſſus des yeux, des eſpèces de ſourcils rouges; mais d'un rouge plus vif dans le mâle que dans la femelle; celle-ci eſt auſſi plus petite, & n'a point ſur la tête

(l) Voyez Bélon, *Nature des Oiſeaux*, page 259, Willulghby, *page* 127; & Klein, *Prodrom. Hiſt. Avi. pag.* 173.

les deux traits noirs qui, dans le mâle, vont de la baſe du bec aux yeux, & même au-delà des yeux en ſe dirigeant vers les oreilles : à cela près, le mâle & la femelle ſe reſſemblent dans tout le reſte, quant à la forme extérieure ; & tout ce que j'en dirai dans la ſuite ſera commun à l'un & à l'autre.

La blancheur des lagopèdes n'eſt pas univerſelle, & ſans aucun mélange dans le temps même où ils ſont le plus blancs, c'eſt-à-dire, au milieu de l'hiver ; la principale exception eſt dans les pennes de la queue, dont la plupart ſont noires, avec un peu de blanc à la pointe ; mais il paroît, par les deſcriptions, que ce ne ſont pas conſtamment les mêmes pennes qui ſont de cette couleur. Linnæus, dans ſa *Fauna Suecica*, dit que ce ſont les pennes du milieu qui ſont noires *(m)*; & dans ſon *Syſtema Naturæ*, il dit *(n)*,

(m) Tetrao rectricibus albis, intermediis nigris, apice albis. Faun. Suec. *n.*° 169.

(n) Tetrao pedibus lanatis, remigibus albis, rectricibus nigris, apice albis, intermediis totis albis. Syſt. nat. edit. X, pag. 159, n.° 91, art. IV.

avec M. Brisson & Willulghby *(o)*, que ces mêmes pennes sont blanches & les latérales noires ; tous ces Naturalistes n'y ont pas regardé d'assez près ; dans le sujet que nous avons fait dessiner, & dans d'autres que nous avons examinés, nous avons trouvé la queue composée de deux rangs de plumes l'un sur l'autre ; celui de dessus blanc en entier, & celui de dessous noir, ayant chacun quatorze plumes *(p)*. Klein parle d'un oiseau de cette espèce qu'il avoit reçu de Prusse, le 20 janvier 1747, & qui étoit entièrement blanc, excepté le bec, la partie inférieure de la queue & la tige de six pennes de l'aile. Le Pasteur Lappon Samuel Rhéen, qu'il cite, assure que sa poule de neige

(o) Willulghby, *page* 127, n.° 5.

(p) *Nota.* On ne peut compter exactement le nombre de ces plumes, qu'en déplumant, comme nous l'avons fait, le dessus & le dessous du croupion de ces oiseaux ; & c'est ainsi que nous nous sommes assuré qu'il y en a quatorze blanches en dessus & quatorze noires en dessous.

qui est notre lagopède, n'avoit pas une seule plume noire, excepté la femelle qui en avoit une de cette couleur à chaque aile *(q)*; & la perdrix blanche dont parle Gesner *(r)*, étoit en effet toute blanche, excepté autour des oreilles, où elle avoit quelques marques noires; les couvertures de la queue, qui sont blanches & s'étendent par toute sa longueur, & recouvrent les plumes noires, ont donné lieu à la plupart de ces méprises. M. Brisson compte dix-huit pennes dans la queue, tandis que Willulghby & la plupart des autres Ornithologistes n'en comptent que seize, & qu'il n'y en a réellement que quatorze : il semble que le plumage de cet oiseau, tout variable qu'il est, est sujet à moins de variétés que l'on n'en trouve dans les descriptions des Naturalistes *(s)*: les ailes ont vingt-quatre pennes, dont la troisième à

(q) Klein, *page* 173.

(r) Gesner, *page* 577.

(s) Nota. Il n'est pas étonnant que les Auteurs diffèrent du blanc au noir sur la couleur des plumes

compter de la plus extérieure, eſt la plus longue; & ces trois pennes, ainſi que les trois ſuivantes de chaque côté, ont la tige noire lors même qu'elles ſont blanches *; le duvet, qui environne les pieds & les doigts juſqu'aux ongles, eſt fort doux & fort épais, & l'on n'a pas manqué de dire que

latérales de la queue de cet oiſeau; car, en déployant & étendant cette queue avec la main, on eſt abſolument le maître de terminer les côtés par des plumes noires ou par des plumes blanches, parce qu'on peut les étendre & les placer également de côté. M. d'Aubenton le jeune, a très-bien remarqué qu'il y auroit encore une autre manière de ſe décider ici ſur la contradiction des Auteurs, & de reconnoître évidemment que la queue n'eſt compoſée que de quatorze plumes toutes noires, à l'exception de la plus extérieure qui eſt bordée de blanc près de ſon origine, & de la pointe qui eſt blanche dans toutes, parce que les tuyaux de ces quatorze plumes noires ſont plus gros du double que les tuyaux des quatorze plumes blanches, & qu'ils ſont moins avancés, ne recouvrant pas même en entier les tuyaux des plumes noires; en ſorte qu'on peut croire que ces plumes blanches ne ſervent que de couvertures, quoique les quatre du milieu ſoient auſſi grandes que les noires, leſquelles ſont à très-peu près toutes également longues.

* *Voyez les planches enluminées, n.°* 129.

c'étoit des espèces de gands fourrés que la Nature avoit accordé à ces oiseaux, pour les garantir des grands froids auxquels ils sont exposés; leurs ongles sont fort longs, même celui du petit doigt de derrière; celui du doigt du milieu est creusé pardessous, selon sa longueur, & les bords en sont tranchans, ce qui lui donne de la facilité pour se creuser des trous dans la neige.

Le lagopède est au moins de la grosseur d'un pigeon privé, selon Willsighby; il a quatorze à quinze pouces de long, vingt-un à vingt-deux pouces de vol; & pèse quatorze onces; le nôtre est un peu moins gros: mais M. Linnæus a remarqué qu'il y en avoit de différentes grandeurs, & que le plus petit de tous étoit celui des Alpes *(t)*; il est vrai qu'il ajoute au même endroit, que cet oiseau se trouve dans les forêts des provinces du Nord, & sur-tout de la Lapponie; ce qui me feroit douter que ce fût la même espèce que notre

(t) Linnæus, *Fauna Suecica*, pag. 169.

lagopède des Alpes, qui a des habitudes toutes différentes, puiſqu'il ne ſe plaît que ſur les plus hautes montagnes; à moins qu'on ne veuille dire que la température, qui règne ſur la cime de nos Alpes, eſt à peu près la même que celle des vallées & des forêts de Lapponie; mais ce qui achève de me perſuader qu'il y a ici confuſion d'eſpèces, c'eſt le peu d'accord des Écrivains ſur le cri du lagopède. Bélon dit qu'il chante comme la perdrix *(u)*; Geſner, que ſa voix a quelque choſe de celle du cerf *(x)*: Linnæus compare ſon ramage à un caquet babillard & à un rire moqueur. Enfin Willulghby parle des plumes des pieds comme d'un duvet doux *(plumulis mollibus)*; & Friſch les compare à des ſoies de cochon *(y)*. Or comment rapporter à la même eſpèce, des oiſeaux qui diffèrent par la grandeur, par les habitudes naturelles, par la voix,

(u) Bélon, *Nature des Oiſeaux*, page 259.

(x) Geſner, *page* 578.

(y) Friſch, *Nature des Oiſeaux*, planche CX.

par la qualité de leurs plumes ; je pourrois encore ajouter par leurs couleurs, car nous avons vu que celle des pennes de la queue n'est rien moins que constante ? mais ici les couleurs du plumage sont si variables dans le même individu, qu'il ne seroit pas raisonnable d'en faire le caractère de l'espèce : je me crois donc fondé à séparer le lagopède des Alpes, des Pyrénées & autres montagnes semblables, d'avec les oiseaux de même genre, qui se trouvent dans les forêts & même dans les plaines des pays septentrionaux, & qui paroissent être plutôt des tetras, des gélinottes ou des attagas ; & en cela, je ne fais que me rapprocher de l'opinion de Pline, qui parle de son *lagopus* comme d'un oiseau propre aux Alpes.

Nous avons vu, ci dessus, que le blanc étoit sa livrée d'hiver ; celle d'été consiste en des taches brunes, semées sans ordre sur un fond blanc : on peut dire néanmoins qu'il n'y a point d'été pour lui, & qu'il est déterminé par sa singulière organisation à ne se plaire que dans une température glaciale ;

car ; à meſure que la neige fond ſur le penchant des montagnes, il monte & va chercher ſur les ſommets les plus élevés, celle qui ne fond jamais; non-ſeulement il s'en approche, mais il s'y creuſe des trous, des eſpèces de clapiers, où il ſe met à l'abri des rayons du ſoleil qui paroiſſent l'offuſquer ou l'incommoder *(z)* : il ſeroit curieux d'obſerver de près cet oiſeau, d'étudier ſa conformation intérieure, la ſtructure de ſes organes, de démêler pourquoi le froid lui eſt ſi néceſſaire, pourquoi il évite le ſoleil avec tant de ſoin, tandis que preſque tous les êtres animés le deſirent, le cherchent, le ſaluent comme le père de la Nature, & reçoivent avec délices les douces influences de ſa chaleur féconde & bienfaiſante ; ſeroit-ce par les mêmes cauſes qui obligent les oiſeaux de nuit à fuir la lumière ? ou les lagopèdes ſeroient-ils les chacrelas de la famille des oiſeaux ?

(z) Bélon, *page* 259.

Quoi qu'il en soit, on comprend bien qu'un oiseau de cette nature est difficile à apprivoiser ; & Pline le dit expressément comme nous l'avons vu : cependant Rédi parle de deux lagopèdes qu'il nomme *perdrix blanche des Pyrénées*, & qu'on avoit nourries dans la volière du jardin de *Boboli*, appartenant au grand Duc *(a)*.

Les lagopèdes volent par troupes, & ne volent jamais bien haut, car ce sont des oiseaux pesans : lorsqu'ils voient un homme, ils restent immobiles sur la neige pour n'être point aperçus ; mais ils sont souvent trahis par leur blancheur, qui a plus d'éclat que la neige même. Au reste, soit stupidité, soit inexpérience, ils se familiarisent assez aisément avec l'homme ; souvent pour les prendre, il ne faut que leur présenter du pain, ou même faire tourner un chapeau devant eux, & saisir le moment où ils s'occupent de ce nouvel objet, pour leur passer un

(a) Voyez Collection Académ. Part. Étrang. *tome, I, page* 520.

lacet dans le cou, ou pour les tuer parderrière à coups de perches *(b)*; on dit même qu'ils n'oseront jamais franchir une rangée de pierres alignées grossièrement, comme pour faire la première assise d'une muraille, & qu'ils iront constamment tout le long de cette humble barrière, jusqu'aux piéges que les chasseurs leur ont préparés.

Ils vivent des chatons des feuilles & des jeunes pousses de pin, de bouleau, de bruyère, de myrtille, & d'autres plantes qui croissent ordinairement sur les montagnes *(c)*; & c'est sans doute à la qualité de leur nourriture qu'on doit imputer cette légère amertume qu'on reproche à leur chair *(d)*, laquelle est d'ailleurs un bon manger : on la regarde comme viande noire, & c'est un gibier très-commun, tant sur le mont Cenis, que dans toutes les villes & villages

(b) Gesner, *page* 578.

(c) Willulghby, *page* 127; Klein, *page* 116.

(d) Gesner, *page* 578.

à portée des montagnes de Savoie *(e)*; j'en ai mangé, & je lui trouve beaucoup de ressemblance, pour le goût, avec la chair du lièvre.

Les femelles pondent & couvent leurs œufs à terre, ou plutôt sur les rochers *(f)*; c'est tout ce qu'on sait de leur façon de se multiplier : il faudroit avoir des ailes pour étudier à fond les mœurs & les habitudes des oiseaux, & sur-tout de ceux qui ne veulent point se plier au joug de la domesticité, & qui ne se plaisent que dans des lieux inhabitables.

Le lagopède a un très-gros jabot, un gésier musculeux, où l'on trouve de petites pierres mêlées avec les alimens; les intestins longs de trente-six à trente-sept pouces; de gros *cæcum* cannelés & fort longs, mais de longueur inégale, selon Rédi, & qui sont souvent pleins de très-petits vers *(g)*; les tuniques de l'intestin grêle, pré-

(e) Bélon, *page* 259.

(f) Gesner, *page* 578; Rzaczynski, *page* 411.

(g) Collect. Acad. Part. Étrang. *tome I, p.* 520.

ſentent un réſeau très-curieux, formé par une multitude de petits vaiſſeaux, ou plutôt de petites rides diſpoſées avec ordre & ſymmétrie *(h)* : on a remarqué qu'il avoit le cœur un peu plus petit, & la rate beaucoup plus petite que l'attagas *(i)* ; & que le canal cyſtique & le conduit hépatique alloient ſe rendre dans les inteſtins ſéparément, & même à une aſſez grande diſtance l'un de l'autre *(k)*.

Je ne puis finir cet article ſans remarquer, avec Aldrovande, que, parmi les noms divers qui ont été donnés au lagopède, Geſner place celui d'*urblan* comme un mot Italien en uſage dans la Lombardie ; mais que ce mot eſt tout-à-fait étranger, & à la Lombardie & à toute oreille italienne : il pourroit bien en être de même de *rhoncas* & de *herbey*, autres noms que, ſelon le

(h) *Voyez* Klein, *page* 117 ; & Willulghby, *page* 127, *n.* *V.*

(i) Roberg. *apud Kleinum*, Hiſt. avi. *p.* 117.

(k) Rédi, *Collect. Acad. Part. Étrang.* tome I, page 467.

même Gesner, les Grisons qui parlent Italien, donnent aux lagopèdes. Dans la partie de la Savoie, qui avoisine le Valais, on les nomme *arbenne*, & ce mot, différemment altéré par différens patois, moitié Suisse, moitié Grisons, aura pu produire quelques-uns de ceux dont je viens de parler.





LE LAGOPÉDE.

LE LAGOPÈDE
DE LA
BAIE D'HUDSON (a).

Les Auteurs de la Zoologie Britannique *(b)* font à M. Briſſon un juſte reproche de ce qu'il joint, dans une même liſte *(c)*, le ptarmigon avec la perdrix blanche de M. Edwards, *planche* LXXII, comme ne faiſant qu'un ſeul & même oiſeau, tandis que ce ſont en effet deux eſpèces différentes ; car la perdrix blanche de M. Edwards eſt plus de deux fois

(a) Perdrix. Anderſon, *Hiſt. d'Islande & de Groenland*, tome I, page 77 ; & tome II, page 49. — Perdrix blanche. Voyage de la baie d'Hudſon, *tome I, page* 41, avec une figure. — Perdrix blanche. Edwards, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, tome II, planche LXXII, avec une figure bien coloriée.

(b) Britiſch, Zoology, *page* 86.

(c) Briſſon, *Ornithologie*, tome I, pages 216 & 217.

plus grosse que le ptarmigon, & les couleurs de leur plumage d'été sont aussi fort différentes; celle-là ayant de larges taches de blanc & d'orangé-foncé, & le ptarmigon ayant des mouchetures d'un brun-obscur sur un brun-clair : du reste, ces mêmes Auteurs avouent que la livrée d'hiver de ces oiseaux est la même, c'est-à-dire, presqu'entièrement blanche. M. Edwards dit que les pennes latérales de la queue sont noires, même en hiver, avec du blanc au bout; & cependant il ajoute plus bas, qu'un de ces oiseaux, qui avoit été tué en hiver, & apporté de la baie d'Hudson, par M. Light, étoit parfaitement blanc; ce qui prouve de plus en plus combien, dans cette espèce, les couleurs du plumage sont variables.

La perdrix blanche dont il s'agit ici, est de grosseur moyenne, entre la perdrix & le faisan, & elle auroit assez la forme de la perdrix, si elle n'avoit pas la queue un peu longue. Le sujet représenté dans la *planche* LXXII d'Edwards, est un coq, tel qu'il est au printemps lorsqu'il commence à

prendre sa livrée d'été; & lorsqu'éprouvant les influences de cette saison d'amour, il a ses sourcils membraneux plus rouges & plus saillans, plus élevés, tels en un mot que ceux de l'attagas; il a en outre de petites plumes blanches autour des yeux, & d'autres à la base du bec, lesquelles recouvrent les orifices des narines; les deux pennes du milieu sont variées comme celles du cou, les deux suivantes sont blanches, & toutes les autres noirâtres avec du blanc à la pointe, en été comme en hiver.

La livrée d'été ne s'étend que sur la partie supérieure du corps; le ventre reste toujours blanc; les pieds & les doigts sont entièrement couverts de plumes, ou plutôt de poils blancs; les ongles sont moins courbés qu'ils ne le sont ordinairement dans les oiseaux *(d)*. Cette perdrix blanche se tient toute l'année à la baie d'Hudson, elle y

(d) Nous avons vu deux oiseaux envoyés de Sibérie, sous le nom de *lagopèdes*, qui sont vraisemblablement de la même espèce que le lagopède de la baie d'Hudson, & qui ont en effet les ongles si plats, qu'ils ressembloient plutôt à des ongles de singe qu'à des griffes d'oiseaux.

paſſe les nuits dans des trous qu'elle ſait ſe creuſer ſous la neige, dont la conſiſtance en ces contrées, eſt comme celle d'un ſable très-fin : le matin, elle prend ſon eſſor & s'élève droit en haut en ſecouant la neige de deſſus ſes ailes; elle mange le matin & le ſoir, & ne paroît pas craindre le ſoleil comme notre lagopède des Alpes, puiſqu'elle ſe tient tous les jours expoſée à l'action de ſes rayons, dans le temps de la journée où ils ont le plus de force. M. Edwards a reçu ce même oiſeau de Norwège, qui me paroît faire la nuance entre le lagopède dont il a les pieds, & l'attagas dont il a les grands ſourcils rouges.



OISEAUX ÉTRANGERS

Qui ont rapport aux COQS DE BRUYÈRE, aux GÉLINOTTES, aux ATTAGAS, &c.

I.

* LA GÉLINOTTE DU CANADA (a).

IL ME PAROIT que M. Brisson a fait un double emploi en donnant la gélinotte de Canada, qu'il a vue, pour une espèce différente de la gélinotte

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 131, *le mâle*; & n.° 132, *la femelle*.

(a) Gélinotte de Canada. — Coq de bruyère brun & tacheté. Voyage de la baie d'Hudson, *tome I*, *page* 50, avec une figure. — *Francolini* brun tacheté. Edwards, *planche* CXVIII, le mâle; & *planche* LXXI, la femelle. — Gélinotte de Canada. Brisson, *tome I*, *page* 203. Gélinotte de la baie d'Hudson. *Idem*, *ibidem*, page 201.

de la baie d'Hudſon, qu'à la vérité, il n'avoit pas vue; mais il ſuffiſoit de comparer la gélinotte de Canada en nature, avec les planches enluminées d'Edwards de la gélinotte de la baie d'Hudſon, pour reconnoître que c'étoit le même oiſeau, & nos Lecteurs le verront aiſément en comparant les planches enluminées, *n.os 131 & 132*, avec celles de M. Edwards, *n.os 118 & 71*; voilà donc une eſpèce nominale de moins, & l'on doit attribuer à la gélinotte de Canada, tout ce que M.rs Ellis & Edwards diſent de la gélinotte de la baie d'Hudſon

Elle abonde toute l'année dans les terres voiſines de la baie d'Hudſon, elle y habite par préférence les plaines & les lieux bas; au lieu que, ſous un autre ciel, la même eſpèce, dit M. Ellis, ne ſe trouve que dans des terres fort élevées, & même au ſommet des montagnes: en Canada, elle porte le nom de perdrix.

Le mâle eſt plus petit que la gélinotte ordinaire, il a les ſourcils rouges, les narines couvertes de petites plumes noires, les ailes courtes, les pieds velus

jusqu'au bas du tarse, les doigts & les ongles gris, le bec noir; en général, il est d'une couleur fort rembrunie, & qui n'est égayée que par quelques taches blanches autour des yeux, sur les flancs & en quelques autres endroits.

La femelle est plus petite que le mâle, & elle a les couleurs de son plumage moins sombres & plus variées; elle lui ressemble dans tout le reste.

L'un & l'autre mangent des pignons de pin, des baies de genevrier, &c. on les trouve dans le nord de l'Amérique en très-grande quantité, & on en fait des provisions aux approches de l'hiver, la gelée les saisit & les conserve; & à mesure qu'on en veut manger, on les fait dégeler dans l'eau froide.



I I.

* LE COQ DE BRUYÈRE A FRAISE, ou LA GROSSE GÉLINOTTE DE CANADA (a).

JE SOUPÇONNE ici encore un double emploi, & je suis bien tenté de croire que cette grosse gélinotte de Canada, que M. Brisson donne comme une espèce nouvelle & différente de sa gélinotte huppée de Pensylvanie, est néanmoins la même, c'est-à-dire, la même que celle du coq de bruyère à fraise, de M. Edwards : il est vrai qu'en comparant cet oiseau en nature, ou même notre planche enluminée, *n.° 104*, avec celle de M. Edwards, *n.° 248*, il paroîtra au premier coup

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 104.

(a) Brisson, *tome I, page* 207. . . . . La Gélinotte huppée de Pensylvanie. *Idem, ibidem*, pag. 214. — Coq de bruyère à fraise. Edwards, *Glanures*, planche CCXLVIII.

d'œil

d'œil des différences très-conſidérables entre ces deux oiſeaux; mais ſi l'on fait attention aux reſſemblances, & en même temps aux différentes vues des Deſſinateurs, dont l'un, M. Edwards, a voulu repréſenter les plumes au-deſſus des ailes & de la tête, relevées, comme ſi l'oiſeau étoit non-ſeulement vivant, mais en action d'amour; & dont l'autre, M. Martinet, n'a deſſiné cet oiſeau que mort & ſans plumes, érigées ou redreſſées; la diſconvenance des deſſins ſe réduira à peu de choſe, ou plutôt s'évanouira tout-à-fait par une préſomption bien fondée, c'eſt que notre oiſeau eſt la femelle de celui d'Edwards: d'ailleurs cet habile Naturaliſte dit poſitivement qu'il ne fait que ſuppoſer la huppe à ſon oiſeau, parce qu'ayant les plumes du ſommet de la tête plus longues que les autres, il préſume qu'il peut les redreſſer à ſa volonté, comme celles qui ſont au-deſſus de ſes ailes: & du reſte, la grandeur, la figure, les

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 427.

mœurs & le climat étant ici les mêmes; je pense être fondé à présumer que la grosse gélinotte du Canada, la gélinotte huppée de Pensylvanie de M. Brisson, & le coq de bruyère à fraise de M. Edwards, ne sont qu'une seule & même espèce, à laquelle on doit encore rapporter le coq de bois d'Amérique, décrit & représenté par Catesby (*b*).

Elle est un peu plus grosse que la gélinotte ordinaire, & lui ressemble par ses ailes courtes, & en ce que les plumes, qui couvrent ses pieds, ne descendent pas jusqu'aux doigts; mais elle n'a ni sourcils rouges, ni cercles de cette couleur autour des yeux; ce qui la caractérise, ce sont deux touffes de plumes plus longues que les autres, & recourbées en bas, qu'elle a au haut de la poitrine, une de chaque côté: les plumes de ces touffes sont d'un beau noir, ayant sur leurs bords des reflets brillans qui jouent entre la couleur d'or & le verd; l'oiseau peut relever, quand il veut, ces espèces de

(*b*) Catesby, *Appendix*, fig. 1.

fausses ailes, qui, lorsqu'elles sont pliées, tombent de part & d'autre, sur la partie supérieure des ailes véritables; le bec, les doigts, les ongles sont d'un brun-rougeâtre.

Cet oiseau, selon M. Edwards, est fort commun dans le Maryland & la Pensylvanie, où on lui donne le nom de *faisan:* cependant il a, par son naturel & ses habitudes, beaucoup plus d'affinité avec le tetras ou coq de bruyère : il tient le milieu pour la grosseur entre le faisan & la perdrix; ses pieds sont garnis de plumes, & ses doigts dentelés sur les bords comme ceux des tetras; son bec est semblable à celui du coq ordinaire; l'ouverture des narines est recouvert par de petites plumes qui naissent de la base du bec, & se dirigent en avant; tout le dessus du corps, compris la tête, la queue & les ailes, est émaillé de différentes couleurs brunes, plus ou moins claire, d'orangé & de noir; la gorge est d'un orangé brillant, quoiqu'un peu foncé; l'estomac, le ventre & les cuisses ont des taches noires en forme

de croiſſant, diſtribuées avec régularité, ſur un fond blanc; il a ſur la tête & autour du cou, de longues plumes, dont il peut, en les redreſſant à ſon gré, ſe former une huppe & une ſorte de fraiſe, ce qu'il fait, principalement lorſqu'il eſt en amour; il relève en même temps les plumes de ſa queue en faiſant la roue, gonflant ſon jabot, traînant les ailes, & accompagnant ſon action d'un bruit ſourd & d'un bourdonnement ſemblable à celui du coq d'Inde; & il a de plus, pour rappeler ſes femelles, un battement d'ailes très-ſingulier, & aſſez fort pour ſe faire entendre à un demi-mille de diſtance par un temps calme; il ſe plaît à cet exercice au printemps & en automne, qui ſont le temps de ſa chaleur, & il le répète tous les jours à des heures réglées; ſavoir, à neuf heures du matin & ſur les quatre heures du ſoir; mais toujours étant poſé ſur un tronc ſec: lorſqu'il commence, il met d'abord un intervalle d'environ deux ſecondes entre chaque battement, puis accélérant la vîteſſe par

degrés, les coups se succèdent à la fin avec tant de rapidité, qu'ils ne sont plus qu'un petit bruit continu, semblable à celui d'un tambour, d'autres disent d'un tonnerre éloigné : ce bruit dure environ une minute, & recommence par les mêmes gradations, après sept ou huit minutes de repos; tout ce bruit n'est qu'une invitation d'amour que le mâle adresse à ses femelles, que celles-ci entendent de loin, & qui devient l'annonce d'une génération nouvelle; mais qui ne devient aussi que trop souvent un signal de destruction : car les Chasseurs, avertis par ce bruit qui n'est point pour eux, s'approchent de l'oiseau sans en être aperçus, & saisissent le moment de cette espèce de convulsion pour le tirer à coup sûr : je dis sans en être aperçus, car dès que cet oiseau voit un homme, il s'arrête aussitôt, fût-il dans la plus grande violence de son mouvement, & il s'envole à trois ou quatre cents pas : ce sont bien-là les habitudes de nos tetras d'Europe & leurs mœurs, quoiqu'un peu outrées.

La nourriture ordinaire de ceux de Penſylvanie, ſont les grains, les fruits, les raiſins, & ſur-tout les baies de lierre, ce qui eſt remarquable, parce que ces baies ſont un poiſon pour pluſieurs animaux.

Ils ne couvent que deux fois l'année, apparemment au printemps & en automne, qui ſont les deux ſaiſons où le mâle bat des ailes: ils font leurs nids à terre avec des feuilles, ou à côté d'un tronc ſec couché par terre, ou au pied d'un arbre debout, ce qui dénote un oiſeau peſant: ils pondent de douze à ſeize œufs, & les couvent environ trois ſemaines; la mère a fort à cœur la conſervation de ſes petits; elle s'expoſe à tout pour les défendre, & cherche à attirer ſur elle-même les dangers qui les menacent; ſes petits, de leur côté, ſavent ſe cacher très-finement dans les feuilles; mais tout cela n'empêche pas que les oiſeaux de proie n'en détruiſent beaucoup: la couvée forme une compagnie qui ne ſe diviſe qu'au printemps de l'année ſuivante.

Ces oiſeaux ſont fort ſauvages, &

rien ne peut les apprivoiſer ; ſi on en fait couver par des poules ordinaires, ils s'échapperont & s'enfuiront dans les bois preſque auſſitôt qu'ils ſeront éclos.

Leur chair eſt blanche & très-bonne à manger ; ſeroit-ce par cette raiſon que les oiſeaux de proie leur donnent la chaſſe avec tant d'acharnement ? Nous avons eu déjà ce ſoupçon à l'occaſion des tetras d'Europe : s'il étoit confirmé par un nombre ſuffiſant d'obſervations, il s'enſuivroit non-ſeulement que la voracité n'exclut pas toujours un appétit de préférence ; mais que l'oiſeau de proie eſt à peu près de même goût que l'homme, & ce ſeroit une analogie de plus entre les deux eſpèces.

I I I.

L'OISEAU d'Amérique qu'on peut appeler gélinotte à lougue queue, deſſiné & décrit par M. Edwards, ſous le nom de *heath cock* ou *grous*, coq

de bruyère de la baie d'Hudſon, & qui me paroît être plus voiſin des gélinottes que des coqs de bruyère, ou des faiſans dont on lui a auſſi donné le nom : cette gélinotte à longue queue, repréſentée dans la *planche* CXVII de M. Edwards, eſt une femelle, elle a la groſſeur, la couleur & la longue queue du faiſan ; le plumage du mâle eſt plus rembruni, plus luſtré, & il a des reflets à l'endroit du cou; ce mâle ſe tient auſſi très-droit, & il a la démarche fière ; différences qui ſe retrouvent conſtamment entre le mâle & la femelle dans toutes les eſpèces qui appartiennent à ce genre d'oiſeau. M. Edwards n'a pas oſé donner des ſourcils rouges à cette femelle, parce qu'il n'a vu que l'oiſeau empaillé, ſur lequel ce caractère n'étoit point aſſez apparent ; les pieds étoient battus, les doigts dentelés ſur les bords, le doigt poſtérieur fort court.

A la baie d'Hudſon, on donne à ces gélinottes le nom de *faiſan ;* en effet, ils ſont, par leur longue queue, la

nuance entre les gélinottes & les faiſans; les deux pennes du milieu de cette queue excèdent d'environ deux pouces les deux ſuivantes de part & d'autre, & ainſi de ſuite: ces oiſeaux ſe trouvent auſſi en Virginie, dans les bois & lieux inhabités.

FIN du troiſième Volume.





